
FIGURES

et

Paysages

Louyse de Bienville



BEAUCHEMIN

FIGURES

et

Paysages

OEUVRES
DE
LOUYSE DE BIENVILLE

à paraître:

GERBE MYSTIQUE

CAUSERIES LITTÉRAIRES

L'ÉTERNEL FÉMININ



Madame Donat BRODEUR
(Louyse de Bienville)

Louyse de Bienvi

FIGURES
et
P a y s a g e s

Préface de
Edouard Montpetit

Editions BEAUCHEMIN, Montréal

1931

Droits Réservés, Canada 1931.

Copyright, U.S.A., 1931.

Imprimé au Canada — Printed in Canada.

PRÉFACE

Ce livre n'a pas besoin de préface, puisque Mlle Marguerite Brodeur lui en a donné une sous la forme d'une lettre à la mémoire de sa mère, où l'on trouvera cette phrase: "Il faut avoir vécu près de toi, maman, pour bien comprendre ta grandeur d'âme." Ce que je dirais du caractère de l'auteur n'ajouterait rien à l'ardente expression de piété filiale où Mlle Brodeur a mis son cœur et sa vie.

Je dois à Montmagny, ma ville natale, de présenter ce recueil au public. Là vivait Joseph Marmette, le père de Louyse de Bienville, et l'auteur du *Chevalier de Mornac* et de l'*Intendant Bigot*. Je ne connaissais pas ces ouvrages, mais j'avais retenu le nom de Marmette parmi d'autres noms qui, groupés, formaient pour moi le tableau de Montmagny. On les avait tellement répétés dans mon entourage qu'ils m'étaient devenus familiers. Plus tard, je suis retourné dans la région de Montmagny. J'y ai passé des vacances à courir les grandes routes; j'y ai fait ma première visite d'avocat, éprouvant de la joie à oublier les responsabilités prochaines en revivant une insouciuse enfance. J'y suis retourné rendre hommage à des morts et, plus sensible au passé, y surprendre dans

les choses quelques traces de ceux que l'on n'oublie jamais. Mais Montmagny tient quand même, pour moi, à quelques noms, suspendus dans un souvenir de famille. Ils me rappellent aussi, maintenant que j'y réfléchis, le temps où la vie sociale s'épanouissait dans les petites villes en une sorte de régionalisme, où se mouvaient, autour du presbytère et du palais de justice, des groupes cultivés, d'une agréable diversité.

Louyse de Bienville n'a pas négligé ce milieu où elle s'est éveillée aux désirs de l'esprit, où elle a puisé, avec le goût des arts, l'attrait du pays et de ses traditions qui donne à ce volume une unité que le titre exprime: *Figures et Paysages*. Elle décrit le décor où elle a commencé de vivre, et rappelle les hommes qui l'ont illustré: "J'ai évoqué les visions d'autrefois, qui me sont apparues dans la gloire du soleil couchant: comme un grand amour qui m'enveloppait dans un beau souvenir et dans une immense promesse." Elle dit aussi les mœurs d'autrefois, car c'est trop souvent "autrefois" qu'il faut écrire et non pas "hier", quand il s'agit des mœurs qui vont si vite, emportées par l'automobile. Elle marque des traits, qui s'effacent peut-être, et dont nos ancêtres, plus fidèles, paraient leur figure française: "On n'allait aux soirées que ganté de blanc, frisé et pomponné, avec cette recherche discrète qui est le charme de la distinction."

De la petite patrie, Louyse de Bienville s'élève jusqu'à la grande, d'un même élan. Son livre s'ouvre sur ces mots: *L'âme canadienne*. Elle chante

le Canada, dont le prodige fut pressenti "dans la méditation des premiers habitants." Elle lamente qu'on le connaisse si peu, invoquant le témoignage d'Edmond de Nevers: "Elargissons la frontière et le Canada pour le Canadien n'est qu'un terrain vague, vaguement aimé, où l'on naît, où l'on passe, où l'on revient et que l'on quitte." Ceux qui exhalent aujourd'hui la même plainte — car c'en est une — ne sont donc pas les seuls, si d'autres, avant eux, ont noté notre peu d'attention pour un sol que nous proclamons "unique au monde". Un heureux mouvement tend à nous ramener vers les sciences de la nature pour rétablir l'enseignement de la vie, fonder le patriotisme sur le réel plutôt que de le laisser sans attaches, sortir de ce que Frère Marie-Victorin appelle "la terrible prison des mots".

Louyse de Bienville devait aux lettres son amour du pays: Elles m'ont appris, dit-elle, à chérir "mon fleuve, mes arbres, nos montagnes et nos prairies, et tous les grands hommes qui ont glorifié ma patrie." Elle avait de qui tenir, et obéissait à un riche passé: arrière-petite-fille de Pascal-Etienne Taché, petite-fille de François-Xavier Garneau, fille de Joseph Marmette. Filiation rare, parmi nous, et qui conduit tout droit au rêve, à cette chose futile pour nos milieux qui se croient pratiques avant tout: écrire. Aussi bien, lorsque cette question se posa devant le centième de ce qu'on est convenu d'appeler l'opinion publique: "Avons-nous une littérature"? Louyse de Bienville

bondit: "De toutes les forces de mon âme, je dis *OUI*, parce que cette littérature, je la porte dans le sang de mes veines. Elle berce les souvenirs de mon coeur..." Elle rend hommage aux anciens de ce qu'ils ont accompli; et je lui suis reconnaissant d'avoir, à propos du *Cercle des Dix*, rappelé l'oeuvre de mon père à qui toute une génération doit d'avoir appris à lire sans ennui, dans les belles histoires dont elle garde la douce philosophie: *Trois petites Dorionne come from de Marionnettes*: "Trois jeunes soeurs canadiennes, âgées de douze à quinze ans, revenaient gaîment du théâtre des Marionnettes du Sieur Barbeau...; ou encore: *L'aïeul et le petit-fils*: "Il y avait une fois un homme vieux, vieux comme les pierres"... On a changé cela. Y a-t-il encore de belles histoires, qui durent toute la vie?

L'ambiance où elle a vécu a sans doute inspiré Louyse de Bienville. Elle est de la famille des écrivains et des artistes: d'instinct, elle les exalte et les défend pour avoir perpétué la pensée et l'expression, qui sont le signe du progrès et la raison même de la durée. Elle redoute le matériel, la civilisation affairée, l'égoïsme pratique, où, sous le prétexte du succès immédiat, se réfugient inconsciemment la paresse intellectuelle et le renoncement social.

Elle croit aux poètes, que l'on écoute encore quand la nation s'est tue, aux ruines, qui enferment l'impassible secret de la beauté, aux mots qui prolongent les puissances éphémères de l'action. Avec

quel frémissement elle eût prêté l'oreille à Georges Duhamel: "Chemine, radieuse et robuste vérité. N'attends rien des hommes qui prétendent à disposer des peuples. N'attends rien, toi qui es, toute entière, intelligence persuasive et désir d'union, n'attends rien des hommes qui ont pour fonction d'organiser et d'entretenir la discorde entre les clans. Ils ne peuvent rien pour toi. Le bruit de cent mille canons tonnant ensemble n'a jamais, même aux plus mauvais jours, étouffé tout à fait la calme voix de Goethe."

EDOUARD MONTPETIT.

Lettre

PETITE MÈRE, toi que j'ai tant aimée! depuis de longues années je chérissais l'ardent désir de voir tes écrits réunis en volumes; cependant, ils ont dû rester longtemps épars à cause de tant de deuils et de souffrances qui ont assombri notre foyer, mais aujourd'hui mon coeur bat de fierté en songeant que bientôt ils répandront dans les familles canadiennes la clarté de ton âme généreuse, souverainement éprise de beauté.

Ame patriote! qui vibrerait si intensément aux heures de fête nationale et revendiqua tant de fois plus de gloire pour ceux des nôtres qui avaient su chanter hautement notre grand passé, ou immortalisèrent dans l'airain nos fiers héros!

Ame maternelle! qui se pencha sur nous avec une si grande tendresse et s'épanouit souvent du divin sourire de la charité active et féconde qui reconforte le pauvre!

Ame fière! qui sut affronter avec un sublime courage les grandes luttes de la vie et garder jusqu'à la fin une ineffable sérénité!

Ame supérieure! qu'animèrent les plus nobles pensées et qui puisa dans la communion avec la Nature, qu'elle comprit et aima profondément, cette gaieté caractéristique et cette énergie remarquable qui la ravivèrent dans les moments difficiles, douloureux!

Nombreux sont ceux qui ont joui de ta vive intelligence et peuvent rendre hommage à tes dons, à ta culture; mais il faut avoir vécu tout près de toi, maman, pour bien comprendre ta grandeur d'âme, et c'est afin de voir grandir ton souvenir que j'ai entrepris la publication de tes écrits.

Oh! combien il me fut pénible d'entreprendre seule ce travail que j'avais espéré te voir accomplir. J'ai lutté contre l'ennui extrême, le découragement qui s'infiltrait en mon coeur par trop de blessures.

Enfin, de longs mois après ton triste départ, un soir je me mis au travail, les yeux encore rougis de larmes, sanglotant par moment, peu à peu apaisée, puis conquise par la magie des mots qui ressuscitaient ta pensée et la faisaient si vivante, palpitante.

En lui donnant une forme concrète ton art la fit harmonieuse, chantante, tour à tour spirituelle et enjouée, grave et rêveuse, sérieuse et profonde. Certes elle méritait de revivre, et en me léguant tes ouvrages tu pressentais, sans doute, qu'un jour ma piété filiale les sortirait de l'ombre et de l'oubli.

Lorsque je résolus d'accomplir cette oeuvre, je crois que tu m'as bénie, petite mère, car mon coeur

désespéré sentit qu'il pourrait désormais vivre courageux et fort à cause du grand amour qu'il a connu et dont le souvenir illuminera et guidera toute ma vie.

Jusque-là ton douloureux visage, au sourire émouvant, des trois ans tragiques, des longs mois accablants, des derniers jours surtout, était le seul dont je pouvais retracer les traits dans ma mémoire. Mais à feuilleter toutes ces pages empreintes de tes idées enthousiastes et sincères, parfois splendides, le passé a surgi, et en fermant les yeux à côté de l'angoissante vision, je revis ma maman des riantes années, dont la beauté si fière et si gracieuse à la fois se prolongea jusqu'en son automne.

Autrefois, ce m'était une joie de rentrer le soir au foyer et de t'y retrouver douce et rayonnante, mais maintenant, tu n'es plus là, hélas ! grande amie, pour m'accueillir après ma journée laborieuse.

Ton baiser ne me réconforte plus au retour et dans le silence de la maison ma peine revient comme un éclair dont l'éclatement produit en moi une sourde et douloureuse répercussion. Mais l'éclaircie se fait bientôt, et mon désir de réussir dans ce que j'ai entrepris, l'évocation de ma chère absente, tout cela met dans mes yeux comme un rayon de soleil qui fait de mes pleurs un glorieux arc-en-ciel.

Et posant mon regard sur ce petit cadre nacré

rose dans lequel tu me souris, je me sens dans l'âme une ardeur nouvelle.

J'admire tes épaules si belles, si parfaites de forme et qui semblent sculptées dans un pur marbre blanc. Je me souviens combien elles étaient douces, qu'elles ont souvent servi de doux oreiller à nos têtes d'enfants et que nos mains mignonnes les caressaient avec amour.

Puis, je contemple ta jolie figure sereine, où s'est épanouie une joie de vivre intense si communicative; tes lèvres fines qui s'animaient avec grâce dans ta conversation toujours pétillante d'esprit, d'une philosophie aimable et servie par une mémoire jamais en défaut; ton nez légèrement busqué qui faisait ton profil si noble; le vif coloris de tes joues qui avivait sans artifice ton harmonieux visage et que durant ton séjour à Londres, lors de l'Exposition des Indes et des Colonies, un journaliste compara au teint éblouissant de Christine Nilsson.

Je rêve de tes yeux! ...tes yeux gris ou bleus, changeants et profonds comme la mer, possédant comme elle une puissante attraction faite du reflet de ton âme magnanime, et dont se souviendront toujours ceux qui y plongèrent leur regard.

Je revois ton front très haut sous lequel s'abritait ta claire intelligence qui sut profiter si largement des quatre années de ta jeunesse passées parmi les intellectuels de Paris — ce cher Paris que tu aimais tant et dont tu nous causais si souvent...

Cette aigrette brillant dans tes abondants cheveux d'un brun doré devait te donner l'aspect d'une reine?

Reine! certes tu l'avais été ce soir-là qu'ainsi vêtue de cette élégante robe, tu avais été choisie, parmi tant de femmes charmantes, pour ouvrir officiellement le bal avec le distingué consul français d'alors, M. Kleckowski, l'hôte d'honneur de la soirée.

Mon père, ce jeune homme aux yeux noirs d'italien, un peu court de taille mais élégant tout de même, dont la voix merveilleuse de ténor faisait l'admiration de tous, et qui causait si bien — en vrai avocat habitué à la joûte oratoire — avec raison se disait favorisé d'avoir une épouse qui réunissait en elle tant de distinction, de beauté, de grâce et d'esprit.

Mais tout cela n'est plus qu'un souvenir! un souvenir... cependant, quelque chose de plus demeure, et ce devait être à moi d'en glaner la moisson.

Chérie, souvent mes pas se dirigent vers ce coin de terre où tu reposes, pour y déposer des fleurs. Mais, j'ai beaucoup mieux à t'offrir aujourd'hui, car ce sont tes propres pensées dont j'ai fait une gerbe magnifique et qu'après en avoir longuement respiré moi-même le parfum, je présente à l'appréciation de mes compatriotes. Puissent-ils découvrir tout ce qu'elle recèle de beautés!

Ton esprit était fécond, et si les circonstances de la vie, les exigences d'une grande famille à la-

quelle tu te prodiguas, ne t'ont pas permis de produire une oeuvre complète, nombreux furent tes articles, contes, nouvelles et conférences et j'en aurai d'autres encore à offrir aux admirateurs de ton talent, dont le nombre sûrement aura grandi grâce à ce premier volume.

C'est ainsi que mon humble effort aura contribué à combler ton désir de continuer la lignée littéraire de ta famille, dont tu étais justement fière, en occupant, enfin, la place qui te revient dans la Littérature Canadienne.

Puisse ton âme en être heureuse, mère adorée!...

MARGUERITE.

Juin 1929.



FIGURES

L'Ame Canadienne

“La vie n'a de prix qu'aussi
longtemps que l'on peut faire
un pas en avant, agrandir son
horizon, s'augmenter soi-même.

Edgar QUINET.

Le mot *Canada*, d'après les principaux étymologistes, dérive de l'indien et il signifie *TERRE*. Belleforest et Thévét traduisent ce terme de la même manière, bien que dans la langue Iroquoise et dans l'idiome Mohawk il soit employé pour village.

Mais, pour nous, comme pour l'agriculteur et le poète, l'expression *Terre* fait image et elle éveille dans l'esprit la sensation d'un travail puissant, la fécondité suivie d'un merveilleux épanouissement du germe, essence première de tout être organisé, qu'il soit végétal, animal ou même moral, lorsqu'il atteint le degré de perfectibilité voulu par le Créateur Suprême. Or, cette dénomination trouvée par l'imagination romanesque et si riche en idées suggestives de la langue sauvage, semble le plus beau nom qui puisse mettre une patrie en relief, pour la donner en modèle à l'univers; et la plus éblouis-

sante promesse pour stimuler l'entraînement d'un peuple vers l'idéal de production, de collectivité et de beauté qui a été, qui est et qui restera l'ambition de la race humaine.

Cette *TERRE* privilégiée de l'Amérique du Nord, "pressentie" comme prodigieuse dans la méditation des premiers habitants de nos forêts, d'aucuns prétendent que nous la méconnaissons, que nous refusons de faire intimement nôtre la poésie de ce sol sacré. Nous, enfants indifférents, nous ne sentons pas travailler le cœur et l'âme de notre mère!

Les critiques du vieux monde montrent du dédain pour notre adolescente inertie et l'on nous accuse de prolonger la période de nonchalance qui précède d'ordinaire la bouillante virilité; l'on nous blâme encore de jouir dans une mollesse prolongée du confortable, bien-être préparé pour nous, par nos ancêtres, dans le rude et pénible travail des batailles, c'est-à-dire la conquête et le défrichement du sol pour l'établissement des droits de l'enfant. Il est vrai que nous, les heureux héritiers, nous sommes venus doucement et nous avons trouvé la maison pourvue de toutes les améliorations que l'industrie laborieuse de nos pères nous a préparées. Nous avons trouvé le luxe et nous nous sommes quintessenciés en dilettantes dans la joie facile du farniente. Nous avons trouvé la liberté que nos prédécesseurs nous ont conquise dans le sang et le sacrifice et nous avons politiqué en amateurs, jouant avec les mots pour amuser et leurrer l'instinct populaire. Et nous avons eu l'ignorance

voulue de la pensée et le mépris du travail de l'esprit, lequel est pourtant la vie immortelle des peuples, l'épargne pour l'au-delà, hors laquelle le reste n'est rien, ne vaut rien, ne résiste à rien.

Il semble que la Canadienne, mieux que le Canadien, se soit chargée de prouver au monde entier la saine supériorité de notre race, en ce qu'elle n'a pas failli à sa tâche laborieuse, qui a été d'accroître la force nationale par sa courageuse fécondité et ce travail modeste et constant qui dans l'ombre silencieuse du foyer, élabore la conscience de l'enfant qui sera l'homme intègre et le citoyen vertueux. A cette femme forte, je souhaite que sa récompense soit d'établir un jour son intellectualité, aussi énergiquement qu'elle a multiplié la surabondance physique de la nation sur la terre fertile d'Amérique.

Le Canadien du XXe siècle a-t-il su développer et fortifier l'admirable dévouement de ses ancêtres; a-t-il su établir une vie nationale et durable, et dégager sa personnalité de l'hérédité ancestrale?... Le "colonial" a-t-il cessé d'être un colon pour devenir un citoyen propre à remplir toutes les conditions qui assurent la possession et l'autorité de sa marche historique dans l'évolution d'une patrie? Possède-t-il la réflexion et le coup d'oeil du penseur qui crée son oeuvre dans la seule et désintéressée préoccupation de l'avenir? Se fait-il chez nous un travail social, lent, sûr, élevé? ou, la matière, la frivolité de l'ambition, l'attrait de l'argent, mettent-ils une entrave au triomphe de l'es-

prit sur les spéculations les plus vulgaires de l'existence?

Le Canadien, dit-on parfois à l'étranger, à part quelques nobles exceptions, est un individu assez égoïste, occupé au seul bien-être pécuniaire de son "home" où il aime prendre le plus de repos possible. Il semble manquer de cette fièvre impulsion, véritablement admirable, qui préfère le bien de tous au bien d'un seul.

Je laisse à de plus compétents le soin de répondre à ces questions problématiques... Mais, je déplore avec Edmond de Nevers cette imprévoyance de "quelques-uns de nos compatriotes pour qui l'amour du pays, qui se maintient vivace, en général, au cœur des émigrés, perd continuellement de cette attraction unique qu'exercent les patries bien définies et bien fermées; nous, au contraire, élargissons la frontière et le Canada pour le Canadien n'est qu'un terrain vague, vaguement aimé, où l'on naît, où l'on passe, où l'on revient et qu'on quitte. Par suite, cette fermentation patriotique qui seule soutient et fortifie la vie des peuples devient de moins en moins intense et l'on ne comprend plus sa mission spéciale à travers le temps, qui est de préparer les voies au progrès. Dès lors, ne s'impose-t-il pas que notre tâche à nous, Canadiens-français, est de faire pour l'Amérique ce que la mère-patrie a fait pour l'Europe? de transporter, de fonder, d'édifier dans ces régions du nord une petite république un peu athénienne, où la

beauté intellectuelle et artistique établira sa demeure en permanence."

Les femmes aussi devront avec une foi ardente et une charité toute chrétienne, établir notre avenir sur des bases à jamais indestructibles, et par solidarité avec les généreuses activités des femmes catholiques de France établir le règne de l'esprit chez nous.

L'existence nationale n'est pas qu'une jolie phrase d'éloquence parlementaire; elle comprend les intérêts publics et privés de toute une race qui doit marcher vers un but défini, et c'est ce but qui est le suprême effort de la nation; mais pour bien comprendre l'orientation de cette montée vers les sommets, il faut qu'une élite la dirige et que cette élite soit pourvue de toutes les armes, de tous les savoirs, de tous les stimulants qui donnent le droit et l'autorité du commandement.

Il s'agirait alors de savoir si nous possédons par notre système d'éducation et d'instruction l'entraînement à la perfectibilité requise pour atteindre le faite de la valeur humaine accessible à la masse, et le degré d'enthousiasme qui fait surgir le héros qui bondit et plante le drapeau sur la plus haute cime.

Combien, chez nous, à l'heure actuelle, peut-on trouver dans nos collèges et nos universités de jeunes hommes prêts à lutter et à souffrir pour une cause abstraite, en dehors du "Struggle for Life" égoïste? combien sentent en eux le désir d'acquiescer et de transmettre la science par pur amour de

l'humanité? Combien possèdent ainsi que le définit Lacordaire: "ce caractère d'énergie sourde et constante de la volonté, ce je ne sais quoi d'inébranlable dans les desseins, de plus inébranlable encore dans la fidélité à soi-même, à ses convictions, à ses vertus, à cet empire qui jaillit de la personne et inspire à tous cette attitude que nous appelons la sincérité."

"Comme le prêtre, le politicien, l'homme de lettres, l'artiste sont consacrés, et si le ministère des âmes exige l'abnégation de soi-même, le ministère de la pensée, quand on est digne de lui, exige aussi des austérités!" s'est écrié Ozanam, à une réunion de jeunes gens.

Pouvons-nous trouver dans les écoles, dans les ateliers, dans le monde canadien, ces êtres de choix que leur maintien extérieur et la gravité de leurs pensées désignent à l'attention et au respect de la foule?

Il y a tant de légèreté plutôt à redresser généralement chez notre jeunesse scolaire et universitaire que les Muses et le "souffle du génie" seraient bien empêchés de pénétrer et d'éclairer ces esprits dans lesquels il n'y a jamais de recueillement.

Hélas, les jeunes Canadiens ont trop l'admiration du système américain et ils s'inspirent volontiers de cette formule anglaise d'Herbert Spencer: la première condition pour réussir en ce monde, c'est d'être un bon animal!... Cela peut se concéder chez des peuples mercantiles, qui ont beaucoup d'appétits et peu d'idéals.

Mais nous, les fils de France qui relevons de "quelque chose d'ultérieur, de supérieur et d'antérieur à nous-mêmes, — dit Brunetière — pouvons-nous, surtout dans le printemps de la vie, nous laisser aller à un tel oubli des fonctions de l'esprit et des aspirations du coeur."

On enseignait jadis que le principe de toute morale est dans la réforme de soi et Fénelon, ce grand éducateur, a écrit: "tous les législateurs et tous les philosophes ont posé comme un principe fondamental de la société aussi bien que de la morale, qu'il faut préférer le bien public à soi, par le seul amour du beau, du bon, du parfait! Il ne s'agissait pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre, il fallait au contraire se dévouer, périr, se sacrifier, se compter pour rien quand l'amour de l'ordre l'exigeait. L'élévation conforme à cette ordre est de préférer ce qui est plus parfait à ce qui est moins parfait. L'amour du beau immortel divinise l'homme, il le transporte, il le ravit lui-même. L'homme ne peut être heureux en soi; et ce qu'il y a de plus divin pour lui, c'est de sortir de soi par amour".

Voilà, certes, un exposé de principes que tous les rhétoriciens ont pu lire, même dans les orateurs païens; mais ils sont loin de croire que cette sévère doctrine devrait devenir la leur.

Pour correspondre à la grandeur de nos destinées, il s'agirait de détruire d'abord cette habitude d'égoïsme qui paralyse les plus beaux sentiments pour établir ensuite, sur les bords du Saint-

Laurent, l'âme antique, si nous voulons atteindre la dignité de notre fonction comme bienfaiteurs des âmes des hommes. "Bienheureux ceux qui reçoivent du ciel ces dons de compréhension et de génie qui purifient et réjouissent les yeux des humains et par ces moyens ont le pouvoir de suggérer des rêves qui s'achèvent en pensées, nous enlèvent aux soucis vulgaires de la vie présente et aux préoccupations de la réalité brutale". — *Brune-tière*.

Dans ce domaine de l'idéalisme, il serait intéressant de constater l'effort des Canadiens, soit dans la science, la littérature, la musique — et j'oserais dire, la politique!

La Revue de l'Ecole Littéraire, intitulée "Le Terroir", contenait dans son premier numéro, je crois, un article remarquable mettant ces choses au point, mais d'une manière assez pessimiste: "La matière nous domine... comme les arts et les lettres, les chevaleresques désintéressements sont foulés aux pieds! Le temps n'est-il pas encore venu de s'occuper des choses de l'esprit? Où va cet immense pays qui développe ses muscles au détriment de son cerveau?" — *Charles Gill*.

Avant ce peintre poète, avant A. D. DeCelles, plusieurs de nos écrivains ont déploré notre manque d'Idéal. En 1896 Edmond de Nevers entre les mieux autorisés, a écrit ce livre documenté et précieux par sa conviction, qui s'appelle "L'Avenir du Peuple Canadien-Français", le plus célèbre de tous nos livres, né de la pensée canadienne. Pour

m'appuyer encore sur une autre opinion, j'ouvre ce recueil des discours de M. Etienne Parent, dans lequel je trouve "un projet de loi pour l'avancement des lettres et la formation d'une élite intellectuelle appelée à remplir des charges ou emplois publics quelconques: Exécutif, Législatif, judiciaire, administratif, municipal, etc. Il faudra, disait-il, avoir passé avec succès par un ou plusieurs degrés d'instruction, selon l'importance ou la nature des fonctions à remplir." Le gouvernement et les universités ont accompli une partie de ce programme, mais M. Parent allait plus loin, il rêvait de fonder une aristocratie de l'idée. "Ma classe de lettrés une fois organisée, dit-il, aura donc exclusivement le contrôle de la société; elle sera l'Etat, sujette suivant les différentes formes du gouvernement à l'élection populaire, ou à la nomination des autorités constituées, quelles qu'elles soient. Les emplois publics constitueront le patrimoine de la nouvelle aristocratie qui, par la nature de sa formation, ne pourra guère en avoir d'autre, elle qui, à chaque génération, surgira principalement des classes populaires, lesquelles n'ont pas de patrimoine proprement dit."

Une pareille idée était certainement une clairvoyance de l'avenir démocratique qui de plus en plus et irrévocablement nous entraîne vers un état universel qui précédera la fin des temps. Le droit d'un chacun et de tous à la revendication de son libre effort individuel.

Durant la dernière session provinciale MM. Cha-

pais, Mousseau et le docteur Choquette ont requis du gouvernement son patronage effectif pour les Lettres. Espérons que ces nobles réquisitions ont été des plaidoyers éloquents et victorieux pour l'établissement du Beau chez nous.

Il serait juste d'avouer que le parti libéral, en ces derniers temps a donné une fière poussée aux Beaux Arts du Canada.⁽¹⁾

Les Ecoles des Hautes-Etudes, grâce à l'initiative et au dévouement judicieux de Sir Lomer Gouin, surgissent comme par enchantement dans notre belle province de Québec. Les Ecoles Techniques et Polytechniques, les conservatoires de musique, des musées de peintures, des cours d'Hygiène, d'Histoire et de Littérature; la fondation de la Société du Parler Français, le Conservatoire Lasalle, l'Ecole des Hautes Etudes des RR. SS. de la Congrégation de Notre-Dame, les Ecoles Ménagères, sont autant de victorieuses conquêtes sur l'apathie générale et sur les préjugés étroits. C'est l'aurore d'un jour nouveau qui s'ouvre à la lumière intense, dans la radieuse beauté et la noble émulation; c'est la joie fortifiante du travail; c'est la gloire des poètes, des savants, des artistes qui se prépare et tout le peuple est appelé à la source de vie.

(1) En 1923, le gouvernement de la Province, à la demande de son secrétaire et ministre des Beaux-Arts, l'honorable Athanase David, fondait à Montréal une Ecole des Beaux-Arts et en confiait la direction à M. Emile Fougerat. Deux ans plus tard M. Charles Maillard le remplaça, et sous l'impulsion de son dévoué directeur l'Ecole continue depuis sa marche ascendante.

Les vertus d'une nation ont tant besoin d'être canalisées, contenues et dirigées vers un but défini, si l'on veut que ses qualités deviennent des forces nationales. "Tout ce qui a été fait de grand dans le monde — a dit Renan — a été fait au nom d'espérances exagérées, surhumaines."

Dans un article fort juste, du 24 janvier 1910, notre poète Eudore Evanturel réclame aussi "les larges horizons de l'art pour notre pays".

Autre clarté à notre firmament. Nos artistes canadiens honorent à l'étranger notre tempérament musical qui se manifeste avec persistance. La critique parisienne elle-même rend hommage aux chers nôtres qui vont apprendre au foyer de l'art à exprimer le génie latent qui berce et soutient le sentiment de l'harmonie remarquable chez notre peuple, et l'on m'a souvent dit que pour des oreilles nouvelles rien n'égale comme charme la chaleur, l'ampleur, la vibration touchante de nos voix canadiennes, serait-ce donc que notre âme, que l'on croyait inerte, atone et apathique, se manifeste, enfin! enthousiaste et vibrante!

Ceux de nos chefs politiques qui sont des hommes de coeur, qui ont puisé dans le christianisme, l'essence même de la charité sociale, semblent disposés à protéger tous les efforts de leurs compatriotes plus humbles, mais non moins doués, et l'on dirait que c'est pour eux qu'un socialiste selon l'esprit de l'Eglise, Augustin Cochin, a prononcé cette phrase profonde: "qui se sert des hommes, s'en charge et en répond. Ministre de la paix so-

ciale — s'est-il écrié encore — vous présidez à la distribution du pain ou à la distribution de l'arsenic, à la distribution de la lumière ou à la distribution des ténèbres — vos lois seront des sources de bonheur ou de déchéances ; au nom de Dieu, sachez choisir."

"Il n'y a point de hasard dans le monde" écrivait Joseph de Maistre. Nous en donnons la preuve vivante, nous qui avons été jetés de la vieille Europe périlissante, sur ce continent vierge, espoirs des avenir prochains, sang régénéré en des climats neufs et vigoureux, nous sommes une race épurée pour le perfectionnement de cette oeuvre secrète qui est le dessein de Dieu.

Lord Dufferin disait un jour : "Mes voeux les plus ambitieux pour la province de Québec seraient de lui voir jouer au Canada le rôle que la France remplit si bien en Europe." Avec cette différence que la libre pensée n'occasionne jamais ici les désordres et les malheurs qu'elle a appelés sur la fille aînée de l'Eglise, éteignant les étoiles célestes au ciel de la liberté.

Je me souviens d'avoir entendu dire à l'honorable J. R. Chapleau : "le seul moyen de former des âmes d'élite, de bien tremper les caractères et de leur inculquer cette science religieuse qui doit venir au secours de la science profane se trouve dans l'enseignement domestique, l'enseignement scolaire, l'enseignement universitaire, l'enseignement professionnel."

Chose singulière ce sont ses adversaires politi-

ques, le très honorable Sir Wilfrid Laurier en tête, qui réalisent aujourd'hui ce noble programme qui va faciliter l'envoi du talent canadien et procurer par le savoir cette confiance en soi qui nous manquait et qui est indispensable pour réussir. Bientôt nous posséderons la véritable forme technique et classique qui provoque l'inspiration par le contact à la source même du parfait.

C'est alors que nous aurons acquis tous les droits à nous proclamer une nation par l'autorité de la science et de la pensée; et nous pourrons à notre tour faire école et l'on peut entrevoir sans témérité, les civilisations blasées de l'ancien continent, venant à leur tour puiser à la sève si pure de notre idéal. C'est alors que quelque chose de particulier à chaque peuple se fera jour et que l'Europe étonnée et vaincue s'inclinera devant notre génie.

"Homme, quoi que tu fasses, tu es la proie de l'idéal et il t'emportera malgré toi, toujours plus loin, toujours plus haut vers notre besoin d'éternité" disait Ernest Hello, parlant de l'influence de l'homme intellectuel: "Il y a des rencontres tellement utiles, des recommencements tellement merveilleux que tout cela ressemble en ce monde à des apparitions visibles de la Providence. Il y a des hommes qui sont chargés de procurer aux autres hommes ces rencontres magnifiques. Les hommes qui tiennent la publicité, les hommes qui favorisent la civilisation ou qui l'arrêtent, ces hommes ouvrent ou ferment les canaux par lesquels les inconnus peuvent parvenir les uns aux autres... Ou, peut-être, un

livre sérieusement vrai, sérieusement beau, lu dans un de ces moments décisifs, pendant lequel l'âme se penche ou se relève... peut-être un livre contenait le mot dont cet homme avait besoin dans sa tentation, dans son malheur.

“Et si ce livre n'est pas allé à lui, c'est peut-être vous qui étiez chargé de le lui remettre entre les mains... les inconnus s'appellent sans se connaître dans la nuit de ce monde.

“Vous qui portez la lampe qui éclaire, vous qui pouvez être le coeur sur lequel on s'appuie, élevez la main, ouvrez vos bras.”

Ce même penseur a trouvé la véritable devise de la toute puissante Presse moderne: “Faire parvenir la vie aux autres hommes.”

Et pour signaler un écueil à éviter au Canada, je ne puis résister de citer encore ce fragment du *Siècle, les Hommes et les Idées*, du même auteur: “Mais voici que les peuples ont eu ce qu'ils voulaient. Ils voulaient interroger la matière, la scruter, la dominer, ils l'ont fait. Les découvertes ne contiennent aucune réponse; leur industrie reste muette! Les armes donnent la mort; aucun instrument ne donne la vie. Les Nations avancent, soulevant des problèmes, comme des armées en marche soulèvent la poussière et dans cette nuit qu'elles ont faite, elles ont perdu leur route. Tu as mis ta confiance dans tes inventions, tu vas mourir au milieu d'elles, mourir sur elles, mourir par elles.”

Or le dégoût de la vie que nous éprouvons en face de tous nos efforts matériels ne sont qu'un immense besoin d'infini, une immense attraction de la "seule chose nécessaire" qui est le triomphe de l'esprit sur la matière, l'aspiration vers Dieu qui est la perfection, l'insondable amour. La voûte étoilée, comme la voix intérieure appellent les générations d'hommes : les vagues tumultueuses qui s'élèvent de l'abîme en poussant leur plainte ou leur cri de triomphe à la surface du globe, puis retombent et disparaissent pour faire place à d'autres. Et il en sera ainsi toujours jusqu'à la fin des temps.

Soyons les lutteurs qui poussent sur la plus haute vague la clameur humaine, afin que le ciel l'entende mieux ; soyons la race forte de l'Idée, afin d'être davantage magnifiés dans l'immortalité. Chère âme de mon pays, je te veux belle entre toutes, âme canadienne!!

Montmagny, 18 juin 1910.



Avons-nous une Littérature ?

De toutes les forces de mon âme, je dis: OUI! parce que cette littérature, je la porte dans le sang de mes veines! Elle berce les souvenirs de mon coeur et je la chéris dans l'éblouissement de mon esprit... puisqu'elle m'a appris à aimer mon Fleuve, mes arbres, nos montagnes et nos prairies, et tous les grands hommes qui ont glorifié ma patrie.

Mais hélas! nous ne sommes pas beaucoup d'entre nous qui avons compris cette littérature grave, profonde, pure. Qui donc se préoccupe de l'étudier et de la comprendre? il est de mode de l'ignorer et par surcroît de malheur, peu, trop peu d'étrangers se sont mis en peine de nous en découvrir une.(1)

(1) De nombreuses études sur le développement des Lettres au Canada et sur quelques-uns de nos écrivains ont déjà été publiées, celles de Charles ab der Halden comptant parmi les plus sérieuses. Ces oeuvres diverses seront une aide précieuse pour qui entreprendra d'écrire une histoire générale et approfondie de notre littérature nationale et une anthologie complète de nos poètes et prosateurs.

L'Histoire de la Littérature Canadienne, publiée en 1930 par Mgr Camille Roy, s'ajoute à ses nombreux ouvrages sur notre littérature. Elle comprend une courte biographie des auteurs

Or, je tiens à dire ici la joie douce que j'ai ressentie à entendre Monsieur du Roure nous dire au dîner de l'Association des Auteurs Canadiens, qu'il se propose d'écrire une histoire de la littérature canadienne. Oh! enfin! quel réconfort! voilà un Français possédant une très haute culture littéraire; ami des classiques; initié aux rouages de la pensée, à ses magnificences comme à ses grâces les plus subtiles; et ce maître, ce critique veut bien reconnaître que nous avons eu et que nous avons chez nous des prosateurs et des poètes: écrivains modestes et austères, sans doute, mais consciencieux et maniant la plume avec cette naïve sincérité si respectable et si digne d'être admirée dans toute la fraîcheur et la saine robustesse de l'âme populaire à l'aurore d'une civilisation.

Il appartenait peut-être, en effet, à quelqu'un venu d'au delà les mers de jeter sur nos penseurs et sur nos rêveurs ce regard d'analyste que les voyageurs de France ont déjà porté sur d'autres peuples, avec une sûreté de jugement et une curiosité féconde qui ont permis de découvrir et de révéler les captivantes littératures du nord de l'Europe aux Académiciens de Paris.

canadiens, tant anglais que français, et une critique rapide de leurs oeuvres. Ce volume est le plus complet en ce qui concerne le nombre d'auteurs qui y figurent. Nous avons, cependant, vivement regretté qu'il n'y soit fait aucune mention de Louyse de Bienville qui, pendant un quart de siècle, apporta sa collaboration à maints journaux et revues. La présente publication de quelques-uns de ses articles, qui sera suivie de trois autres volumes, dissipera l'oubli, peut-être involontaire, dont furent entourés ses écrits.

L'heure semble arrivée aussi de reconnaître la valeur et le mérite intellectuels des initiateurs des Lettres au Canada.

En ce moment, il se fait un mouvement prodigieux, chez nous, vers les lettres, les arts et même vers les sciences. C'est la poussée des jeunes répondant à l'appel des spéculations de l'esprit et aux tentations des expériences positives. Je m'en réjouis, mais je crois que c'est aussi l'instant de chercher dans nos annales biographiques et littéraires les auteurs de cette tradition du goût et de l'attrait des belles choses que nous voulons aujourd'hui développer et porter vers les sommets de la connaissance et de la perfection.

Les événements politiques hâtent souvent l'ascension des peuples au delà des bornes matérielles qui sont leur objet.

Récemment, ce cri du "Tigre" a fait frémir le Monde: "La Gaule va-t-elle périr? — L'Univers alors dans un sanglot de défi a dit: "Non!" Un seul peuple — le traître adversaire — dans les ténèbres a souri.

Si la lumière du monde, Paris, doit sombrer comme jadis Athènes la Magnifique, c'est à nous, Canadiens-français qu'il appartiendrasur le Continent d'Amérique, de brandir les flambeaux éclatants au-dessus de nos fronts nimbés de la grande lumière sortie de ces ruines, comme l'âme s'évade des corps mutilés. A cette clarté transfigurative l'Esprit de France devra se rajeunir et se purifier aux arômes de nos forêts; et, pour obéir aux lois formidables

de la terre et des peuples, reprenant sa survivance aux forces innombrables de notre nature, de nos poitrines et de nos cerveaux, continuera les incessantes parcelles de poussières de chair et d'esprit qui sont par l'accumulation de leurs vibrations les joyaux du Monde et sa transformation éternelle.

Mais, Canadiens-français à qui devons-nous la gloire d'un tel honneur? A qui devons-nous dans tous les domaines, la possibilité de rénover et d'innover, si ce n'est à ceux-là, les anciens que nous oublions, mais lesquels ont porté dans leur poitrine l'énergie qui est le sang fort d'une race, accomplissement obscur, soit, mais fructueux comme le blé qui crève dès que sorti de terre et offre au soleil du midi sa floraison d'or, ainsi les nations s'établissent parce que les pionniers ont eu la patience lente des pensées, des gestes, des actes.

Pour ne parler que de notre domaine littéraire qui est l'objet de cette hâtive revendication, nous devons, dis-je, à nos écrivains de la première heure, la conservation intègre de notre langue et de nos idéals.

Je sens en mon coeur quelque chose qui bondit lorsque nos orateurs déclarent que nous n'avons pas de littérature mais que les jeunes commencent à faire quelque chose.

Et ceux de Québec, qu'en fait-on? la pléiade des orateurs, historiens, poètes — obstinés grands rêveurs, hélas! qui pendant des années pourtant ont tenu leurs petits cénacles de belles-lettres tout là-haut, sur le rocher brillant et sculpté par les

vents du large — pourquoi ne les salue-t-on plus, eux, les initiateurs, eux les dépositaires discrets et jaloux de la Belle Langue! Ont-ils existé, oui ou non?

Oui-là! n'a-t-on plus aucune trace des revues touchantes qu'on lisait sous la lampe avec une émotion presque mystique, dans les maisonnettes à pignons, enfoncées sous la neige — pauvres maisons si petites, si pleines de bonheur familial et si chastes, je vous vois de si longue distance que vous me donnez la vision de soldats rivés aux postes par leur seul courage. Que votre attente a été longue! N'a-t-on pas dit du Canada "qu'il était une sentinelle que la France a oublié de relever". Et nous, mes frères, ne craignons-nous pas de prolonger la nuit que nous avons laissée tomber sur nos morts? Souvenez-vous que ces hommes ont parlé, qu'ils ont tracé avec difficulté, mais avec amour des mots qui sont aujourd'hui encore la sève de nos paroles les plus suaves et les plus vibrantes. Je passe la période des Mermet, des Bibaud, des Garneau, des Ferland, des Chauveau, des Crémazie, et j'arrive plus près de moi. Il s'est trouvé à Québec, vers 1870 à 1883, un homme aimable et dilettante aux ferveurs de l'art et de l'esprit, qui tenait salon littéraire, rue d'Aiguillon. Il s'appelait le docteur Prosper Bender et toute la bohème intellectuelle du temps s'y donnait rendez-vous. Amie de sa fillette Eva, j'accompagnais, trottinant sur mes petites pattes, mon cher papa; et c'est ainsi que nous deux, elle et moi, au milieu de tous ces grands mes-

sieurs, nous avons fait notre éducation littéraire! Après tant d'années, mon oeil garde cependant l'empreinte des pièces élégantes, ornées de peintures et de statuettes, que je prenais pour de merveilleuses poupées graves auxquelles il ne fallait jamais toucher — elles étaient si blanches et si belles. C'est dans ce décor de luxe, l'unique du monde littéraire d'alors (ces messieurs de la plume n'eurent pu se payer tapis et salon sans au préalable se passer du pain quotidien), que venait se griser du bel air des choses la haute pègre lettrée, reçue dominicalement par ce cher docteur. C'est au son des flots de l'harmonie versés par Calixa Lavallée, Dessanne, Ernest Gagnon, Jehin-Prume et des prime donne à la mode, que s'entretenaient avec force gestes et grandiloquence: Faucher de Saint-Maurice, Arthur Buies, Oscar Dunn, Henri Delagraves, Buteau et Lucien Turcotte, Louis Fréchette, l'abbé Casgrain, Eudore Evanturel, le Consul de France Lefaibvre et le Consul américain Howells — apportant la note grave des diplomates — et combien d'autres avec qui vous feriez connaissance si vous pouviez découvrir les jolis bouquins écrits par le Dr Bender et dont les principaux ont titres, l'un: "The Old and New Canada, 1753-1844 — Historic Scenes and Social Picture — or The Life of Joseph François Perrault"; l'autre: Literary Sheaves or La Littérature au Canada-Français" — (The Drama, History, Romance, Poetry, Lectures, Sketches, etc.)

Tous ces hommes, pourvus des dons les plus français y compris l'art de flâner, étaient liés d'amitié

véritable, indestructible; semblables par les aspirations ou la blague dans leur vie pauvre, illuminée par compensation de tous les mirages et délectations des mots, des sons, des nuances; et tous supérieurement polis, galants, parfaits gentils-hommes. Si nos jeunes gens voulaient bien lire attentivement ces littérateurs, ils découvriraient chez ces paresseux de la plume, j'en conviens, un enthousiasme devenu rare. Peut-être était-ce dû au fait que les lèvres éloquentes de ces messieurs s'imprégnaient volontiers de la spirituelle liqueur des vieux vins français, qui ne parvenaient à ces gourmets qu'après avoir été ballotés des mois entiers sur des goélettes à voiles, ondulant sur l'océan comme des mouettes en jeu de se baigner.

Mes jeunes amis, comme vous ils se grisaient aussi de mots en levant leur verre à la Beauté — toutes les beautés : la beauté des femmes, la beauté des rimes, la beauté des soleils, qu'eux regardaient à vingt ans dans le voisinage des greniers. Il n'y a plus de greniers, mais eux les ont habités dans leur digne pauvreté, et ils ont chanté leur printemps dans toute la candeur et la belle humeur de leur prestance amoureuse. Lisez Evanturel. Feuilletez Legendre. Plus tard, beaucoup plus tard, le Juge Routhier, Faucher de Saint-Maurice, l'abbé Casgrain nous initient à la solitude des heures silencieuses dans lesquelles les consciences mûries et loyales ont retrouvé l'écho des cantiques que nos mères canadiennes chantaient alors sur les berceaux — au seuil de la vie et à son crépuscule!

Oui, c'était le bon et le beau temps.

On dit encore que parfois des voyageurs comme Jean-Jacques Ampère, qui venait se consoler en Amérique de son amour obstiné pour Madame Récamier, et des nomades comme Xavier Marmier, amoureux inconnus d'une princesse du Danemark, le grave monsieur des Fenouilleux, et bien d'autres pénétraient jusqu'à la vieille capitale de Champlain, et dans les salons de Sir James Lemoine ou de François-Xavier Garneau, ils rehaussaient de leur haute taille le prestige de ces réunions où les conversations raffinées ou piquantes étaient étincelantes du beau parler qui faisaient épanouir les idées dans une atmosphère polie par les révérences des corps et des esprits.

Vraiment, nous n'avons rien à mépriser de nos commencements : c'étaient des époques remplies d'une poésie, d'une délicatesse de mœurs que les cercles de nos bohèmes impressionnistes ignorent, et pour cause ! Mais en remuant la cendre — la cendre de ces roses — peut-être pourrait-on tout de même surprendre des choses que cette élite n'a pas voulu dire — on était si discret alors !

Je souhaite que nos jeunes gens écrivent à cause de ceux-là qui furent nos ancêtres, quelques-uns de ces livres de génie que la superbe Europe daigne parfois approuver, aimer et couronner des lauriers de la gloire. Des livres d'idée qui pourront justement être écrits parce que nos rêveurs d'antan consentaient à lire et à méditer les chefs-d'œuvre des vieilles écoles dans les cercles qui

avaient noms: *Le Septuor Haydn*, *Le Cercle des Dix* à Ottawa, *L'Ecole Littéraire de Montréal*, *Les Soirées du Château Ramzay*, etc., etc. Et je vous le demande, messieurs, le marquis de Lorne aurait-il fondé chez nous la Société Royale s'il n'eût été possible et plausible d'y introduire des membres comme Sir James Lemoine, Paul de Cazes, l'Honorable Chanveau, Viger, Benjamin Sulte, A. De Celles, L. O. David, etc. Je m'arrête, ma mémoire mise en éveil me harcèle de figures, de noms et aussi des titres de très beaux livres que mes contemporains se gardent bien de lire.

J'espère que Monsieur du Roure les lira pour eux et qu'un jour, qui ne saurait être très lointain, il vaudra bien nous en faire la critique et la chronique avec le tact et la probité littéraire qui le caractérisent, pour notre plus grand avantage.

Montréal, ce 4 décembre 1922.



De l'Inspiration

Joubert dans sa *Vie de Charles 1er* a écrit la pensée suivante : “Il semble que les lieux, les plaines, les montagnes, les fleuves aient leur destin comme les hommes!” Cette idée toute pleine de vérité me trottaît en tête l'autre jour en me promenant par les rues de notre belle cité de Champlain; alors que le soleil couchant estompait de vapeur rose le paysage de rêve qui enserre merveilleusement notre fier Québec.

Et je songeais encore que, s'il est une terre au monde appelée à jouer un rôle dans l'histoire des peuples, c'est assurément notre terre du Canada, dont la naissance à la vie civilisée et à la foi chrétienne reçut dès l'abord son baptême de sang et de gloire, et, depuis, s'est fécondée avec force et énergie de cette semence puissante.

Il est évident que la nature, ici, fut le décor voulu par le Créateur dans la vision lointaine de la grande épopée qui devait s'y dérouler. Rien d'étonnant alors que la Providence ait conduit vers “la terre neuve” ces hommes héroïques, qu'at-

tendaient des rives sauvages, altières et superbes, éveillant en des coeurs audacieux, par le magique entraînement de sa beauté vierge, le grand désir de lutte et de conquête.

Mais la tâche que nos ancêtres accomplirent avec la large compréhension de leurs idéals, nous la devons continuer différemment en des temps nouveaux. Parce que des chapitres de notre histoire sont terminés, il ne s'ensuit pas que nous devions fermer le livre sur les feuillets blancs qui suivent et nous laisser vivre désormais dans une existence toute matérielle, dans la douce quiétude de la paresse intellectuelle, sans les efforts vers l'ascension morale qui doivent soutenir la vitalité nationale et porter les individus sur les sommets glorieux.

Parce que le canon ne gronde plus sur nos citadelles, il ne s'ensuit pas que nous devions manger notre pain dans la seule préoccupation de l'acquisition de la fortune, marche fatale vers des bonheurs trop peu nobles, trop déprimants et trop humains.

Ne serait-il pas temps qu'en notre monde canadien l'art eût ses fervents, ses héros et ses martyrs.

Eh! bien, puisque Dieu fut pour nous si généreux dans la formation de notre pays, admirable d'aspects dans la variété prenante de sa majestueuse et fertile beauté, d'où vient que, moins heureux que nos ancêtres, nous ne répondions pas à ce que ce pays semble exiger de nous en retour de ce qu'il nous offre. Canadiens, d'où vient que

tant de splendeur nous laisse muets, froids, indifférents?

S'il est une terre d'inspiration, ce doit être la nôtre et cependant les arts, les sciences et la littérature sont chez nous quantité négligeable.

Certes, nous sommes jeunes, mais c'est justement parce que nous le sommes que nous devrions nous laisser prendre d'enthousiasme. Le génie n'a point d'âge et je m'étonne que dans une contrée aussi propre à l'inspiration que la nôtre, aucune voix ne se soit déjà élevée et assez hautement encore pour faire frémir le vieux monde jusqu'en ses fibres les plus intimes.

Est-ce donc que nous n'avons au coeur aucune poésie, aucun idéal, est-ce donc que Dieu nous refuse la force créatrice ou qu'il détourne de nous son sourire bienfaisant, las de toutes les comédies, les machinations ou les orgueils de la vieille Europe?

A nous les ardentes entreprises, les audacieuses ambitions, et pour ne parler que de l'inspiration musicale, ne pourrions-nous pas apporter notre tribut d'harmonie à la grande oeuvre musicale mondiale et retrouver les accords immortels des Chopin, Beethoven, Meyerbeer, Berlioz, Haydn ou d'un Wagner, et plus rapprochés de nous, de Massenet et de Gounod?

Ou, à défaut de ces grands maîtres de la passion, ne saurait-il y avoir en notre pays pacifique un seul coeur enazuré, palpitant — un peu plus que les autres — d'une joie sereine, mais intense,

sonore et qui prendrait son vol très au large, dans l'enchantement magique des sons.

Qui donc, parmi nous fera éclore en des gammes savantes les douces mélodies appelées à bercer nos coeurs endoloris ! A nous la voix sans parole des êtres du mystère dont la caresse fera glisser sur nous le soupir des fleurs !...

Qui donc ressuscitera la vision de nos pensées mortes et fera revivre nos songes printaniers ?

Béni celui qui, passant sur nos routes fleuries, cueillera pour nous les rendre en harmonie les poèmes inachevés des amoureux ; ou celui qui martellera les mots jetés à la brise des beaux soirs pleins de désirs flottants, plus légers que la vapeur des nuages. Béni l'arpège étincelant qui fera miroiter les lumières de l'esprit que les fronts trop discrets et trop distraits ne reflètent point !...

Qui a au coeur plus d'amour qu'il n'en donne ? Au poète, à l'artiste seul, il appartient de lever le voile sur les intimes sensations du coeur et de la vie intellectuelle. A eux, il appartient de chanter, parce qu'ils reçurent en naissant le don et le devoir d'animer et d'exprimer ce que nous du commun des mortels nous gardons jalousement et douloureusement en nos temples fermés.

Je m'étonne toujours que l'on n'ait pas en notre Amérique du Nord le souci et la hantise du souvenir des générations qui nous précédèrent.

Pour moi, je fus toujours troublée dans la solitude de nos forêts. Que de fois j'ai cru voir se glisser à travers les branches la silhouette fan-

tasque d'un Iroquois ou de quelque autre fils de la race rouge. Je me suis sentie frissonner de peur comme si le sifflement de leurs appels eût traversé mes oreilles, prêtes à m'enfuir devant ces terribles et fugitives visions de rêve.

D'autres fois, j'ai cru saisir dans le clapotement des eaux du grand fleuve, la plainte assourdie de ces nations agonisantes...

Que d'autres que moi n'aient pas eu de semblables évocations ou de pareilles impressions, je ne le crois pas; pour sûr, je ne suis pas l'unique à me souvenir et parmi ces autres, il s'en trouve de mieux inspirés et de plus autorisés à en parler.

En effet, quel incomparable poème musical on pourrait composer sur les mœurs, les amours, les angoisses, les défaites et l'anéantissement des Iroquois, des Hurons et des Algonquins, peuples à jamais ensevelis dans la nuit silencieuse et profonde de l'oubli.

Qui fournira à notre scène lyrique une nouvelle céleste *Aïda*?

Un homme pourtant s'est trouvé chez nous qui aurait pu atteindre les accents d'un Wagner. Mais, peu compris, peu encouragé à cause de ses excentricités, il resta toute sa vie un bohème de talent, alors qu'il avait reçu du ciel le "don" qui sacre les grands artistes.

J'ai nommé Calixa Lavallée! — Cependant, malgré sa grande paresse, nous avons de lui des morceaux d'une inspiration remarquable, et j'ai la certitude que des jets de haute envergure tra-

versaient son cerveau. Je conserve précieusement, tracé de sa main, le canevas d'un grand opéra qu'il voulait tirer du roman de mon père, *L'Intendant Bigot*. Tout y est, je crois qu'il aurait affectionné les ballets, les chœurs et toute l'orchestration aux grands effets scéniques.

Hélas! ce fut un rêve, rien qu'un rêve... à d'autres d'en faire une réalité.

Nous avons à Montréal, un autre artiste talentueux, M. Contant qui nous a donné l'hiver dernier une messe originale, et je sais qu'il prépare consciencieusement, en ce moment, un oratorio qui sera donné l'hiver prochain.

L'histoire des premiers temps de la colonie française offrirait encore de magistrales pages de musique.

Il y aurait encore à devancer les temps et à composer de vigoureuses partitions dans la clairvoyance de nos futures destinées.

Pour nous encourager dans cette voie du progrès musical, chez nous, jetons un regard sur un pays dont le climat offre des similitudes avec le nôtre et dont la légende n'avait pas encore atteint l'envergure de notre épopée, mais qui pourrait être en train de la surpasser actuellement par ses tragiques combats à l'extérieur et ses terrorisantes et décisives guerres civiles. Vous reconnaissez la Russie et nous allons étudier quelques-unes de ses figures réputées glorieuses.

Je commence par le plus ancien. Michel Ivanowitch Glinka, l'auteur du célèbre opéra: *La Vie*

pour le "Tsar", est né en 1803, dans un village du gouvernement de Smolensk. Novateur de l'école musicale russe, il a donné à l'art lyrique une jeunesse nouvelle par l'apport d'une spontanéité et d'une étrangeté dans l'expression qui lui étaient inconnues. Il s'est, grâce à lui, accompli dans la musique un mouvement parallèle à celui que les grands écrivains, les Dasteicviky, les Gogal, les Tolstoï ont suscité dans la littérature.

Ce qui prouve que nous pourrions nous aussi ambitionner la rénovation de notre science musicale. Notre âme canadienne doit cacher en ses replis secrets une originalité digne de créer des oeuvres marquantes et capable de tracer un clair sillon dans le domaine de l'art contemporain.

Le premier mouvement de l'art national slave se produisit en décembre 1836, alors que fut représenté au théâtre impérial de Saint-Petersbourg, l'opéra de Glinka: "La Vie pour le Tsar". Avant cet événement on n'a connaissance que des essais timides et presque impersonnels des Farmine, Vertowsky, Valkof, Alabiel, Cavo et Siton.

Cet opéra de Glinka porte l'empreinte du style italien, alors en vogue, mais nul autant que lui n'a su éveiller l'idée de patrie qui communique à toute cette oeuvre un souffle inspiré d'une grandeur antique.

C'est l'opéra national par excellence, celui qui révèle le mieux le coeur et les entrailles de tout un peuple dans un chant large et persistant qui est toute l'histoire de son âme.

Il a su même donner la sensation d'immensité qu'éveille en l'esprit cet empire sans bornes. Il chante la steppe plus vaste que toutes les autres plaines et donne à ses rivières la majesté des fleuves. Ce caractère de grandeur n'exclut point la grâce et au premier acte on croit sentir les vapeurs printanières qui se dégagent des eaux et de la terre.

"Sublime nocturne, dit Camille Bellaigue, un des plus heureux "soirs" qu'il y ait dans la musique, où pourtant il en est de si beaux; soir qui semble descendre plus grave encore que le nôtre, d'un ciel encore plus profond!"

La trame de cet opéra est toute simple. C'est un paysan qui se dévoue, sauve la vie du Tsar qu'il conserve à sa patrie. Et ce paysan est sublime non seulement parce qu'il préserve la vie de son empereur, mais parce qu'il chante les douleurs, les souffrances de son pays, et, c'est en cela que l'auteur, rendant le tempérament d'une race, s'est trouvé à faire la musique de l'humanité.

Plus tard, Glinka s'aventura dans le domaine de la fantaisie et composa un opéra: Rouslane et Ludmilla, tiré d'un célèbre poème de Pouchikive. En outre, il composa des partitions d'orchestre, qui toutes exercèrent une influence énorme sur l'art russe et occasionnèrent le mouvement musical le plus intense et le plus rapide que l'on n'ait jamais vu en aucun pays.

Quarante-cinq ans plus tard, c'est encore un opéra national et historique qui surgit, le Baisi

Godounou de Moussorgsky. Cette fois la saveur du cru s'est encore accentuée sauvage, rocailleuse, presque brutale, mais étrange et enivrante et plutôt sublime. C'est que la musique russe aime à dégager la vie de l'histoire, à instruire le peuple par le tableau de ses propres creurs et à l'élever sur les ailes de son propre idéal.

Plus récemment, un opéra délicieux venait opposer le charme de sa grâce naïve à la force altière de Boris Moussorgsky.

La Fille de Neiges de Reinsky-Godounou, est une fleur mystique. Comment pourrait-il en être autrement puisqu'elle a pour père le bonhomme Hiver et la fée Printemps pour mère.

Comme vous le voyez ce livret symbolique, parfois monotone et incohérent, n'est un chef-d'œuvre que par l'extatique cadence du rythme dont la nuageuse rêverie effleure mélodieusement les régions de l'infini divin.

Vous voyez donc que, s'il fut si facile, du moins cela le paraît, de tirer tant de poétiques accents d'un pays froid, morne, fleuri de pins enneigés, il nous serait encore plus facile de mettre en musique les beautés frémissantes de notre terre féconde, sans oublier le véritable trésor de vieilles mélodies populaires et d'antiques chants religieux issus de l'âme ingénue du peuple et qui expriment si clairement les sentiments de cette âme, comme la vie propre du pays natal.

Fi! ne laissons plus, nous Canadiens-français, à un compositeur de haut mérite, mais étranger,

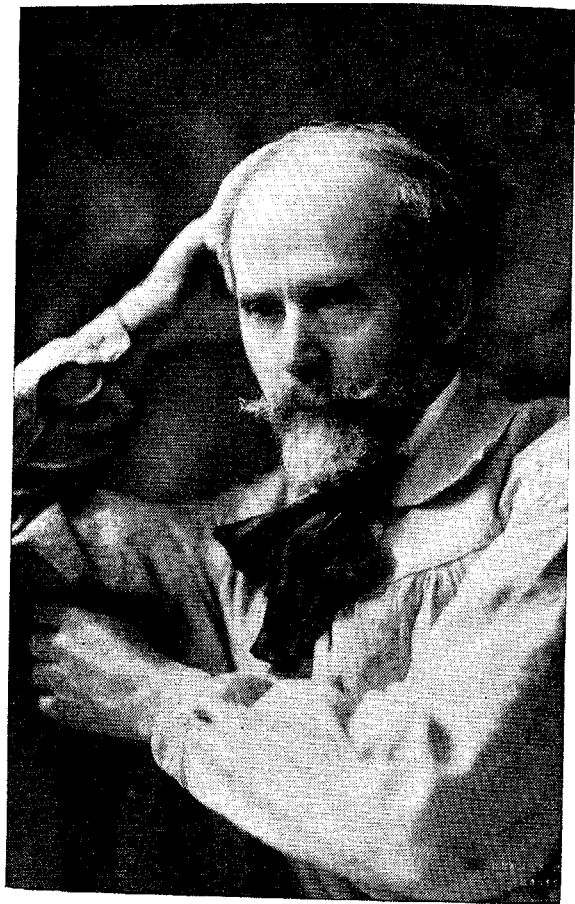
Sir Alexandre Courbell MacKenzie, sertir des joyaux canadiens d'or anglais.

La Rapsodie Canadienne est en somme un air de France, qui ne devait pas repasser les mers pour charmer l'oreille britannique.

Voyez où conduit l'indolence, mes chers compatriotes. Et, tenez, c'est bien fait, en vérité vous méritiez cette leçon.

Le Soleil. Septembre 1905.





Philippe HÉBERT

Philippe Hébert

Les morts parlent —
Écoutons leur voix profonde.

Je tiens à protester contre la quasi-indifférence qui a enveloppé la mort de notre sculpteur national : Hébert.

Eh ! quoi : en cet instant où le Canada français et tout le Dominion luttent pour défendre notre autonomie ; en ce moment suprême, peut-être, où nos ancêtres semblent tressaillir en leurs tombeaux pour nous implorer de ne pas laisser anéantir, par notre inertie, le patrimoine qu'ils nous ont légué au prix des plus durs sacrifices, nous poussons l'inconscience patriotique jusqu'à voir sans regret et sans larmes, se détacher de nous un des membres de notre race qui fut l'une des plus nobles incarnations de l'atavisme et du génie français chez nous.

Quelle honte et quel prosaïsme grossier que celui de notre indifférence !

Pouvons-nous penser, sans rougir, que la patrie ingrate vient de perdre un grand artiste, un penseur fécond et que nos journaux, nos écrivains,

notre peuple n'aient eu d'autre expression de douleur que d'offrir à ses mânes, à son souvenir doux et glorieux, que quelques lignes banales, quelques cartes de rédaction, quelques larmes silencieuses, tombées sur une tombe qui nous ravit le plus doué de nos fils.

C'est un hommage public qu'il convenait de lui rendre et justement parce que nous souffrons comme lui qui l'a si bien comprise et servie, sa patrie...

Un journal seulement a manifesté son regret que des "funérailles nationales" n'aient pas été faites au premier sculpteur canadien-français; à celui qui de son ciseau a défriché les sillons encore si ardues de notre domaine artistique.

Déjà nous savions que le rôle d'artiste, d'écrivain, de rumeur d'idées, était un métier de forgeron sur les rives pourtant si splendides du Saint-Laurent. Mais, quand nous passions sur nos places publiques et que nous nous arrêtions pour saluer les héros dressés à l'entrée du Nouveau-Monde comme des demi-dieux, destinés à rappeler notre glorieux passé à notre race et aux émigrés de toutes nations qui viennent coloniser chez nous, vétérans de l'avenir, fils affranchis de la libre Amérique: nous n'aurions jamais pu imaginer, nous qui nous sentions alors si émus, tellement soulevés au-dessus de nos querelles vulgaires, que l'homme qui avait porté en son "rêve" la splendeur des hautes âmes qui préparèrent le Canada d'aujourd'hui, pût nous être enlevé par la mort

sans que tout le peuple ressentît jusqu'en ses profondeurs que quelque chose de nous venait d'être arraché de notre être moral, de notre vitalité intellectuelle, et que vers sa chère mémoire dût se précipiter l'hommage de notre respect, spontané et fervent!

Mais, non! c'est à faire blémir et c'est à faire pleurer: nous n'avons plus assez de poésie dans l'âme, plus assez de tendresse au coeur, de fierté et d'honneur, pour honorer nos quelques grands hommes!

Celui-là, dont la main délicate mais ferme coula dans l'airain "l'immortalité du souvenir"; celui-là, qui a ressuscité la noble prestance d'un Maisonneuve, d'un Salaberry, d'un Pierre le Gardeur; celui-là, dont le pouce pétrit le front de leurs Majestés Victoria et Edouard VII et fixa pour la postérité l'auréole politique d'un Sir G. E. Cartier, d'un Macdonald, et de combien d'autres célébrités: hélas! nous l'avons traité au jour de sa mort, ni plus ni moins, comme un monsieur quelconque qui fait parler un peu de lui; nous l'avons confondu avec les voyageurs qui partent incognito pour le voyage suprême. Non, nous n'avions pas le droit d'ignorer celui-là, si modeste fût-il. Nous devons, au contraire, nous incliner majestueusement devant ses cendres, comme on doit s'incliner lorsque passe ce délégué de la beauté pure, imprégné du souffle divin, qu'est le talent, qu'est le génie.

Ah! sommes-nous à ce point dégénérés en sang,

en nos enthousiasmes, en notre esprit! C'est à se demander ce qu'un Laurier défend aujourd'hui devant le Parlement du Canada? Sommes-nous donc une race déchue que nous ne pouvons plus nous attendrir quand nous perdons ceux qui ont su pleurer, ceux qui ont pu s'exalter pour nos cœurs arides et desséchés.

Ah! pauvre France! Mère imprévoyante et trop enivrée de ta splendeur, tu nous abandonnas trop jeunes à nos sombres destinées! Vois, comme nous avons perdu tes sublimes vertus. Tu nous croyais assez forts pour te continuer en terre d'exil, soutenus par tes siècles de gloire... Oh! mère, nous t'avons aimée quand même, nous t'avons chantée en tes héroïsmes et nous avons lutté, mais nous avons tant souffert, je crois que notre poitrine est comme devenue de pierre et que notre esprit s'enténébre...

Mais quand l'un des nôtres est plus fidèle à ton inspiration, pourquoi lui refusons-nous nos hommages?

Car, Hébert est une force de survivance, lui, une victoire de l'idéalisme et il a incarné chez nous le grand art austère, gracieux, majestueux et aussi — puisqu'il est bon de le souligner — l'effort de notre art initiateur à la conception canadienne par la robustesse du corps et la rectitude de l'esprit, par l'affirmation sur notre sol d'une touchante dignité de l'harmonie de la forme et de la naïve poésie de la physionomie.

Hébert est la plus haute expression qui prédo-

mine parmi nos artistes, nos écrivains, nos poètes qui ont fait vibrer le son, le vers, la couleur; lui a magnifiquement dessiné en relief, sur notre beau ciel, les contours audacieux de nos pionniers de la première heure.

Hébert fut de ces êtres en qui la destinée a voulu honorer et le vainqueur et le conquis. Aussi, ses oeuvres représentant des souverains, des évêques, des seigneurs, des politiques, des femmes, des paysans et même des Peaux-Rouges, révèlent et prouvent ce mot dit par un grand Anglais: "Ici, c'est tout un peuple qui fut grand!" et, remontant jusqu'aux raisons des implacables fatalités, nous pensons que c'est une noblesse, que c'est une loyauté que de lui laisser sa liberté.

La mort d'Hébert, le ciseleur de notre épopée, aux jours sombres que nous traversons était marquée, peut-être, pour nous faire souvenir de la grandeur de notre passé et de la prédestination de notre avenir. Aussi, n'accomplissons pas le crime de le dédaigner, de l'oublier, de le méconnaître! Arrêtons-nous, saluons et méditons ce grand patriote; écoutons la voix qui monte de sa dépouille mortelle jusqu'à son oeuvre, là-haut, sur son piédestal, pour nous instruire, pour nous fortifier, puisqu'un grand danger plane sur la race! regardons ses personnages énergiques et nous sentirons dans notre chair palpiter le frisson qui fait la splendeurs des étoiles, car, plus il y a de ténèbres autour, plus elles brillent dans l'immensité du firmament.



MONUMENT MAISONNEUVE
Montréal.

C'est ce qu'a dû penser le noble disparu qui s'en est allé le coeur allégé du poids des visions anciennes, mais d'autant plus meurtri en ses appréhensions patriotiques qui ont assombri son âme au soir de sa vie laborieuse; pourtant, il avait mérité, ce simple qui fut un grand ouvrier, un peu d'apothéose sur les nuages du ciel, interrogé par son dernier regard... Il fut un méditatif des vastes horizons de notre histoire et il demeurera une personification originale du tempérament canadien-français.

Tous ses héros de bronze me semblent bien à l'aise dans notre belle province de Québec, "berceau du nouveau monde" — il convient de le rappeler de fois à autres — et je ne vois que le général Wolfe qui soit de garde sur le rocher de Québec. Il veille en son geste élané sur les destinées de notre colonie anglaise, tandis que sur nos places publiques, une longue théorie de groupes d'airain représente les héros de la Nouvelle-France, aux jours superbes qui ont ouvert l'entrée de l'Amérique du Nord à l'univers entier qui vient aujourd'hui coloniser chez nous.

Je laisse à des artistes le soin de nous dévoiler les beautés techniques de la plastique d'Hébert: c'est à eux qu'incombe le devoir pieux de faire connaître la valeur et le mérite de son labeur. Hébert a droit à la moisson de son travail qui est une semence qui doit produire la compréhension entière de son oeuvre par ses contemporains et ses compatriotes.

Et j'aurais voulu parler de l'homme, du père, de l'ami simple, charmant, spirituel; causeur captivant, à la française — je puis même ajouter à la parisienne... et si peu faiseur d'embarras! J'aurais voulu dire l'atmosphère chaude de son atelier où il faisait bon causer parmi les maquettes, les ébauches, parmi tous ses enfants de glaise qui attendaient l'inspiration du maître pour surgir comme des géants. Mais je n'ai pas le loisir de m'étendre davantage en la douceur d'en parler — et cela vaut mieux, car nous sentons notre cœur se serrer dans la mélancolie des amitiés interrompues par la mort.

La dernière fois que je le vis, il me dit avec une touchante modestie: "Je me fais vieux, mais la vie m'a procuré de vraies, de saintes joies et la plus grande, c'est de me survivre dans mon fils qui pourra accomplir ce que je n'ai pu faire et mieux que moi, car il est mieux doué!"

Acceptons-en l'augure! le père était déjà "quelqu'un"... souhaitons que le fils accomplisse les désirs de son père et la tâche si largement ébauchée.

La sculpture est la plus superbe magnificence de l'art ici-bas; c'est elle qui rendit l'Egypte fabuleuse, la Grèce divine, Rome classique, la France éloquente, et elle sera la dernière manifestation du beau sur la terre: elle unit la matière au spirituel, de même que l'homme s'identifie à la terre, et, comme lui, elle proclame dans l'infini l'allé-

gresse de la vie et la sérénité éternelle — d'hommes elle nous fait dieux.

Honneur à notre statuaire Philippe Hébert.
Paix à cet esprit qui entrevit dès ce monde les ineffables délices de la Beauté souveraine.

Je souhaite qu'un jour, très proche, son fils de prédilection nous le campera à son tour, tout de bronze vêtu, sur le sommet du Mont-Royal :

*Comme un géant en sentinelle
Couvrant la ville de son aile,
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté!*

Le Pays, 30 juin 1917.



Le Cercle des Dix

ALPHONSE LUSIGNAN dans un article sur la Société Royale disait, en y mettant un brin de malice: "Les Sociétés savantes et littéraires sont tout le contraire des femmes: elles doivent le plus possible faire parler d'elles.

Je m'inspire donc de ce sage principe pour évoquer ici le souvenir d'hommes à l'esprit délicat et causeurs élégants, qui ont formé, à Ottawa, il y a une quarantaine d'années, un cercle choisi, auquel ils ont su conserver un caractère tout intime qui en a été le plus grand charme. Ce cercle a été fondé en 1884 et a subsisté pendant plus de trente ans. Aujourd'hui il existe encore dans la capitale un groupe de littérateurs et d'amis des Lettres qui se réunissent périodiquement.

Les fondateurs du Cercle des Dix furent:

Messieurs

Ubalde Beaudry
Alphonse Benoît
A. D. DeCelles
Edouard De Ville
Alfred Garneau

Achille Fréchette
Dr Coyteux Prévost
Joseph Marmette
Alphonse Lusignan
Benjamin Sulte

Le juge Téléphore Fournier, le Colonel C. E. Panet et M. A. N. Montpetit ont été adjoints au Cercle subséquentement.

Le sénateur Poirier, n'assistant aux réunions que durant la Session du Parlement, a toujours été surnuméraire.

Les membres en 1910 étaient encore :

Messieurs

A. D. DeCelles	Diorus L. Desaulniers
Edouard De Ville	E. R. Faribault
Achille Fréchette	Thomas Caron
Dr Coyteux Prévost	Thomas Côté
Pascal Poirier	Horace St-Louis
A. A. Taillon	

Ce nom du *Cercle des Dix* n'a eu sa raison d'être qu'au début, car deux ans après sa fondation il se composait de douze membres et de onze en 1910.

En tout cas le programme a été suivi scrupuleusement étant aussi simple et facile d'exécution qu'abondant en résultat sérieux. Ce cercle avait pour unique objet de lire à chaque réunion un passage d'un livre intéressant et ensuite de choisir un point de conversation, de s'y tenir, de le développer et d'en faire jaillir les irradiations de la pensée controversée et les brillantes provocations de mots, d'images, qui aboutissaient aux trouvailles les plus déconcertantes et les plus délicieuses que ces gourmets de littérature dégustaient avec un égoïsme jaloux : lequel centuplait assurément leurs jouissances cérébrales. Les profanes n'étaient pas

admis. — Je parle ici du premier cercle parce qu'il m'intéresse au point de vue initial et qu'il peut être donné comme exemple pour des réunions littéraires.

Ce cercle "fermé" a soulevé bien des critiques, tant il est vrai que les meilleures choses elles-mêmes n'échappent pas à la censure malveillante. Mais nos sages rhéteurs répondaient imperturbablement aux curieux qui avaient essayé de jeter un coup d'oeil dans ce cénacle mystérieux : faites la même chose et contentez-vous. Rien n'a été fait en ce sens et pour cause ! — Ces raffinés connaissaient et pratiquaient ce dilettantisme particulier qui naît de l'intimité, de la conformité des goûts, sinon d'opinions, et de l'affinité des sensations s'unifiant délicieusement là où les coudes se touchent tout près et là où les coeurs sentent pour ainsi dire leurs pulsations réciproques en des rencontres sympathiques.

A ce propos M. Benjamin Sulte disait : "Il n'y a pas de professeurs qui vaillent dix personnes discutant un sujet donné autour d'une table ou réunies dans une petite pièce. Pas cinq, c'est insuffisant, pas quinze ou vingt, c'est trop. Nous ne voulons pas la forme d'un auditoire, sauf un invité par-ci, par-là ; car, nous sommes tous discutants, participants, acteurs, inspireurs, juges. Le moyen est à la portée de tout le monde. Une fois la courte lecture terminée et religieusement écoutée, on est surpris de voir le nombre d'idées qui en ressortent. Les souvenirs abondent dans la

tête lorsqu'on songe à ces heures de calme confraternité littéraire si bien employées; nous y avons tous gagné de l'instruction en nous récréant. Ce que l'un disait, les autres en profitaient. Le plus souvent à mesure que le dé de la conversation passait au voisin, nos idées changeaient, et petit à petit, on finissait par voir se dégager la lumière cherchée, tant il est vrai que plusieurs têtes valent mieux qu'une seule cervelle."

Monsieur Sulte oublie de dire que ces têtes-là, à commencer par la sienne, étaient de véritables livres animés, des trésors d'éruditions, de délicatesse et d'humour — le tout quintessencié à la gauloise...

Les étrangers, gens du métier, reçus comme visiteurs, y déployaient beaucoup d'entrain et d'habileté pour se mettre au diapason, ce qui prouve que nos Canadiens n'ont point dégénéré et qu'ils ont gardé ce qui peut les faire reconnaître par leurs cousins d'outre-mer.

Parmi les visiteurs de marque, je relève les noms de personnages politiques comme Sir Adolphe Chapleau, Sir Hector Langevin et Sir Adolphe Caron, les trois principales figures du gouvernement conservateur d'alors, lequel était dirigé par Sir John Macdonald.

Des Français résidant à Ottawa furent souvent les invités du Cercle des Dix, entre autres le Marquis de la Porte et le Comte de Puyjalon, gentils-hommes pauvres mais grands seigneurs comme on n'en voit plus! enfin, le fameux Charles Savari —

un exilé de la politique française, qui fut à ses heures de gloire l'une des figures caractéristiques de la République. Ministre à trente ans, orateur de haute réputation, sa carrière fut brusquement interrompue par une catastrophe financière dans laquelle sombra toute sa fortune et celle de sa famille. Si ce n'eût été la noblesse de ses principes et de ses convictions, tout eût été sauvé; mais imbu de vieilles traditions, son vote énergique en plusieurs occasions l'isolèrent et le firent rejeter par ceux-là même qui lui devaient leur élévation et leur fortune.

Condamné par la magistrature de son pays, mais réhabilité deux ans après par la Cour de Cassation, il ne voulut jamais retourner en France et mourut à Ottawa à l'âge de 49 ans, ayant atteint en sa courte vie le sommet des plus prestigieux succès et connu les affres de la douleur irrémédiable; frappé dans le plein développement de son génie et de la floraison de son talent. Son éloquence entraînant illustra le Barreau et le Parlement français, et les pages qu'il écrivit sont encore citées comme des modèles de probité morale et marquent en matière constitutionnelle le sens des libertés sur lesquelles doit reposer la politique générale, destinée à maintenir une société bien ordonnée. Les amis que sa personnalité attira et groupa autour de lui voulurent, un an après sa mort, offrir à sa mémoire le témoignage d'un respect et d'un souvenir durables: ils firent imprimer un volume intitulé: "Feuilles Volantes", con-

tenant un portrait, une biographie et un recueil d'études et d'articles de l'éminent homme d'Etat qu'avait été Savari.

Le prince Roland Bonaparte, petit-neveu de Napoléon, honora aussi de sa présence le Cercle des Dix, et il parut en avoir gardé le meilleur souvenir, puisque par la suite il entretint une aimable correspondance avec ses membres. Grand voyageur, explorateur curieux des contrées lointaines, le prince publia pour ses amis quelques brochures. J'ai dans ma bibliothèque les exemplaires qu'il envoya à mon père. De ses ouvrages au nombre de dix-neuf, voici ceux qui sont en ma possession :

Le Glacier de l'Aletsch et le Lac de Marjelen.
Le Premier Etablissement des Néerlandais à Maurice.

La Nouvelle-Guinée — Le Golfe Huon.

Ces volumes sont illustrés et pourvus de cartes des plus originales.

Le quatrième, intitulé : *Le Prince Lucien Bonaparte et sa Famille*, contient douze portraits de la famille impériale.

Le Prince Roland Bonaparte est mort à Paris, le 14 avril, 1924. Il avait épousé, en 1880, Marie Félicia Blanc, fille du propriétaire de la célèbre maison de jeu de Monte Carlo; elle laissa à son mari une immense fortune. Leur enfant unique, la princesse Marie, épousa le prince Georges, frère

du roi Constantin de Grèce, en 1907. Le Prince Roland Bonaparte fut un bon républicain, un géographe et un ethnologiste remarquable, et par ses traités scientifiques il s'est assuré le souvenir et la reconnaissance de ses compatriotes.

Le consul de Belgique, M. de Fauconval, se rendait régulièrement à ces agapes du Cercle des Dix comme hôte d'honneur.

Un dîner annuel, chez Bélier, restaurateur français alors à la mode, coupait les douze mois en deux. Mais il y avait toujours lecture. Les réunions avaient lieu une fois la semaine et l'on se réunissait chez l'un des membres à tour de rôle. Celui qui présidait était celui chez qui on s'était réuni la fois précédente. L'on y servait de légers rafraîchissements et l'on y fumait : mais il n'était pas permis de laisser les idées suivre le caprice de la fumée, et celui qui s'écartait du sujet traité était rappelé à l'ordre par le président.

Quelques-uns : Garneau, Sulte, Marmette, Prevost, Deville, DeCelles, Fournier avaient l'art de choisir des sujets appropriés au but des réunions, et souvent ils étaient une suite ou une réponse à ce qui avait été lu dans une soirée précédente. Aucune séance n'était banale, et ceux-là même qui n'étaient pas littérateurs par état, savaient fort bien donner des lectures et soutenir le débat.

Parfois deux ou trois des discutants se rappelaient tel ou tel ouvrage de leur connaissance qui pouvaient donner du relief aux sujets déjà traités et on apprenait ainsi, presque sans s'en douter,

la composition d'un article, d'un chapitre, d'un livre même. Malheur à ceux dont la partie faible se révélait, aussitôt épluchage complet par les confrères qui savaient au besoin manier l'ironie et dissenter sur le fin du fin avec une sûreté et une audace vertigineuses. D'autres fois il éclatait une manifestation amicale d'admiration et l'on se plaisait alors à imaginer des apothéoses magistrales. Ces envolées de rêve à dix, quelle splendeur, quelle volupté dignes des dieux!

On y pratiquait donc l'art délicieux de la lecture, qui se perd de plus en plus; mais la politique, la religion, la gazette des cancanes du jour n'étaient pas dans le programme: heureux hommes!!! Ceux qui suivirent marchèrent excellemment, dit-on, sur les traces de leurs prédécesseurs, dans les voies larges de l'intellectualité.

Aucun membre n'avait la liberté de lire ses écrits, ni de les faire lire à ces séances, mais on y pouvait discuter une composition que l'un d'eux se proposait d'écrire pour la publier. Sage précaution, car on avait là des érudits et non des flatteurs et ce qui pouvait soutenir leur critique était digne des Lettres Canadiennes. Au reste la presse par la suite donnait raison par ses jugements à l'appréciation privée des DIX.

Mais, règle générale, on ne lisait que des oeuvres étrangères, ce qui distingue cette société de l'ancienne Ecole Littéraire de Montréal qui elle, au contraire, ne se réunissait que pour lire et dis-

cuter les oeuvres du terroir, composées par les membres eux-mêmes.

Il paraît qu'en Allemagne vers 1740 un cercle semblable à celui des "Dix" d'Ottawa, fonctionnait identiquement. Il se composait de dix membres et le programme était exactement le même ainsi que le règlement, tant il est vrai que les gens d'esprit se succèdent et qu'ils se ressemblent par la même soif d'idéal qui altère la pauvre âme humaine, laquelle est comme un immense point d'interrogation suspendu dans le mystérieux univers. Québec en 1807, et beaucoup plus tard, en 1879, eut ses réunions de lettrés. Le terme de club semble avoir été préféré à celui de cercle, car le premier groupe s'appela: "Club des Barons". Il était composé de riches négociants qui cultivaient surtout la bonne chère en leurs joyeuses réunions tenues dans le château abandonné par Bigot, le dernier intendant français.

Le Cercle de 1879 comprenait quelques-uns des membres futurs du Cercle des Dix. Il avait une allure beaucoup plus cultivée que le Club des Barons: la musique, la poésie, les beaux-arts en faisaient les frais et pourvu que l'on fût quelqu'un on y était admis à mesure que se produisait une vacance. La devise du club était celle-ci: "*Beaucoup de politesse mais point de politique.*"

Je l'ai dit et j'insiste, la plus charmante simplicité régnait au Cercle des Dix et apportait sa douceur d'intimité à ces réunions littéraires qui furent cependant d'exquises fêtes de l'esprit, des joûtes

un pen gasconnes où tous et chacun s'escrimaient à la fine pointe des mots, dans l'enthousiasme des images et des idées qui jaillissent si facilement de cette éloquence bisautée, très particulière aux gens de lettres de tous les pays et de tous les temps.

La salle à manger, et non le salon, groupait ces intellectuels : assis en cercle autour de la table ; la pipe, les cigares et les flacons dodus alimentaient de leurs effluves ces exaltations cérébrales qui furent toujours délicatement dérobées aux profanes.

Bien que ne possédant pas un talisman comme la canne de M. de Balzac, j'ai plus d'une fois assisté invisible aux réunions du Cercle des Dix et vous me permettrez de vous tracer une rapide esquisse de ces aimables littérateurs.

Très différents par le physique et le tempérament ces hommes formaient pourtant un bloc solide, liés par la parfaite amitié qui mettait tout en commun entre eux — esprit, coeurs et bourses ! et je ne sais lequel vous présenter d'abord, tellement chacun avait sa personnalité attrayante, distincte, révélant la formation d'une époque, le poli des manières ou le laisser-aller des bohêmes de bonne compagnie.

Je commence par le plus timide, mais assurément le plus spirituel quand un deuxième ou troisième verre de vin avait délié sa langue et animé cet oeil scrutateur que voilait bien mal un monocle récalcitrant. Alfred Garneau était le sosie d'Edouard VII, et je me souviens que mon oncle entrant dans

une loge dans un théâtre de Londres fut pris pour le roi et acclamé en conséquence. Garneau était un linguiste et corrigea à peu près tous les manuscrits des écrivains de sa pléiade. Chercheur infatigable il a laissé outre ses poésies un premier volume d'histoire, *Frontenac et son temps*, qu'il illustra lui-même, mais qui ne sera jamais publié, hélas !

Alfred Duclos DeCelles comme bibliothécaire du Parlement, journaliste et historien, mérite de paraître en second. J'ai gardé souvenir de ses yeux bleus, perçants, dont les paupières avaient des sourires moqueurs aux coins de leurs papillottantes arcades et semblaient incessamment courir à la recherche du pittoresque et de l'inédit des travers de ses contemporains. Au demeurant, le meilleur homme du monde, doux et serviable. Il ressemblait à Dumas père par ses penchants de gastronome, qui allèrent jusqu'à confectionner certains petits plats fort appréciés de ses intimes.

Voici Alphonse Lusignan. Stature de mousquetaire, moustache blonde, cheveux frisés ; un violent qui a écrit des livres pleins de tendresse, se penchant sur des berceaux pour en dégager le poème familial qui fait penser aux tableaux d'intérieur de Gustave Droz.

Puis l'impériale de Benjamin Sulte se détache du groupe et burine le marcial profil d'une tête à médaille rappelant étrangement les traits de Napoléon III. Aussi le Benjamin du *Cercle* s'est-il payé des bustes, des faces et des trois-quarts à remplir un musée — chacun a ses faiblesses ! Mais



Joseph MARMETTE

en revanche quelle tête documentée à faire rougir une encyclopédie de l'histoire du Canada. Ah! celui-là n'oublia jamais une date ou un fait pour un peu que la gloire de notre pays fût évoquée... L'on s'étonne avec tristesse que la mort puisse paralyser à jamais les jeux d'une mémoire aussi prodigieuse.

Je constate que le modeste Alphonse Benoît s'efface et se tient à l'écart, écoutant en silence soit, mais aspirant à longs traits la griserie qui s'empare de ces amants de la Pensée, alors que l'un d'eux, livre en main, dévoile les chatoyantes élégances de cette dame qui a nom de fée: *l'Imagination*. Et le croirait-on à regarder cette bonne tête, un peu bourgeoise, dont le sourire illumine tout le facies — rayon de soleil sur un plâtre hâtivement ébauché.

Tout auprès — oh! contraste — voilà un petit brun élégant, sanglé dans sa redingote, barbiche à la pinte impeccable, et le regard flamboyant d'un hidalgo: c'est Joseph Marmette — Marmiche dans l'intimité — qui rêve à quelque héroïne de roman, distrait en apparence mais ne perdant pas une syllabe de la lecture que fait à côté de lui le docteur Coyteux Prévost, en mélomane qui connaît la valeur des tonalités et chante les mots comme on dit une romance; l'âme exaltée, le cœur frémissant, ah! ces deux-là, ils font la paire et traversent la vie en sensitifs qui cueillent des fleurs à pleines mains et des fruits à pleines lèvres, aussi, au réveil comme le Destin leur paraît sombre, ironique,

cruel. Rien n'égale les fascinations de leur commerce, si ce n'est la somme de mélancolie qui hanta leur cerveau fiévreux, épris jusqu'à la fin de l'impérienne beauté.

Joseph Marmette a été fait membre de la Société Royale dès sa fondation au Canada par le Marquis de Lorne qui était resté son ami. Il a représenté le Gouvernement Canadien à Paris comme Commissaire adjoint avec M. Hector Fabre, et fut délégué du Canada à l'Exposition des Indes et des Colonies, à Londres, en 1886. Archiviste distingué et travailleur infatigable il catalogua au delà de mille volumes manuscrits concernant l'histoire du Canada aux Archives Nationales de Paris. Ce travail précieux, qui l'aida dans la composition de ses romans, est encore aujourd'hui d'une grande utilité pour les recherches historiques.

L'auteur du Chevalier de Mornac et de l'Intendant Bigot était un sensible. Délicat et raffiné, il était séduit par le Beau; et comme tout ce qui était grand l'attirait, il fut l'amant du Bien. Gardien incorruptible des traditions de la politesse de nos pères, rien ne pouvait altérer chez lui le goût parfait des "manières" qu'il a su conserver avec un soin jaloux dans toute leur intégrité. Le comte Henri de Puyjalon a dit de lui dans son exquise biographie: "Je n'ai pas connu un regard plus éloquent que le sien! C'était une caresse, une larme ou une épée acérée. Il m'eut fait oublier tous mes amis..."

Mais chut ! une voix s'élève, aux sonorités parlementaires, grave, puissante bien que légèrement enrouée, c'est celle du sénateur Poirier, qui, même en séance plénière d'intellectualité, plaide pour son Evangeline, son Acadie méconnue, violentée, frémissante de toutes les injustices commises. C'est un tribun alors qui parle, le verbe riche et haut, dominant l'assemblée et lui communiquant le frisson qui sacre les héros.

Son voisin, un homme de haute stature, bras croisés, cheveux flottants sur les épaules, reste impassible à l'émotion générale, et ses yeux, vifs comme le regard de l'aigle, semblent attirer par quelque étrange vision. Ce poète, qui n'écrivit qu'en prose, avait une âme sensible et tendre, et il se plaisait à une habituelle rêverie. Mais les paroles passionnées du Sénateur, jointes au mugissement du vent de novembre qui secoue les branches sur les vitres et siffle à son oreille des chants singuliers qu'il est seul à entendre, troublent, pour un court instant, son fier visage. Puis, peu à peu, le père de notre économiste distingué, Edouard Montpetit, revient à la sérénité ; son visage, basané, solennel, est doux au repos comme celui d'un adolescent.

Le rôle qu'a joué M. André Napoléon Montpetit dans l'avancement éducationnel de notre Province est trop généralement ignoré et méconnu. En plus de plusieurs manuels d'études, nous lui devons des observations précieuses sur l'histoire naturelle du



André Napoléon MONTPETIT

pays. Sans compter sa collaboration à nombre de journaux et revues, ses principaux ouvrages sont :

Livre de lecture (5 volumes).

Géographie Générale.

Les Poissons d'Eau douce du Canada.

L'Amiante c'est le Million.

Nos Hommes Forts.

Il est vrai qu'en ce moment Achille Fréchette, le frère de notre poète national, module bien plus qu'il ne lit une description du Salon Carré du Musée du Louvre, par Théophile Gauthier. -Saluons, c'est un artiste qui parle ! Il met en relief le coloris des mots et la plume devient pinceau pour parcourir le cycle de l'art en ses délicieuses légendes. Le peintre Achille Fréchette était alors le président de l'Ecole des Arts. Il a épousé Mlle Howells, fille distinguée d'un consul des Etats-Unis à Québec.

Edouard DeVille, ingénieur, capitaine de la marine française, a fait partie du Cercle des Dix dès sa fondation. Devenu le gendre du Surintendant de l'Instruction publique, M. Gédéon Ouimet, DeVille s'est vraiment mis dans la peau d'un Canadien. Il occupe aujourd'hui le poste de sous-ministre et sa courtoisie proverbiale, autant que son esprit pondéré et cultivé en ont fait dès la première heure un ami de ces littérateurs, tous gens de bonne foi, idéalistes et portant haut le panache des illusions.

Le Colonel Panet, sous-ministre de la Milice, ayant fait les campagnes du Nord-Ouest, était l'une des figures les plus débonnaires du Cercle. Grand catholique, assistant à la messe chaque matin, courtois en ses manières et paisible en sa façon de vivre, on s'étonne un peu de le rencontrer en ces parages où les idées avaient des ailes et se risquaient parfois sur des sommets assez vertigineux ! mais les hautes cimes sont près du ciel bleu. Cela plaisait assez au vieil ami qui chérissait le parfait sous toutes ses formes, pour le beau sexe particulièrement, puisqu'il se donna trois épouses. La seconde était Mademoiselle Harwood, descendante du marquis de Lotbinière dont elle hérita de bijoux, d'argenteries et de porcelaines marquées de la jolie couronne à fleurons. "*Bon sang ne peut mentir*" et trois fils du Colonel ont gagné leur grade de généraux à la pointe de leur épée, lors de la Grande Guerre.

Le Juge Télesphore Fournier était un sanguin, sous un air paisible. A l'époque des grandes luttes politiques il batta ferme et fut à Saint-Thomas de Montmagny un adversaire violent de mon aïeul Sir Etienne Pascal Taché. Patriote convaincu, il n'admettait pas les compromis et son éloquence à l'emporte-pièce électrisait les foules. Devenu magistrat, après avoir parcouru les étapes d'une vie publique agitée, sa philosophie tardive semblait s'accommoder fort bien aux dissertations chevaleresques et livresques des membres du Cercle des Dix.

Plusieurs de ces messieurs furent les fondateurs de la Société Royale. Ils furent des romantiques autant que les écrivains de l'époque précédente de la leur voulurent épouser les formes pures et austères du génie classique, comme Garneau, Crémazie, Chauveau, Parent.

Le *Cercle des Dix* exerça-t-il une influence sur les Lettres Canadiennes! — Certes, puisqu'il réunissait une élite d'écrivains et des lecteurs infatigables, tous épris de littérature et dilettantes du verbe parlé ou écrit.

A travers les âges des êtres prédestinés sont chargés de tenir le flambeau de l'Esprit qui doit éclairer les ténèbres du monde et guider la marche des générations vers l'évolution du beau, du bien et du vrai. Des génies obéissent à l'impulsion de transmettre à l'humanité, pour la guider et la consoler, les divins messages de l'impondérable éternel.

Aucun des membres du Cercle des Dix n'a buriné son nom au livre d'or des Idées essentielles; mais à l'instant où ils vécurent, ils tinrent le flambeau de la clarté spirituelle et leurs jours furent bénis puisque les vibrations supérieures de leur cerveau les rendirent aptes à capter de l'énergie universelle les contacts qui tiennent au magnétisme de la Pensée. Nous avons le devoir de nous en souvenir et de transmettre leurs noms et leur effort à ceux qui viennent après nous.

Ce Cercle eut donc à l'heure où il s'organisa le grand mérite, et c'est déjà tellement apprécia-

ble, de réunir des hommes sincères, et trop modestes, hélas ! qui se favorisèrent du privilège de garder et d'entretenir le feu sacré des pensées, des goûts et des sentiments, à une époque plutôt quelconque, dans une ville anglaise et composée de bureaucrates ; en luttés silencieuses et rendues souvent cruelles par la question du pain quotidien.

Ce dernier fait explique que des oeuvres de belle valeur auraient pu être produites qui demeurèrent embryonnaires et ne connurent que la matérialisation d'un soir avec le triomphe et l'hommage de quelques larmes discrètement essuyées sur des visages où le Rêve avait, en dépit de tout, estampé largement son noble stygmate.

Ces Canadiens de sang français n'avaient pas honte de s'affirmer chrétiens : ils avaient le sens de la dignité et le culte respectueux de la femme. De là sans doute l'absence de ce relent passionné qui auréole d'humanité les hommes de lettres en général. Mais notre mentalité canadienne enveloppe au contraire de mystère, de silence et d'oubli, la vie amoureuse de nos grands hommes. Sans doute, ces êtres intelligents et ardents connurent le romanesque du tendre, et ils ébauchèrent les gestes de tous les êtres qui furent, mais ils n'éprouvèrent pas la fantaisie dangereuse d'en parler, de se raconter, et peu de chronique littéraire autant que la nôtre a su garder intacte la pudeur de ses envolées sentimentales ou de ses faiblesses sensuelles. C'est d'une admirable discipline morale, mais fâcheux pour l'Amour !

L'âme canadienne en scellant les secrets de sa vie sentimentale se révèle d'un caractère fier — celui d'un peuple qui a su garder le contrôle de ses énergies, dans la vigueur de son climat et la majesté de sa nature incomparable.

Ce 1^{er} mars 1924.



M. Henri de Puyjalon

La nouvelle inattendue de la mort soudaine du comte Henri de Puyjalon a jeté tous ceux qui le connurent dans un regret sympathique — franchement il était de ceux que l'on ne rencontre pas deux fois dans la vie.

Doué d'un physique superbe, d'une voix admirable et de toutes les qualités distinguées qui constituent l'homme de race, il nous plaisait de voir en lui un représentant de cette vieille noblesse française dont la grâce aisée est pour le monde moderne le fier geste d'adieu de toute une caste humaine, faite d'orgueils élégants, de gloire dédaigneuse et de traditions extraordinaires que nous ne pouvons plus comprendre, encore moins continuer avec nos habitudes et nos allures démocratiques.

M. de Puyjalon, dans son isolement hautain, vient de terminer — sur une île lointaine du Labrador — une vie de mérite, surtout en ces dernières heures, qui eût son instant de célébrité mondaine et ce cachet de frivolité aimable qui est la

manière d'être dans tous les pays, de certains fils de famille.

Au moment de son mariage avec une canadienne, Mlle Angéline Ouimet, fille de l'homme de bien par excellence, M. Gédéon Ouimet — lequel vient lui-même de nous quitter pour un monde meilleur — nous eûmes l'avantage de le rencontrer à Paris, où il était en voyage de noces, en route pour aller présenter sa jeune femme à son père, qui habitait alors le château de la Côte d'Or, près Bordeaux. Nous nous rappellerons toujours les heures charmantes passées en leur compagnie.

M. de Puyjalon était très intime avec Gounod, l'illustre compositeur français. C'est de ce grand ami qu'il tenait la tradition de haute école qui faisait de sa voix chaude de ténor une des plus puissantes attractions de son commerce.

Bien des soirs, sa charmante femme l'accompagnant au piano, il nous plongea dans le ravissement le plus complet en nous rendant, avec quelle âme et quelle science ! les partitions de son ami et maître Charles Gounod. Je crois bien que Faust n'emprunta jamais une voix plus suave et plus passionnée pour séduire la gracieuse Marguerite.

Lors de certains malheurs pécuniaires, l'auteur de Roméo et Juliette, non seulement lui suggéra d'entrer à l'opéra, mais il le supplia d'illustrer ses héros sur les grandes scènes lyriques du monde. M. de Puyjalon, en un mouvement de dignité trop brusque, refusa ce que j'appellerais cet honneur,

mais que le noble décoré considérait à la manière d'une déchéance.

Depuis, les dures nécessités de la vie l'ont forcé à cheminer en des sentiers plus obscurs et dans la contemplation de la belle nature — la nôtre — qu'il aimait d'un si vif et reconnaissant amour, M. le comte de Puyjalon a dû sentir au coeur la morsure amère du grand regret de sa gloire dédaignée.

Quoi qu'il en soit, il sut toujours, dans la gêne comme dans l'aisance, demeurer un grand seigneur et je souhaite à messieurs ses fils le bel héritage de sa distinction morale et l'urbanité toute française de ses grandes manières.

M. de Puyjalon, dans ses heures de loisir, a écrit un traité de chasse et de pêche dans lequel, mélangés à de précieux renseignements, se trouvent une infinité de ces mots spirituels dont il aimait à émailler sa conversation. Paix à ses cendres, et puisse ce fin esprit, volontiers sceptique, trouver par delà le ciel étoilé, la parfaite vision de beauté et d'harmonie dont fut altérée son âme d'artiste et de dilettante.

Le Soleil, 27 août 1905.

M. Alcée Fortier

C'est notre doux parler qui
nous conserve frères.

ZIDLER.

Une des grandes forces de la France, c'est qu'elle honore ses morts ! C'est qu'elle lie entre eux et reste en communion constante d'idée avec tous ceux qui pensent par elle et pour elle ; c'est encore qu'elle sait faire revenir vers elle les élans de noblesse et de beauté qu'elle inspire ; c'est enfin qu'elle écoute surgir des tombeaux les émotions multiples de ceux qui l'aimèrent afin de cultiver et d'élargir, pour en faire de la vie qui demeure, toutes les énergies provoquées par sa toute-puissante fécondité.

Voilà le sentiment qui m'envahit en apprenant la mort de M. Alcée Fortier de la Louisiane ; car celui-là fut véritablement le serviteur de la Grande Patrie, sur la terre étrangère.

Or, si je me rends au désir d'en parler ce n'est pas en vertu du privilège d'aucune relation d'amitié avec cet homme distingué. Mais, sans doute, j'obéis en le faisant à cette solidarité d'intérêts et de goûts qui associe les vivants et les morts —

et ceux qui naîtront — à cette religion universelle qui s'appelle dans tous les pays, mais particulièrement dans le nôtre : l'amour de la France.

Toute l'existence laborieuse de M. Fortier est empreinte de cette inaltérable affection : docteur ès lettres, officier de l'instruction publique, chevalier de la Légion d'Honneur, professeur à l'Université Tulane (Nouvelle-Orléans), membre de l'Alliance Française, président de l'Athénée Louisianaise, etc., tous ces titres enfin, il les a conquis en combattant pour "sa Dame".

N'est-il pas juste en retour, qu'au nom de l'Aimée, nous lui rendions hommage ! nous qui avons compris son éloquence et pleuré à l'évocation des mêmes souvenirs ; nous, à qui il disait lors de l'un de ses passages à Québec : *"Quand je quitte mon pays pour visiter votre province, il me semble que je m'en vais chez nous"*.

N'a-t-il pas dit de plus — ici à Montréal — dans sa conférence intitulée : *La Louisiane Coloniale* :

"Nous sommes du même sang ! l'histoire de nos deux pays, c'est la même page illuminée de la même gloire."

Il avait raison : "la sympathique Louisiane est "fille de la France et soeur du Canada. Un Louisianais n'est pas un étranger ; il fait partie de la famille française au même titre qu'un Canadien, et, "comme celui-ci, il a eu pour héritage la richesse "morale des aïeux français, leur admirable civilisation et leur langue si claire, si douce et si belle."

“L’histoire de la Louisiane française, a-t-il dit au “Congrès de la Langue Française à Québec, en juin “1912, est intimement liée à l’histoire du Canada. “Ce fut du Canada que partirent le Père Marquette “et Louis Joliet pour découvrir le Mississipi, en “1676; ce fut du Canada que partit l’héroïque Robert Cavalier de la Salle, qui descendit le grand “fleuve jusqu’à son embouchure, en 1682, prit possession au nom de Louis XIV, de l’immense contrée arrosée par le Mississipi et ses affluents, et “donna à cette nouvelle terre française le doux “nom de Louisiane, en l’honneur du grand monarque qui régnait à Versailles.

“Ce fut au Canada, à Montréal, que naquirent “les deux frères LeMoyne: Iberville, qui établit “la Colonie de la Louisiane, en 1699, et Bienville, “qui fonda la Nouvelle-Orléans, en 1718.

“Ce fut du Canada que vinrent de hardis pionniers qui fondèrent les familles louisianaises; “ce fut du Canada que vinrent de pieux missionnaires qui enseignèrent la croyance divine aux “sauvages Indiens. Ce fut au Canada, enfin, à “Québec, que fut situé pendant longtemps le siège “ecclésiastique de la province de la Louisiane.”

Tous deux fûmes abandonnés par notre indifférente mère-patrie. Mais dans notre destin présent, il y a une différence toutefois: le Canada a été conquis par l’Angleterre dans un combat loyal: la Louisiane a été cédée la première fois par la faiblesse d’un roi et la dernière pour satisfaire aux visées politiques de Napoléon.

M. Fortier, dans un superbe et patriotique discours, nous a raconté comment la Louisiane “d’a-
“bord si solidement établie par son courageux fon-
“dateur, fut donnée en novembre 1762, par le roi
“Louis XV à l’Espagne, par le traité secret de
“Fontainebleau, et en février 1763, par le honteux
“traité de Paris, ce qui restait de la Louisiane, à
“l’est du Mississipi fut cédé à l’Angleterre, comme
“le fut aussi le Canada français. La différence entre
“la cession de la Louisiane et celle du Canada est
“celle-ci : le Canada avait passé à l’Angleterre par
“le destin d’une loyale conquête, tandis que la
“Louisiane était abandonnée sans aucune raison
“autre que l’égoïsme royal et une coupable indif-
“férence aux intérêts français. Les Louisianais,
“cependant, ne consentirent pas à être espagnols,
“et, en octobre 1768, il firent une révolution contre
“l’Espagne.

“En 1800, après Marengo, Bonaparte reprit la
“Louisiane à l’Espagne et il eut l’idée de recons-
“tituer l’Empire colonial perdu par Louis XV.
“Bernadotte, nommé Capitaine général de la pro-
“vince, n’accepta pas cette charge qui l’eût empê-
“ché plus tard de devenir roi de Suède. Victor,
“futur Maréchal duc de Bellune, fut nommé à la
“place de Bernadotte, mais les glaces retinrent sa
“flotte en Hollande presque jusqu’à la rupture de
“la paix d’Amiens et il ne partit jamais pour la
“Louisiane.

“Pierre Clément de Laussat, le préfet colonial
“nommé par le Premier Consul arriva à la Nou-

“ville-Orléans en mars 1803, et peu après, il apprit
“que Bonaparte, le 30 avril, avait cédé la Louisiane
“aux Etats-Unis, pour la somme de quinze millions
“de piastres. L’Union Américaine acquérait ainsi
“un immense territoire qui s’étendait jusqu’aux Mon-
“tagnes Rocheuses et qui assurait l’extension des
“Etats-Unis jusqu’à l’Océan Pacifique. Bonaparte
“n’avait pu conserver la Louisiane, mais par le
“traité de cession il avait garanti la liberté reli-
“gieuse et civile des Louisianais et leurs droits de
“devenir citoyens des Etats-Unis.

“Le 30 avril 1812, la Louisiane devint le dix-
“huitième Etat de l’Union.”

M. A. D. DeCelles, dans son Histoire des Etats-
Unis, émet à l’occasion de ce fait historique les
réflexions suivantes :

“Le gouvernement américain devait naturelle-
“ment s’employer à faire avorter ce projet (que
“Bonaparte songeait à jeter sur les bords du Mis-
“sissipi les bases d’une puissante colonie) ce pro-
“jet qui, s’il était réalisé, placerait la jeune répu-
“blique entre les colonies des deux plus fortes puis-
“sances de l’Europe à cette époque : le Canada au
“nord et la Louisiane au sud.

“Cette annexion de la Louisiane aux Etats-Unis
“leur donnait un million de milles carrés, ce qui
“doublait la superficie du pays. C’est dans les li-
“mites de ces vastes plaines qu’ont été taillés les
“Etats de la Louisiane proprement dite, de l’Ar-
“kansas, du Wisconsin, de l’Iowa, de Minnesota,
“de Kansas, du Nebraska, du Colorado et des ter-

“ritoire du Dakota, Montana, Wyoming et du territoire Indien. On ne peut s’empêcher de songer à ce qui serait arrivé si Napoléon, reprenant les projets de Colbert, avait appliqué son puissant génie à la création d’un empire colonial.

“Cette deuxième Nouvelle-France aurait reçu les milliers d’individus dont le sang a été répandu sur tous les champs de bataille de l’Europe. Il y aurait eu dans l’exécution de ce projet moins de gloire retentissante mais plus de mérite, plus de services rendus à l’humanité et à la civilisation.”

C’est, pour en venir, à considérer combien le mouvement de l’évolution des peuples contribue aux manifestations et au caractère individuel, que je me suis un peu étendue sur l’histoire de la Louisiane. Il est certain que l’instinct patriotique suscite les énergies et profite aux actes personnels qui servent merveilleusement la conservation des traditions, des croyances, de la langue : de tout ce qui fait la race.

Aussi, dans le chaud décor de la Louisiane, ce descendant d’une famille française — établie en Amérique il y a 200 ans — luttant pour garder intègre la langue dans laquelle “on peut prier Dieu, dire des paroles d’amour à la bien-aimée et bercer l’âme des enfants”, m’apparaît chevaleresque d’efforts, de dévouement et de poésie.

Et dans un siècle prétendu positif, cette survivance intellectuelle, j’oserais dire sentimentale ! honore l’humanité en général, et en particulier

ce noble cœur qui a trop tôt cessé de battre pour la plus haute ambition qui soit : celle de la transmission de l'Idéal.

Pour défendre et répandre la langue française en Louisiane, M. Fortier s'est servi de tous les moyens acquis par sa patience d'homme d'étude ; tour à tour professeur, conférencier, littérateur historien, il a été un soldat toujours sur la brèche ; une vraie sentinelle de la pensée française en Amérique.

Lors de ses fréquents voyages au Canada nous éprouvions un délicat plaisir à l'entendre parler avec tant de charme de ses deux patries : la Louisiane et la France.

Il nous amenait même à penser, certains jours, qu'il était aussi un peu Canadien — Canadien de Québec, car il avait pour cette ville au cachet ancien une affection intime de vieux royaliste et d'ardent catholique.

La tradition : il en vivait, il la respirait et il la dégageait ! De sa parole élégante émanait, si je puis m'exprimer ainsi, un parfum de fleur de lys, qui subtilisait dans le rayonnement de son esprit la poussière précieuse de tous les vieux bouquins qu'il avait lus — livres et manuscrits marqués aux armoiries du grand siècle et du grand Roy — comme il écrivait avec des majuscules à faire crouler de dépit la démocratie des républiques.

Sans doute, il lui a été facile d'entretenir et de conserver ses convictions nobles dans l'atmosphère aristocratique des salons de la société raffinée de

la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans où, m'a-t-on dit, les belles manières, l'affabilité cérémonieuse de l'hospitalité et les charmes soignés de la conversation se déploient encore dans toute leur exquise séduction.

M. Fortier ne s'est pas contenté de parler : il a écrit plusieurs volumes. Son Histoire de la Louisiane — malheureusement d'un prix trop élevé pour qu'elle puisse être achetée par tous ceux qui auraient profit à la lire — est remarquable à tous les points de vue.

Durant le Congrès de la Langue Française à Québec, M. Fortier a certainement été un apôtre de la parole et de l'âme française.

Le beau discours de M. Etienne Lamy, au sujet de la langue française, éclaire la noble figure de M. Fortier comme l'hommage d'un frère aîné à son cadet resté fier et méritant dans l'exil.

Des paroles d'une telle hauteur et d'une telle noblesse récompensent, en effet, tous ceux qui, à l'instar de M. Fortier, se font les ouvriers de la pensée française dans le Nouveau-Monde.

Je ne puis résister au plaisir de citer ici un passage de *La France Vivante*, qui appuiera et complètera ma pensée sur l'influence civilisatrice de la langue française à travers le monde. Le si beau livre qui est résulté du voyage de M. Hanotaux en Amérique lors du Centenaire Champlain est, comme il le dit lui-même, "un livre d'action". J'ajouterai qu'il m'apparaît que M. Hanotaux l'a

lancé sur l'Atlantique comme une ancre d'or rivant davantage la France à l'Amérique.

“Ce qui demeure, c'est l'idée ou plutôt l'expression de l'idée. Une *“expression”* claire et définitive, faisant saillir la pensée, c'est la seule chose humaine qui soit au-dessus de l'humanité et qui participe de l'éternité. Une loi physique ou mathématique arrachée au secret de la nature, une observation psychologique arrachée au secret de l'âme, une harmonie esthétique arrachée au secret du nombre, cela seul ajoute un appoint indestructible à l'acquis des siècles.

“Découvrir, construire, philosopher, c'est exprimer. La notion dort confuse au fond de l'esprit, jusqu'à ce que l'éclair de l'expression l'éveille. Alors, elle sort de l'ombre et elle devient l'Idée.

“L'Idée exprimée est une révélation de l'Idéal, c'est-à-dire, de ce qui est général et éternel. Il n'est pas un esprit qui, dans la sphère d'activité de la plus haute à la plus modeste, ne tende à l'Idée, ne rende un hommage, bien souvent inconscient, à la puissance déterminante de l'Idée. On dit du plus humble artisan qu'il a de l'Idée: cela veut dire qu'il est capable d'une certaine invention et d'une certaine généralisation. Dans toute société, la hiérarchie se fait entre les personnes et les professions selon qu'elles s'approchent plus ou moins de l'Idée. Or, cette hiérarchie, qui existe entre individus, détermine aussi les rangs entre les peuples; ils occupent une place plus ou moins haute selon qu'ils se consacrent, avec plus ou

“moins d'énergie et de succès, à la découverte de
“l'expression, c'est-à-dire de l'Idée.

“Il faut aux peuples, un Idéal; il leur faut une
“occupation noble; il leur faut un objectif désin-
“téressé. La perpétuelle élaboration de la pensée
“scientifique, littéraire, artistique est l'aboutissant
“naturel de tout effort humain. Quand le labou-
“reur a labouré, quand le chasseur a chassé, quand
“le tisserand a tissé, il s'assoit devant sa maison
“et il rêve: c'est l'heure féconde où il vit sa vie.

“Cet effort intellectuel est aussi un effort moral.
“S'élancer vers l'Idée, c'est se hausser vers l'éter-
“nel. Mûrir le goût, découvrir les causes, dégager
“la loi et s'y conformer, n'est-ce pas une religion?

“Un peuple où l'élan de la charité, le goût du
“beau, la soif du sacrifice excitent continuellement
“la vie privée et la vie publique est un peuple reli-
“gieux.

“Le développement du catholicisme dans l'Amé-
“rique du Nord est un phénomène d'une impor-
“tance historique magistrale.”

De tels mots doivent être redits et je les égrène
ici comme un chapelet de perles fines: l'harmonie
de cet hymne sera douce au vaillant disparu qui
voya sa vie au Verbe-Maître du monde.

Je ne sais par quelle relation mystérieuse de
l'esprit, je me rappelle en ce moment les détails
de la dernière heure d'Edgar Poe — il n'y a cepen-
dant point de ressemblance entre les deux hom-

mes, sinon l'égalité de tous devant la mort : Comme le docteur Moran se penchait sur l'auteur d'une littérature si étrange, il lui demanda s'il n'avait pas un adieu ou quelque recommandation suprême à adresser à un ami. Poe entr'ouvrit les yeux et répondit : *Never more*. Puis il s'agita sur sa couche et murmura : *"O Dieu ! n'est-il donc point de pardon pour l'esprit immortel ?"* Et il ajouta : *"Celui qui guide les étoiles et gouverne les mondes écrit sa destinée sur le front de chacun des humains" . . .*

Oui, lorsque Dieu jette une âme dans le monde, Il lui ouvre aussi la voie de ses jours ! Heureux ceux qui suivent l'élan donné par le souffle de l'Esprit qui les conduit vers le jardin de la pensée ; conviés à de fortifiants entretiens, au milieu d'innombrables frères, ceux-là sont les prédestinés. Mais, tous humbles artisans d'une tâche moins sublime, nous pouvons, nous devons suivre du regard ces êtres plus parfaits par leur vocation morale et nous efforcer de recueillir les fruits parfumés de leur science.

Les amis intellectuels de M. Alcée Fortier garderont le souvenir de sa chaleureuse éloquence et de son érudition : il a semé le grain de la bonne parole qui prépare les moissons futures . . .

Honneur à ce laborieux et puisqu'il a tant aimé la "douce" France, j'envoie la tendre muse de Ron-

sard murmurer sur sa tombe à peine close, ces vers pieux :

*“Heureux les vieux amis des bons siècles passés
Qui sont, sans varier, en leur foi trépassés,
Ont vécu longuement, puis d’une fin heureuse
En Jésus ont rendu leur âme généreuse.”*

Montréal, mars 1914.





Ernest CHOQUETTE

Les Carabinades

par le Docteur Choquette

Il est un petit livre — imprimé en rouge — tout mignon, tout amusant et à certains endroits délicieusement drôle, qui a pour titre: *Carabinades*.

La dédicace se lit ainsi: "*A mes confrères — rien qu'à mes confrères — ex-carabins ou ex-carabines, je dédie ces Carabinades*". Le tout signé: docteur Choquette.

Heureusement que cet ouvrage a été tiré à vingt-cinq exemplaires et qu'il s'en est égaré un jusqu'à moi! Ça me procure l'avantage de vous en causer.

Eh! bien, vous me croirez si vous voulez, ce petit livre a été pour moi non seulement un charme, mais encore une révélation.

Je n'avais encore trouvé dans notre littérature canadienne — les chroniques d'Arthur Buies et certains ouvrages du Juge Routhier exceptés — rien qui fût aussi alerte, vif et pimpant, et, remarquez que cette bonne gaieté passe en se jouant à travers le cliquetis des squelettes de dissection, à travers les barbares mots techniques de la médecine et tout l'imbroglio de la pharmaceutique.

Vous me répéterez peut-être ce que me disait un grincheux : *“Il y a des négligences de style et de grammaire et puis ce n'est guère poétique!”*

Allons ! bon ! le coup d'éteignoir... mais il faut se souvenir que c'est un médecin qui parle, un médecin de campagne ! Il est vrai que cette campagne est idéalement enneigée et que l'auteur nous conte, entre deux “touches”, ses souvenirs d'autant : les uns tristes et tendres, les autres folichons et insensés de gaieté.

Eh ! bien moi, au contraire, je le trouve exquis ce livre, de toute la vibrante poésie de la jeunesse universitaire, et s'il faut heurter les mots pour qu'ils parlent vivement et traduisent notre pensée avec énergie disons que poésie et médecine se boudent ; que diagnostique, pathologique, opération et vertèbres ne sonnent point aussi agréablement à l'oreille que : printemps, murmure, soupir, amour, et que ces mots éveillent en nous des sensations diamétralement opposées : cependant, ce petit volume plait, et c'est là le tour de force de l'auteur.

Je veux bien vous accorder encore que les carabins ont une façon à eux d'entendre la bienséance ; mais pour que cette jeunesse-là soit et demeure saine et vigoureuse, elle doit faire tapage et chanter à rompre les oreilles des gens tranquilles et comme il faut. Un peu d'indulgence et raisonnons.

Une jeunesse qui serait compassée, morose, blasée, aurait une grande chance de fournir une génération d'imbéciles pas très éloignée de l'absolue impuissance : des Werther, des désespérés, des élé-

giaques, des petits fats nés trop tard dans un siècle trop vieux, préservez-nous Seigneur!

Ce qu'il faut à la jeunesse, c'est le fol enthousiasme en ébullition généreuse et constante. C'est la soif du savoir, du beau et du juste. C'est le rire sonore de l'aube de vie jeté au ciel comme un défi d'immortalité.

C'est le parler sans façon des coeurs francs, qui ne pratiquent pas encore la diplomatie. C'est une mansarde pour palais et vingt ans pour unique titre à la gloire et au bonheur. Vous qui voulez être jeune une heure, de cette joie-là, lisez les Carabinades du Dr Choquette et vous verrez qu'il y a là-dedans une fameuse promesse qui est celle-ci : le Canada possède en lui un conteur jusqu'ici sans égal dans notre littérature. J'ai bien lu ses deux romans : les Ribaud et Claude Paysan. C'est assurément un noble et fier effort littéraire, mais vous ne trouverez pas dans ces deux volumes distingués la dixième partie du talent qui voltige, palpite, s'attendrit ou gronde dans la toute petite édition des Carabinades.

M. Choquette, c'est ce talent qu'il ne faut point laisser perdre. De grâce, charmez-nous encore et retrouvez la note émue du *Lit No 38*, ou la douce émotion de *L'Arbre de Noël de Pomponne*. Ah! vous y avez été de votre petite larme, ce soir-là, docteur!...

D'une âme aussi tendre, aussi sensible, ne sauriez-vous encore tirer de nobles récits et faire se

gonfler nos coeurs de femmes et rougir des yeux que les pleurs embellissent?

Il y a du Maupassant dans ce talent, d'un Maupassant robuste, sain, débarrassé des hantises lugubres, et, cependant, vous savez que tel qu'il était Guy de Maupassant a atteint les plus hauts sommets du genre. Le célèbre critique, René Doumic, dont l'autorité et le savoir sont indiscutables, dit ceci: *"Au bas de presque toutes les Nouvelles de Maupassant il faudrait mettre: "Cela est la perfection elle-même!"*

Au bas des petits contes des Carabinades on pourrait écrire: *"On ne saurait dire ni plus, ni moins, tout y est dans ce petit cadre et tout y est à sa place."* Les personnages ont de l'aisance toujours, de la grâce souvent, et la peinture y atteint le coloris naturel des feuillages de sa belle campagne. L'auteur aurait l'idée de jeter sur du papier des frissons, de l'air et des roses que nous n'en serions pas étonnés tellement il possède ce don d'évocation qui devient sous sa plume une réalité empoignante. Et ça fait plaisir d'entendre ces mots d'usage courant où rien de guindé, de trivial ou d'exagéré dans le sans- façon, ne vient choquer l'oreille.

C'est l'âme canadienne qu'il fait résonner et vous savez qu'elle est gaie, courageuse et intelligente. Les personnages du docteur Choquette nous réconcilient avec l'habitant jusqu'ici dépeint d'une façon grotesque, lequel ridicule bonhomme était plutôt

une parodie ou un mannequin habillé d'étoffe du pays, qu'une individualité pensante et digne.

Aussi bien il était temps de varier les genres. Notre littérature jusqu'ici a été une longue et plaintive élégie des triomphes de jadis, elle devrait après l'aîné des ancêtres, chanter nos deuils, nos joies et nos espoirs à nous. Certes, il faut de toute nécessité que nous célébrions notre grandeur passée, comme il est d'urgence encore de redire l'orgueilleuse chanson de gloire à nos fils. Mais, de grâce, chaque chose à sa place, et n'empiétons pas sur le terrain d'autrui. N'amointrissons pas la tâche sublime de l'historien. Jusqu'à présent on a trop aisément exploité le passé. Cela rabaisse une grande épopée au niveau déprimant de la banalité. Tandis qu'en prenant de la vie, des faits et des choses de tous les jours, nous pouvons ici, au Canada, atteindre le sommet de la perfection neuve, originale et personnelle qui nous permettra de coudoyer sans désavantage la grande littérature européenne.

Et je reviens après bien des détours à ce petit livre que j'ai aimé parce qu'il annonce une opération nouvelle. C'est la capacité d'un talent qui veut dédaigner les vieux clichés et s'avancer en des chemins vierges, fleuris, odorants et reposants comme le chant des oiseaux au clair matin.

M. Choquette, qui est un délicat, excellerait, ce me semble, en ce genre moderne de la nouvelle, et nous lui serions reconnaissants qu'à travers le la-

beur professionnel, il eût trouver des heures pour exercer son fin et plaisant esprit.

Il lui appartient de ciseler de gracieux objets d'art. Cette oeuvre, il lui sera facile de la faire une et déterminée par l'atmosphère de notre époque. Cette étude dirigée vers les charmants sujets qu'il affectionne, pourrait si bien refléter la réalité de nos instincts, de nos goûts, de notre vie canadienne, dans la variété de ses aspects changeants et multiples. Cela aussi lui ôterait l'idée d'écrire des articles aussi insupportables que ceux lancés jadis — en manière de moquerie peut-être, il en est bien capable — dans les défunts "Débats", je crois.

On peut lui conseiller d'abandonner l'étude de la folie contemporaine pour se livrer à une observation moins macabre.

Il n'y a rien qui vaille le naturel et ce serait trop dommage d'entraver les attraits d'une belle imagination et de nous priver des écrits de tout premier ordre que M. le docteur Choquette peut et doit nous donner.

Montréal, 4 août 1905.

Le Centurion

ROMAN DES TEMPS MESSIANIQUES

par l'Honorable Juge A. B. Routhier

C'est avec une émotion profonde que j'ai pris entre mes mains ce joli volume dont le titre donne tout de suite le vertige des siècles et présente à l'esprit la vision des temps antiques, dans une suave et mélancolique évocation.

Et d'abord, offrons l'hommage de notre reconnaissance et de notre admiration à M. le Juge Routhier pour avoir voulu, après tant d'autres, retracer les sublimes scènes de l'Evangile, et ce avec une conviction et une noblesse qui font de son volume un livre qui honore notre littérature et qui ajoute un nouveau prestige à l'écrivain distingué comme au savant magistrat. Le choix du sujet de cette oeuvre est une heureuse autant que pieuse idée et il nous repose admirablement des productions de genre qui distraient peut-être l'esprit, mais ne sauraient satisfaire à ce besoin de calme et de sérénité qui se fait plus pressant dans le

cœur de notre génération, à mesure que le vertige matériel l'opprime dans sa course affolée vers la curiosité et le jour.

Comme il est bon, dans ce livre, de faire une halte au pays du Messie et dans l'apaisement de toute agitation sentir, le moins brièvement possible, ce qui est d'une vraie beauté en cette terre lointaine d'Orient : les matins limpides, les soirs d'or et l'immense recueillement de la nature qui semble avoir été marquée spécialement par le Créateur pour servir de cadre à la plus belle figure et au plus sublime dévouement qui furent dans l'histoire du monde.

La Galilée, Jérusalem, le Christ ! quelle triologie de noms peut faire surgir autant de variété de personnages, de lieux, de faits : c'est à la fois ressusciter la superbe des peuples les plus orgueilleux et donner le spectacle de la plus profonde humilité, celle qui a courbé la tête de l'Homme-Dieu dans la poussière ensanglantée du Mont des Oliviers.

Certes, j'en suis sûre, le juge Routhier n'a pas eu la prétention de surpasser les peintures chatoyantes d'un Chateaubriand et d'un Lamartine ; il n'a pas emprunté les pinceaux magiques de Gérard de Nerval ; et, inutile de dire, que le sensualisme de Loti n'a pas attiédi ses soleils, ni même que l'ardeur d'une Mathilde Seroa n'a fardé ses personnages. Non ! mais ainsi que Raynès Monlaur dans le *Rayon* et dans son *Pèlerinage à Jérusalem*, on sent l'émotion intime de la foi circuler de son cœur à son livre et gagner le lecteur.

Louons cette probité que possède l'auteur et l'engagement à ne pas chercher à faire saillir le raffinement de son esprit au dépend de la pure et absolue grandeur du personnage le plus proéminent, qu'il nous montre simplement dans l'ineffable tranquillité de ses agissements, évoluant dans un décor d'une sévère majesté qui pourrait être sublime rien que par le fait de la présence réelle du Sauveur.

Pour cette raison, sans doute, nous serions malvenus de dire qu'une intrigue plus ample, plus travaillée aurait pu justifier davantage le titre de roman Messianique, en donnant une idée plus précise du pays judaïque, en tant que mœurs, coutumes et costumes; car, nous considérons toujours avec tant d'attendrissement cette terre de Gâlît et nous aurions voulu pouvoir pénétrer davantage avec l'auteur dans les demeures si hermétiquement fermées des orientaux; comme nous aurions eu aussi l'attrait de nous attarder dans le ravissement des paysages aux lumières changeantes, filtrées pour ainsi dire à travers des écharpes précieuses et embaumées de ces fleurs multiples qui tapissent le sol arrosé par le Jourdain; paysages mystérieux qu'aimait à regarder le Christ quand son regard d'homme portait le Rêve Infini... dans un monde périssable.

Voici maintenant les grandes lignes de ce livre. Le premier chapitre nous invite aux confidences de Caius Oppius à Tellius et ces noms d'une âpre saveur romaine ont évoqué pour nous les personnages des *Ruines de Pompéi* et de *Quo Vadis*. Mais

ici, le caractère de Caius prend une teinte adoucie et nous avons le pressentiment que la conversion de cette âme au christianisme ne sera ni bien mouvementée, ni bien tourmentée : c'est l'ascension paisible vers les hauteurs paradisiaques, la main dans la main d'une créature d'élite ! Ce caractère de Camilla, l'héroïne, est absolument une création remarquable ; il donne, en des lignes tout à la fois vigoureuses et délicates, le type parfait de la patricienne romaine. Chaste, amoureuse, hautaine et savante, cette fille de Rome a des gestes de déesse et je soupçonne fort le juge Routhier d'avoir été le premier admirateur de son héroïne ! J'en suis fort aise, avec une nuance d'ironie pourtant, car M. Routhier, qui est à ses heures le plus spirituel de nos conférenciers, a assez malmené le pauvre sexe faible ! Nous saurons maintenant ce que la femme lui peut inspirer d'émotion sincère et quelle grâce fière il lui prête dans son imagination de poète. Merci pour nous toutes.

Dans ses lettres fraîches et enthousiastes où circule la noble ardeur des printemps, nous trouvons des descriptions et des pensées délicieuses ; ainsi ce croquis pris à vol d'oiseau sur le lac de Genezareth : "Sur la grève s'allongent les barques des "pêcheurs et rien n'est joli comme de les voir le "matin prendre leur vol vers la haute mer et revenir le soir les ailes fatiguées comme de grands "oiseaux blessés qui rentrent au nid..."

Nous sentons presque passer dans nos poumons "le souffle de cette atmosphère d'Orient que les efflu-

ves du Christ renouvellent sans cesse", et comme Caius nous nous sentons redevenir libres de toute illusion factice.

Suivent de berceuses descriptions de caravanes où l'on voit ondoyer les tuniques et les voiles des femmes portant sur leur tête les amphores soutenues par leurs bras arrondis.

"La mer Morte et celle de Genezareth ressemblent à deux larges coupes remplies jusqu'aux bords par le même fleuve. Mais combien elles sont différentes d'aspect ! Celle-ci est gacieuse, riante, parfumée comme la coupe de l'amour et ses eaux douces fertilisent et fleurissent ses rivages. Celle-là est remplie d'une eau bitumeuse et amère comme la coupe de la haine et de la colère de Dieu !"

Caius avoue ingénûment qu'il a emporté de Rome à Magdela, en Galilée, la petite ville où il commande la garnison, ses dieux Lares : "Ils sont groupés autour d'un petit autel sur lequel j'entretiens le feu sacré. Ils sont les seuls auxquels je garde encore un reste de foi. La flamme qui monte de ce foyer et que je contemple dans mes rêveries du soir parle encore à mon âme. Elle est vivante, elle brille, elle éclaire, elle s'élève jusqu'au-dessus de ma demeure, comme pour m'indiquer qu'il y a un séjour meilleur au delà de cette terre que nous habitons. Vesta, la grande Vesta, voilà la divinité que je préfère parce qu'elle est pure, parce qu'elle est vierge."

Ce coeur-là, évidemment, est digne de recevoir la

semence divine que le nouveau Prophète apporte au monde.

Ici survient la rencontre de Caïus et de Myriam, la Magdeleine "aux yeux sombres qui ont emprunté de la contemplation de la Mer, du Ciel et de l'Amour des lueurs d'abîme et des éclairs d'orage qui impressionnent le farouche romain." Mais la belle et séduisante Juive ne veut plus qu'on lui dise l'effet de son charme et Caïus ne reverra plus Madeleine, voilée de noir désormais et portant dans son coeur le regard du Grand Prophète comme le seul trésor désirable.

Puis il croise Jean-Baptiste sur la route, Jean qui incarne le désert dans lequel il a vécu vingt ans de silence et, tout à coup, ce silence est devenu une voix ! Cette voix Caïus l'entend et elle va attirer son front au baptême, quand sera venue l'heure.

Alors Caïus se met à la recherche de Celui qui renverse tout l'enseignement des philosophes et toute la sagesse humaine, — et il Le trouve ! Mais sa doctrine le trouble : "Mon royaume n'est pas de ce monde" ! est une maxime étrange, qui renverse toute la science Grecque et Romaine, et surpasse même la puissance de l'imagination humaine qui ne peut concevoir ce détachement absolu de la vie ; rêve sublime qui relègue dans l'ombre l'idéal d'un Platon et réduit au néant l'éloquence de Cicéron. Mais si Jésus est plus qu'un homme, sa parole contient de redoutables mystères et sa douceur est terrible comme le foudroiement de l'éclair, car elle sonde les reins et les coeurs. "Tu le vois, dit-il à

son ami Fullius, je vis dans un pays et dans un temps qui sont pleins de merveilles!" Heureux Caius! à deux mille ans de distance, nous envions ton sort et nous évoquons les visions de tes yeux et les mouvements de ton âme! Caius assiste alors à tous les miracles du Christ et il écrit d'une main tremblante à son cher confident: "N'y a-t-il donc aucune limite à la puissance de cet homme? s'il est le Maître des éléments, des forces de la nature, de la santé, de la vie et de la mort; s'il a un égal pouvoir sur les corps, sur les âmes et sur les démons, il est évidemment un être surhumain..."

Mais Caius à la recherche de l'Absolu et tout ébloui par le Maître, va chercher, pour lui communiquer son émotion, un coeur aussi noble que le sien et voici venir Camilla les bras tendus aussi vers la vérité et la vie... et, dans l'épanchement des plus vastes considérations, dans l'échange des tendres confidences, va monter en ces deux âmes la clarté des célestes attraites: et toujours ils seront unis dans la vie et dans la mort. L'auteur a bien fait de ne pas troubler cette harmonie.

A noter en passant deux caractères admirablement tracés: le Grec Onkélos et le jeune Juif Gamaliel, qui rivalisent de science, de distinction et d'esprit pour obtenir la main de Camilla. Hélas! il aurait fallu trois Camilla, et il n'y en a qu'une, qui appartient irrévocablement à Caius, le centurion romain.

La quatrième partie est la plus importante. Elle révèle les vastes connaissances du magistrat qui

reconstitue de main de maître l'assemblée des sanhédrites où s'élabore le procès "le plus grave, le plus compliqué et le plus injuste dont tribunal ait jamais été saisi". Ce quatrième chapitre a pour titre: *Lutte finale et défaite du Fils de l'Homme*.

Je laisserai la partie romanesque de côté pour rappeler brièvement ces dernières heures du Sauveur.

Triomphe d'un jour! c'est l'acclamation, l'enthousiasme du peuple qui jette fleurs, palmes et roseaux sous les pas de son dominateur. C'est la multitude délirante exaltant en des chants de gloire les hosannas de sa changeante dévotion. C'est Jérusalem et c'est la Pâque. C'est aussi le testament qui précède la mort de Jésus qui se donne vivant pour marquer sa puissance et sa royauté. Avant d'offrir son côté sacré à la morsure de la lance, Il ouvre son coeur immense et donne l'accolade de paix à tous les pécheurs avant que Judas ne dépose sur sa Face auguste le sceau infâme de toute la trahison humaine.

C'est la dernière étape du Sauveur: ses yeux divins regardent cette terre des enfants des hommes. Adieu, belle Galilée, pays de son enfance! Avant de le quitter Il regarde longtemps ces horizons et ces aspects bornés, mais qui sont réellement superbes puisque le Maître les aime encore, venant du Ciel... Quel fut le degré de ton attachement humain au sol natal, ô Christ? Dans ton âme emplie de l'aurore paradisiaque, l'image de

patrie a-t-elle fait vibrer ton coeur de chair? A quelle profondeur tes idées terrestres ont-elles descendu pour venir si près de nous, plus près de nous que nous-mêmes, que nous ignorons, tandis que Toi, indulgence et pardon, tu connais l'étendue d'une larme et l'infinie majesté de la douleur... Toi, qui fus soumis à ta Mère, ô Dieu, quelle sensation tu as dû garder des tressaillements des flancs de la fille de David! Ah! résonnez chants d'allégresse, c'est l'union du Ciel et de la terre. Exalte, multitude, car tu t'apprêtes à le trahir et Il prie pour toi et Il t'aime d'un amour sans fin. Peuple, tu chantes et la même voix demain va demander sa mort, car le Fils de l'Homme doit mourir parce qu'Il le veut, parce qu'il le faut pour satisfaire la volonté de son Père et la sienne. Car sa mort seule peut accomplir la renaissance du monde. Hélas! c'est dans le sang que l'homme doit être lavé et purifié, parce que c'est par le sang qu'il pêche; c'est d'une tombe que doit sortir le berceau du Nouvel Eden et c'est en sortant vivant de cette tombe que l'univers revivra dans la joie.

La cinquième partie marque le triomphe du Fils de Dieu, l'amour plus fort que la mort; la foi plus forte que l'amour. Le sacrifice est consommé et le Ciel est ouvert. Pour confondre ses blasphémateurs Jésus devait prouver la véracité de ses paroles. "Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours" a-t-Il dit. C'est pourquoi Il apparaît maintenant à ses disciples et sur les

routes, ou offrant à Thomas ses plaies béantes afin d'y placer la main qui doute.

La mort tue les hommes, mais sa victoire est courte : par les sentiments, les idées, les doctrines contiennent les germes et la sève de vie et le Grand Ressuscité reprend son immortalité pour faire triompher avec lui dans la gloire, tous les hommes de bonne volonté.

Cette dernière partie du livre est vraiment celle pour laquelle l'écrivain a pris plume en main, il a soin de le dire dans sa préface : "le but de mon oeuvre est de vous inspirer le désir et le goût de lire les Evangiles."

Je conseille donc à tous la lecture de ce livre à travers lequel passe le souffle de foi, le charme du style et les plus nobles impressions qui puissent remuer le coeur d'un chrétien.

Le Courrier de Montmagny, 14 mai 1909.





FRANÇOISE
(Robertine Barry)

A Françoise

Il est des solitudes du coeur que le temps, l'imprévu des amitiés neuves ne sauraient jamais combler, après la disparition d'êtres trop aimés et qui laissent dans la place conquise et désertée l'empreinte ineffaçable de leurs pensées, de leur grâce et de leur tendresse. Comme il est des créatures de choix qui ensoleillent le chemin où elles passent en jetant aux âmes plus de joie, plus d'espérance et plus d'amour ! Tel a été le pur rôle ici-bas de cette femme distinguée entre toutes nos canadiennes et qui vient de rendre à son Créateur un esprit formé et orné des dons les plus enviables.

Cette mort imprévue de Mlle Robertine Barry fera couler bien des larmes partout où résonna son rire franc et communicatif ; partout où son humour se joua à travers les arabesques du paradoxe le plus fin et le plus original ; partout où cette femme, si véritablement bonne, vaporisa les parfums de l'amitié sur les blessures discrètes qui s'obstinent au fond des coeurs.

Oui, nous versons des pleurs et sa place au foyer de notre littérature féminine restera magnifiée par

son geste, et d'autres qui viendront ne la remplaceront pas ! Les personnalités comme les souvenirs gravitent sans se confondre et notre chevaleresque Françoise profilera à jamais sur l'azur de notre ciel artistique, la fière énergie de son beau front qui fut le moule de si aimables et nobles pensées.

Françoise ! hélas, ma main tremble en écrivant ce nom aimé qui ne répondra plus à mon appel. Que de fois, à cette heure-ci, le dimanche après-midi, j'allais sonner à sa porte et à peine installées dans son joli salon — rayonnant d'un charme tout parisien — nous causions longuement la main dans la main, les yeux dans les yeux, l'âme dans l'âme ; et les heures passaient si doucement que la bruyante nous enveloppait en nous isolant encore davantage au reste du monde, loin, si loin ! de tout importun... en voyage délicieux dans le pays du rêve et du merveilleux ; dans l'appel et la vision des troublants problèmes des affinités intellectuelles et spirituelles. Et je sortais imprégnée d'elle, la joie dans les yeux, le cœur plus fort, l'âme plus élevée et dans l'indulgente bonté qu'elle m'avait communiquée j'aurais voulu avoir les bras grands comme le monde pour étreindre l'humanité et l'embrasser. Hélas ! c'est fini ! car rares sont les affections hautes, sincères et nobles, qui ne mentent pas aux devoirs pourtant sacrés de l'amitié.

Des mains blanches de femmes vont se joindre, des fronts d'hommes vont s'incliner dans la prière pour demander la paix et le repos de son âme ;

mais ce qui lui sera d'un plus réel profit dans son au-delà : ce sera la part très large qu'elle donna aux humbles, aux pauvres qu'elle secourut secrètement, aux modestes qu'elle fortifia de son sourire et de ses encouragements.

Voilà pour la chrétienne. Comme femme du monde et comme lettrée, Françoise aurait pu, et elle a souvent brillé du reste, dans les salons des plus brillantes capitales du monde littéraire.

Elle fut honorée de l'amitié de Carmen Sylva, reine de Roumanie, et de la bonne "consoeurité" de Mlle Vacaresco, dans le domaine des lettres. Lors de ses voyages à Paris, elle fut reçue par les célébrités féminines qui s'intéressent au Canada. Au reste, la voir et l'entendre, causer une fois, c'était l'aimer toujours. Celles-là le savent qui me lisent et la rencontrèrent soit dans les boudoirs où l'on cause sans médire, soit dans l'intimité de son cabinet d'étude où elle aimait écrire ses longs cheveux flottant sur les épaules comme si le fluide des idées arrivait plus vivement au cerveau ou simplement pour dépouiller la banalité des conventions mondaines esclaves de la mode.

Une fameuse note en faveur de Françoise, c'est que toutes, nous subissions son charme et nous lui cédions la première place. Dès qu'elle entrait, nous lui remettions d'un commun accord la direction des conversations. Pour ma part, je jubilais d'aise dès qu'elle faisait son apparition, car je savais que les non-initiées, les timorées ou les routinières du préjugé allaient recevoir quelques fran-

ches et énergiques coudées de sa façon ou passer par le feu de ses plaisanteries piquantes et satiriques. Françoise était l'image vigoureuse de l'union des deux races les plus spirituelles épanouies en terre canadienne : la française et l'irlandaise, et l'on ferait un livre d'une rare saveur celtique si l'on pouvait recueillir ses mots spontanés qui tour à tour enlevaient le morceau du coup ou laissaient dans l'âme un éblouissement d'étoiles.

Son oeuvre littéraire l'honore. Mais je déplore ici l'obligation de la lutte pour la vie qui ne lui a permis les loisirs et l'absence de toutes préoccupations positives nécessaires à l'élaboration d'un livre capital qu'elle rêva, sans pouvoir l'écrire. C'est ordinairement le triste sort de nos écrivains dans notre pays. Espérons qu'un jour viendra pour la vie de l'esprit ; alors notre race pourra donner à l'univers sa part de génie et féconder dans la joie respectée de son inspiration.

Quoi qu'il en soit, Françoise est maintenant plus heureuse que nous ; elle connaît les grands mystères dont nous émettions parfois les théories possibles ou merveilleuses !

Bonne et charmante amie, puisse l'immobilité froide de son corps terrestre avoir dégagé l'esprit de toutes entraves... Ah ! si je pouvais à cette heure causer comme autrefois avec elle ! évoquer son ombre irréelle ! que de choses elle m'apprendrait qui me troublent si fortement alors qu'elle connaît toutes les solutions — le mot de la vie et l'énigme de la mort.

Oui, Françoise, puisse ton coeur, qu'animèrent
les grands désirs, avoir trouvé au delà du tombeau
le Doux Apaisement et le Grand Amour, la Lu-
mière et la Vie.

Montmagny, 10 janvier 1910.





Albert LOZEAU

L'Ame Solitaire

par Albert Lozeau

On a déjà beaucoup parlé de ce précieux petit volume au titre tout à la fois si intime et si touchant ! Des critiques informés nous ont souligné le pittoresque tendre des sonnets, la grâce jeune de ces confidences sans prétention et aussi les faiblesses d'un style tout d'imprévu, d'élan printaniers et remarquablement dépourvu, en raison de l'allure et de la qualité de ses enthousiasmes des formules chères à la prosodie académique. Mais je prévois une coquetterie, un rien de malice sous ce "nonchaloir", une séduction voulue dans ce dédain de la rigide exactitude, et certaines rimes un peu lâches laissent mieux deviner la vivacité, la robustesse d'une pensée toute neuve, s'harmonisant dans les pures lignes de la véritable beauté : celle-là qui subsiste continûment ingénue dans la simplicité de son ajustement, ayant d'instinct l'assurance de plaire quand même et peut-être à cause de ça.

Au reste, des écrivains tout autorisés sont allés

aux sources de l'inspiration très noble qui anime les vers de *L'Ame Solitaire*—inspiration qui, malgré le caractère singulièrement personnel de ces poésies, en fait un éloquent poème de sensibilité et de dignité humaine que plusieurs peuvent méditer avec profit, tous lire en vraie délectation d'esprit. "Je suis resté neuf ans les pieds à la hauteur de la tête, ça m'a enseigné l'humilité", dit Albert Lozeau dans la préface de son livre. On peut lui répliquer qu'à être resté neuf ans les yeux vers le ciel, il y a puisé des idées, des sensations, des manières de voir et de s'exprimer aux délicatesses inouïes de nuances, de clarté, de bruissement qui échappent à ceux qui ont le privilège d'être bien portants, autrement dit de ceux qui ont la joie facile de patauger dans le grouillement problématique des choses plutôt brutales, laides et grossières qui constituent souvent l'activité de l'humanité.

Toute destinée comporte ses tracas, ses angoisses, ses joies, ses compensations et un enseignement. C'est être prédestiné deux fois que de l'être par la douleur et le talent, et M. Lozeau le sait bien, aussi il ne faut pas trop croire le poète lorsqu'il devient élégiaque et accorde sa lyre aux ondulations plaintives de ses désespérances. Oh!... Mais, il sort de son caractère: son âme est trop haute pour ne point dominer ces mouvements de révolte — c'est une note passagère — sachons lui en savoir gré et bénissons avec lui une souffrance salutaire qui nous donne un écrivain original, autant que charmeur et dont l'esprit trempé sept fois

dans le silence, les larmes et l'inspiration, pour un peu plus toute céleste, chante en vers imprévus la grâce diaphane des douces vierges penchées sur son lit de douleur; les visions fugitives des clairs de lune et la poussière d'or des rayons de soleil filtrant à travers les persiennes closes; et encore, à certaines heures plus subtiles, les impressions, les langueurs d'âme, de nerfs, de coeur de ce malade aimé, choyé, s'éveillant aux senteurs des roses déposées à son chevet par les chères mains blanches, si blanches... et s'endormant dans la vision candide de ces gracieux lys, les douces créatures qui passent légèrement, comme des anges de la charité, dans la chambre de ce "solitaire" privilégié, qui a, avouons-le, une manière à lui d'être seul.

Ah! ce poète prenant de la vie, dans une situation intolérable pour tout autre, ce qu'elle lui offre de particulièrement doux en sa douleur consolée par l'amour et l'amitié, ne le plaignons qu'en l'admirant, car lui seul connaît l'intensité de ses bonheurs discrets, savourés sans la crainte des fâcheux, dans l'immobilité désormais glorieuse de ses membres captifs.

Qui pourra dire la féerie de ses rêves, dans la paix des jours tous pareils!

Qui pourra décrire les transports de cet artiste quand les "mains musiciennes" lui versent en pluie de perles harmoniques — pour lui seul — le rythme divin des accords chantants:

*Oh! les grâces patriciennes
Des belles mains musiciennes
Sur les claviers de clair ivoire!
... ..*

*Qui vont souvent en gestes vagues
Que nimrent les éclats des bagues,
Récueillir les gammes muettes,
Et faire chanter des choses
Que retiennent les lèvres closes
Des amants et des poètes!*

*Les belles mains ingénieuses
Qui traduisent harmonieuses,
En rythmes sonores et tendres,
Les amours dont les âmes rêvent,
Et comme des vents les soulèvent,
Pour les laisser tomber en cendres!*

*Les belles mains que ma tendresse,
En un vol de baisers, caresse,
De la note blanche à la noire,
Sans que jamais, hélas! ma bouche
Ne les effleure ni les touche,
Tant vite elles vont sur l'ivoire.*

Je n'ai pas la prétention de vouloir parler ici de la facture des vers de M. Lozeau. J'en suis tout à fait incapable, ignorant, presque de parti pris, l'art des vers: la forme, c'est-à-dire les mots; les mots, c'est-à-dire la matière, le créé, le fini de l'esprit.

La poésie, pour moi, ne consiste pas dans le joug de la ligne, la fatalité des finales, dans la plastique du modelé, dans la forme sculpturale, mais dans le concours des accords, l'étreinte des cadences, la mesure d'un son harmonique; une sorte d'essence surnaturelle, un fluide flottant, circulant entre certaines âmes d'élite.

Qu'il avait raison l'artiste qui disait: "Les vers sont faits pour être récités, ils ne doivent pas être lus; il faut les entendre, les imaginer et non les voir." A mon sens, nul poète canadien n'est plus agréable à ouïr qu'Albert Lozeau. Ses poésies sont légères, souples, claires; sans heurts, sans effort, sans rimes trop connues. Elles ondulent et papillonnent; elle ont des ailes; elles charment! Et, c'est pour ce "flou" que je les aime, que toutes les femmes les aimeront. Ces mélodies sont précieuses, parce qu'elles sont impalpables, lumineuses autant que spirituelles dans le sens éthéré:

*Toute ma clarté vient d'un bleu rayon d'espoir,
Et toute ma chanson, teinte d'un peu de soir,
Bien aisément tiendrait dans une demi-gamme.
Je prends ma part des pleurs et du rire des cieux,
Et, des matins bruyants aux soirs silencieux,
Je vis ce que le jour m'abandonne de rêve.*

.....

Ah ! que cette âme est candide, peu exigeante, facile au bonheur par cette puissance de s'élever toujours :

*Une heure seulement de pure jouissance,
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle
De rêve intérieur et de jeune espérance [entier
Pour méditer sur elle et pour l'étudier.*

*Une heure suffira. J'aurai vécu ma vie
Aussi pleine qu'un fleuve au large de son cours,
L'ayant d'une heure, mieux que de jours fous,
..... emplie;
D'une heure, essence et fruit substantiel des
..... [jours!*

*Homme je cherche la lumière auprès des tempes,
Dans les yeux doux, pleins de sourire ou de
..... [langueur.
La calme nuit étend son empire tranquille,
Le bienfait du silence approche de la ville...
Et nous sommes tous deux sans parole, songeant,
A la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme!
.....*

Comment ne s'attarder pas à la fascination des mots délicieux :

*Laisse-moi, rougissant comme une exquise femme,
Poser sur tes deux yeux un baiser sur ton âme!*

Et cet envoi :

*Ce soir, je vous envoie une de mes pensées,
Prenez-la doucement entre vos doigts jolis,
Vos longs doigts déliés, caressants et polis,
Et puis, réchauffez-la dans vos deux mains*
[pressées...

*Faites-la seulement approcher vos doux yeux,
Afin qu'elle s'éveille à la douceur des cieux
Et boive du soleil où bat votre paupière.*

... ..

Puis :

*Pour avoir contemplé trop longtemps vos prunelles,
J'ai contracté l'amer regret d'être absent d'elles.
Et j'ai la nostalgie étrange d'un séjour
Dont mon esprit n'avait pas soupçonné le jour.*

Vous devinez? Peut-on être poète, avoir vingt ans et ne pas être amoureux... ce serait un nonsens et ce n'est plus tant quitter le ciel que trouver la femme dans le silence d'une vie cachée, aussi ses "heures" d'amour ont des flammes et des chaleurs d'étoiles!

Mais tournons les feuillets, voici le revers; pénétrons plus avant dans l'intimité de cette vie parfois si cruelle; voici que le poète nous initie aux *Veilles du jour et de la nuit* qui évoquent les interminables solitudes, le monotone tic tac de la vieille horloge. *La chanson des heures* paraît plus angoissante suivi de la *Chanson des mois*. Quel courage il faut à cet homme jeune, que la maladie torture, pour chanter même en ce prolongement de douleur. N'oublions pas, qu'ici on peut observer que pour les esprits supérieurs toute solitude est un temple: un temple orné par les images variées d'une pensée qui s'amplifie en raison même de son isolement des distractions extérieures. Quel merveilleux instrument enregistreur d'énergie que le cerveau d'un malade! Et qui peut dire les contemplations, les extases, les engourdissements, les détours des idées fixant les moindres détails, les laissant et les reprenant pour y découvrir à nouveau l'éloquence des objets familiers. Mais aux matérialités, le poète ne s'attarde pas, seul l'esprit voltige, il franchit les murs, invoque de tendres souvenirs, de jolis sourires, d'exquises jeunes filles.

La musique des yeux est un de ses plus délicieux poèmes: chaque mot est un joyau serti en des ors chatoyants. *La chanson des mois* est un enchantement ailé. On se refuse à croire que c'est là la plainte d'un pauvre être souffrant.

Il pleut :

*Jours gris d'automne. Il pleut des strophes ;
Poètes, tendez vos corbeilles :
Vos coeurs meurtris aux catastrophes.
Et saignant des gouttes vermeilles !*

*Tendez vos coeurs : il pleut des vers
Entre-choquant leurs rimes d'or !
Oh ! tendez-les tout grands ouverts !
Qu'il pleure donc ! Qu'il pleure encor !*

... ..

Puis viennent les *Rythmes* qui chantent, ce poète étant avant tout un mélomane. Dans son âme, dans son coeur, tout concourt à la palpitation harmonieuse des vibrations cérébrales. C'est pourquoi *L'Ame Solitaire* est si pure, si parfaite dans la modulation de ses conceptions qui ne dépassent jamais la mesure d'une belle et agréable ordonnance de sentiments, de désirs.

En ouvrant ce livre on suppose un révolté. Mais, quelle leçon de haute morale ! la main enfiévrée de ce malade atteint le splendide dans l'humilité en traçant simplement ce mot : *Résignation*.

*N'espère rien de bon de la vie : elle est vaine !
Si le fardeau des jours t'accable à chaque pas.
Laisse-le t'écraser et ne blasphème pas
En voyant fuir le sang pourpre et chaud de ta
[veine !*

La souffrance nous donna ce poète, qui malgré l'obstacle cruel à son activité chante dans la douleur, nous révélant la plénitude de sa puissante énergie morale.

La critique de l'oeuvre d'Albert Lozeau ne m'appartenait pas. Une femme ne doit pas médire d'un poète. Cependant, tout ce qui précède n'est pas de l'emballlement féminin. C'est une impression juste et sincère éprouvée à la lecture d'un beau et bon livre dans la sérénité d'un jour d'automne.

Le Soleil, octobre 1908.





Alfred GARNEAU

Les Poésies d'Alfred Garneau

*Le Livre du Jour, présenté aux
lecteurs du Temps (Ottawa).*

On m'a chargée de venir vous entretenir, une fois la semaine, des événements plus ou moins gais et plus ou moins littéraires ou sociaux qui se passent sous le ciel changeant de notre bruyante métropole; ce que j'ai accepté l'âme en fête: car, je viens en amie, en amie qui connaît votre visage, vos habitudes et vos tendances d'esprit. Et puis, j'ai ces deux avantages: vous déguiser qui je suis; moi de savoir qui vous êtes. Je sais que votre ville offre au voyageur le confort familial particulier à toute cité anglaise. Je connais pour avoir vécu chez vous plusieurs années de ma jeunesse en fleurs, toute la douce poésie de vos avenues bordées de feuillages qui se profilent en dentelle sur l'azur de votre ciel. Je me rappelle la double physionomie de cette capitale silencieuse durant quelques mois de l'année qui reprend aux heures parlementaires son allure de grande mondaine de haut ton. Enfin en reprenant mes souvenirs à l'instant où je les ai

laissés, je me sens si rapprochée de vous que je saurai bien retrouver le chemin de votre coeur et de votre curiosité.

Ce m'est une joie intime et qui me portera bonheur d'avoir à vous présenter en son attrayante parure le livre du jour intitulé: *Poésie* et signé: Alfred Garneau.

Oeuvre posthume troublante — sorte d'arabesque du rêve tendre sur feuilles de roses enlisées — que la piété filiale offre au dilettantisme canadien.

Qui de vous, lecteurs, n'a connu ou tout au moins entrevu ce poète délicat, qui, en des jours d'automne comme ceux-ci, allait de par nos rues, au soleil couchant, évoquer sous le dôme des feuilles mourantes ses visions d'apothéoses.

Qui de vous a pu échapper au coup de monocle si doucement railleur qui s'adressait au passant qui heurtait de son frôlement son rêve d'historien et de poète.

Plus heureuses fûtez-vous, lectrices, si le menu trot de vos petits pieds sonna le clairon de jeunesse à ce coeur printanier, toujours enthousiaste, qui battait si généreusement sous la cuirasse du sage.

Ceux qui pénétrèrent dans l'intimité de son foyer savent comme moi la douceur sans égale de son commerce. Je revois encore la haute maison et les arbres hospitaliers sous lesquels sa voix magique mêlait à la brise les nuances subtiles ou profondes, toujours chatoyantes, des chefs-d'oeuvre de notre

belle langue française. Causeur disert, liseur inimitable, voilà certes, un disparu dont nous retrouverons assez difficilement la ressemblance parmi nos littérateurs actuels; car il était l'un des derniers représentants d'une génération de fins érudits qui firent vibrer supérieurement l'âme française au Canada.

Les lettrés d'alors: Chauveau, Faucher, Arthur Buies, Legendre, Dunn, Fabre, Marmette, etc., etc., étaient les fervents admirateurs de l'Art, des Belles-Lettres, enfin de tout ce qui pouvait en ces cerveaux d'artistes évoquer la Forme splendide et le Verbe lumineux, et l'on peut dire en considérant ces qualités affinées chez Garneau qu'il a bien dans son dernier sourire enseveli la chimère chevaleresque. Sa correspondance révèle les gerbes fleuries, les frissons intellectuels et les fières amours qui tinrent si haut l'esprit d'un savant qui sut demeurer modeste.

Chers lecteurs, je ne doute pas que tous n'accueilliez en favori ce recueil tout de finesse et de sensibilité qui voile sous la pudeur de ses fantaisies sentimentales, une des intelligences la mieux ordonnée, la plus ordonnée de notre monde littéraire.

Ayant évoqué l'auteur et regardé avec attendrissement cette figure noble et fine, jetons si vous le voulez un furtif regard sur ses émotions rimées — n'exigez pas de moi la critique de ce beau livre: y a-t-il femme au monde capable de voir clair dans ce qu'elle aime? Je laisse à messieurs nos écrivains

l'ironie savante sertie dans les ors étincelants du style.

A Elle : "Toi qui portes au front la blancheur de ton âme" est une poésie que je recommande à la méditation de mes frères aube-de-siècle.

Le Nid, vraie trouvaille de fée :

*Rebâtissez le nid que son regard demande ;
Son pâle doigt vers vous laisse, dernière offrande,
Dans les feux vifs du soir monter un cheveu d'or.*

Et la joliesse de cette Folle Gageure :

*Les branches
Sont blanches
De fleurs
En pleurs.
J'ai l'âme
En flamme.
C'est jour
D'amour.*

Le poète se fait aussi le chantre des mélancoliques agonies qui font frémir la nature aussi bien que nos coeurs trop tendus vers la douleur :

OCTOBRE

*Ah! l'air de deuil que tout respire!...
C'est le mois des dernières fleurs
Où le rayon, ce beau sourire,
Toujours s'éteint meunillé de pleurs.*

Qui ne voudrait être la muse de la *Bluette* :

*Entrons dans l'esquif, ô ma reine,
La nappe des fleurs est là-bas;
Que ton âme reste sereine,
Souris, ne t'inquiète pas.*

O *piécette d'argent* scintille comme une étoile plus brillante entre ses soeurs toutes jolies. Elle fut inspirée par ces vers de Musset — un des poètes aimés de l'auteur —

*“Car en ouvrant votre main vide
“Vous pourrez donner un trésor.”*

Je pourrais vous citer les vers dolents et folâtres d'Où voltigent mieux tous les ans — La jeune baigneuse, etc. . . .

Je dois m'arrêter ! Quel regret de ne pouvoir dire en entier *La Mort*. Je me contenterai de cette dernière stance :

*C'est vous qui repassez, ô voix de ma jeunesse,
Pourquoi, si vous voulez que je vous reconnaisse,
Pourquoi vous rendez-vous plaintive à ce point ?
Vous n'étiez que chanson — vous en souvient-il
point ?*

*Et rires résonnant entre les lèvres roses,
Si je vécus alors quelques matins moroses,
Je l'ai depuis longtemps, comme un songe, ou-
blié! . . .*

Par contraste, je vais vous donner au long ces *LILAS*, que l'auteur dut mettre en musique quelque soir — car ses intimes savent qu'à son talent d'écrivain il joignait le don du musicien à l'adresse du dessinateur.

Les Lilas (ou le Mois de Mai)

*O ville bégueule et bourrue,
Ce soir, je ne te trouve pas
Laide, avec tes jardins sur rue...
C'est le temps des lilas.*

*Ce soir, l'on dirait qu'une fée,
Toute jeune, change en éclats
De rire ta plainte étouffée...
C'est le temps des lilas.*

*L'air est doux; point de vitres closes!
Les blancs vieillards même sont las
De rêver seuls. Partout l'on cause...
C'est le temps des lilas.*

*"O printemps gai dompteur de l'âme!"
Qui n'a fait, depuis Ménélas,
Sur ce thème un épithalame?
C'est le temps des lilas.*

*Ma voisine est à sa fenêtre.
Qu'entends-je? elle soupire: hélas!
Quelque folle peine peut-être.
C'est le temps des lilas.*

*Sous sa noire tresse elle est belle,
Enfant aux contours délicats.
Elle soupirait; aime-t-elle?
C'est le temps des lilas.*

*Je la vois, la tête baissée,
Avec son éventail au bras
Comme une grande aile blessée.
C'est le temps des lilas.*

*Toi qui ris à travers la branche
O lune, fuis, ne trahis pas
Les premiers pleurs d'une âme blanche...
C'est le temps des lilas.*

Je voudrais vous dire en passant que ce grand timide, cet ennemi de tout ce qui était mondain, cet amant des beaux vers et de la prose imagée, eut cependant une passion qui se révèle dans les dernières strophes si admirables qui terminent son volume: la France:

FRANCE

*Terre d'abondance,
Aux grands blés lourds, aux vignes d'or,
A l'olivier plus blond encor,
France!*

*Terre de plaisance,
Où se chantent, les nuits d'été,
Tant d'airs d'amours et de gaité,
France!*

Il est vrai d'ajouter que dans cette sorte de temple où il concentra ses énergies studieuses il avait dressé quelques autels, inspiré par sa religion de l'honneur et de l'héroïsme. Son admiration pour Jeanne d'Arc était grande et il me disait un jour : "Tu sais, je *la* prie; il me semble que cette pauvre fille naïve qui fut, un moment, l'âme de la France, a bien incarné les vertus du chevalier que j'aurais aimé être en des temps héroïques.

Jeanne d'Arc, drapeau glorieux de France, qui pourrait dire la splendeur de vos mirages dans la pensée d'un tel homme! et si j'en ai dit trop de bien, mon admiration n'est-elle pas la revanche du vrai mérite, une protestation contre le silence qui descendit sur sa vie et la déroba trop longtemps à l'attention de ses contemporains. Il reste à Alfred Garneau la gloire d'avoir pris autant de soin à se cacher que d'autres à se vêtir de clinquants orgueilleux.

Je vous avais bien dit que je serais tout à l'aise avec vous, mes chers lecteurs; ayant commencé par une chronique, je finis par une confidence. J'ai abusé, je crois, de votre patience, et me suis laissée emporter loin, mes souvenirs aidant, veuillez m'excuser en faveur du poète que vous aimiez et que vous lirez demain.

Le Temps (Ottawa), 3 novembre 1906.





Louis-Honoré FRÉCHETTE

Louis Fréchette

En ce temps de renouveau, de floraisons printanières, de bises attiédies, combien la mort de notre poète le plus aimé semble une ironie insupportable.

Au moment où la Nation canadienne s'apprête à couronner en des splendeurs d'apothéoses la mémoire d'un Champlain et d'un Laval, il est vraiment étrange que celui qui s'était fait le barde des héros de notre histoire, se dérobe et rentre soudainement dans la véritable immortalité. Singulières vues de la Providence!

Pourtant, cette voix chaude de poète aurait eu une fière résonnance sur les murs de Québec, qui vont voir surgir en juillet les fascinantes évocations du passé.

Hélas, les poètes meurent — heureusement pour eux, peut-être! — mais pour ceux qui les pleurent, cela semble toujours un peu injuste.

Dans un deuil national, la conception idéale que plusieurs individus se font d'un seul homme se trouve déconcertée: il y a rupture dans une fibre vitale et cette blessure entrave l'énergie de tous; car cette fièvre et cette angoisse qui passent dans

le sang de toute une race, l'oblige à ralentir sa marche un moment et à faire halte sur le chemin déprimant de la douleur.

C'est ce qui se produit chaque fois qu'un peuple perd un de ces êtres de choix qui sont les porte-flambeaux de la lumière immortelle à travers l'humanité.

C'est ce qui nous arrive, à nous, Canadiens-français, qui venons de perdre le plus populaire de nos poètes.

Fréchette n'est plus! avec lui rentre dans le mystérieux au-delà le plus fervent apôtre du romantisme en notre pays.

Disciple passionné de Victor Hugo, dont il s'était saturé, même jusqu'à emprunter pour ainsi dire l'allure physique du grand prêtre de la composition magistrale, Fréchette a caractérisé chez nous l'une des époques glorieuses de la littérature française.

Quand on a bien observé ce front large de penseur, l'on ne s'étonne pas qu'il ait vu les faits et décrit les choses selon des proportions excessive, et qu'il se soit trouvé presque dans la nécessité de mouler ses idées selon une plastique spéciale, obéissant à l'impérieuse puissance de son organisation intellectuelle.

Imprégné de l'impressionnante littérature de 1830, ses perceptions ont naturellement suivi l'effervescence sentimentale que développaient encore ses rêveries sur ces cimes superbes de Lévis — où il est né — cimes qui dominent un des panoramas

les plus merveilleusement beaux que puisse contempler l'oeil d'un rêveur, à l'âge où toutes les imaginations, toutes les plus pures amours sont en fermentation.

Le souffle des montagnes, la voix profonde, la voix berceuse du grand fleuve ont séduit le rythme de ses rêveries et teint toutes ses pensées de vingt ans des prismes chatoyants de la beauté qui se révélait à lui.

Musique des mots qui se jouent dans les ondes et que répercute le vers, vous fûtes son orgueil et sa joie ! Comme il aimait à vous clamer dans les soirs défilateurs, quand la foule venait vers lui acclamer son poète. Et lui, pour un peu d'enthousiasme, accordait sa lyre et chantait notre glorieuse histoire avec des mots charmeurs, sonores, des mots que l'on n'oubliait pas...

Eh bien ! cette voix souple — comme trempée de larmes — nous ne l'entendrons plus. Le poète s'est tu pour toujours et sa lyre d'or brisée, repose silencieusement sur son cœur, qui connut le plus noble amour qui immortalise une créature humaine : l'amour de son pays.

Oui, il l'a aimé ce sol fertilisé du sang de vaillance, et bien des fois ses rêves furent le vêtement splendide dans lequel se drapa le torse héroïque d'un Cavalier de la Salle, d'un Daulac des Ormeaux ; ou bien le fier Cadienx — le rêveur au front viril — estompait son ombre audacieuse sur le drapeau fleurdelisé, claquant en des lointains étranges l'hosanna des laborieuses victoires.

Peintre savant des jours ensoleillés de la colonie naissante, nul autre, autant que Fréchette, n'a su humecter de pleurs sincères les pages endeuillées que son génie pare d'une grâce dernière, pour que les lauriers fanés se colorent pieusement sur les fronts des illustres vaincus :

*"O notre Histoire! — écrin de perles ignorées! —
Je baise avec amour les pages vénérées!"*

L'oeuvre de Fréchette — à part de son réel mérite intrinsèque est trop intimement liée à de grands souvenirs pour qu'elle puisse s'amoindrir. Ceux qui ne le connurent point personnellement ne pourront pas rendre témoignage à sa cordiale urbanité, bienveillante à tous, et à son exquise politesse; mais, dans l'avenir on citera encore son vers vibrant et chaud qui faisait battre le coeur plus vivement, et communiquait à son plus froid auditeur ce désir secret qui entraîne les hommes sur les routes poudreuses où évoluent les héros.

En tout cas, comme écrivain, l'élan qu'il a donné avait tant d'impulsion qu'il a groupé sur ses traces la plupart de nos poètes.

Fréchette et Crémazie ont tellement fasciné l'imagination de nos rimeurs que le plus grand nombre s'est cru obligé de suivre leurs données littéraires; d'où il est résulté une sorte de monotonie qui a couvert de têtes presque uniformes les manifestations intellectuelles de nos Canadiens.

Malheureusement, malgré la noblesse de leur envolée, les efforts de ces esprits emportés tous vers le même sillon, a considérablement retardé notre essor vers des conceptions nouvelles et personnelles.

Un esprit d'imitation inavoué enlise les plus capables parmi nos hommes de lettres. Presque tous, jusqu'à présent, n'ont su regarder que dans le passé, (il est vrai que ce passé est splendide) mais il serait convenable d'être de notre temps : le spectacle en vaut la peine et mérite d'être décrit.

Quoi qu'il en soit : Garneau, Crémazie, Désaulniers, Fréchette, tous ont cette vigueur hardie qui est le coup d'épaule sûr, doublant l'effort des véritables maîtres.

Après avoir causé du poète, parlons un peu de l'homme. Fréchette était le plus charmant camarade qui se puisse rencontrer. Il incarnait par sa haute stature, sa moustache blonde et son geste expressif le type parfait du mousquetaire consciencieusement gasconnant. Le fait est que les littérateurs de son temps — je parle de 1870 à 1900 — ont tous eu quelque prétention à cette illusion galante et gaillarde qui caractérise assez bien l'ensemble des hommes beaux esprits, les derniers qui ne se soient pas scandalisés dans leur vingtième année du menu suivant : déjeuner d'un rayon de soleil, dîner des baisers de Musette et souper de clair de lune, pour mieux rimer à la clarté des étoiles.

Fréchette, Alfred Garneau, Faucher de Saint-Maurice, Lousignan, Marmette, Désaulniers, etc., se

déclarèrent maintes fois, avec tout l'orgueil digne des hidalgos espagnols, "grand seigneur dans la peau d'un gneux", et l'on ne saurait rendre le rire fier, insouciant et combien jeune ! qui soulignait leurs paroles et semblait défier la tristesse des ans et la trahison de leur idéal...

Fréchette, cependant, a eu cet avantage de voir la fortune lui sourire. Avouons qu'il a su en faire profiter les autres. Je ne sache pas de foyer plus agréablement hospitalier que le sien, où tout faisait complot pour charmer ses visiteurs. Un luxe d'articles captivait d'abord les yeux : tableaux, bronzes, souvenirs des écrivains éminents de France ; table exquise, vins fins, tout cela prédisposait l'être à la délectation de l'esprit se réjouissant à la narration d'anecdotes colorées, d'histoires vécues et de récits délicats coupés à propos de la réminiscence d'un vers célèbre ou d'un refrain de chanson.

Je ne crois pas devoir me souvenir du salon de M. Fréchette, dans lequel a défilé pendant vingt-cinq ans au moins, tout ce que Montréal comptait d'intellectuels, d'étrangers marquants et d'élégances mondaines, puis de timides amants de la Muse, sans me rappeler ses délicieuses filles et sa compagne dévouée, à qui je rends un hommage respectueux.

Puisse cette pensée, que son voile de veuve est l'emblème du deuil de toute une nation, adoucir sa peine dans la conviction de la douleur partagée.

En terminant ce modeste mais sincère tribut à

la mémoire de l'illustre disparu, j'aime à me remémorer ces paroles du Christ à ses apôtres: "Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père". Sûrement alors, les chers, les doux poètes ont droit d'asile dans une retraite délicieuse où toutes les splendeurs sont réservées à ces grands enfants naïfs, point méchants, point vénals, pas rivés à la terre par la lourde chaîne d'or, mais plutôt créatures sensibles dont toute la vie n'est qu'un chant, un hymne céleste aux huit béatitudes.

Qui donc a dit que les poètes rentraient tout vivants dans l'immortalité? (1)

Le Courrier (*Montmagny*), 16 juin 1908.

(1) L'on annonçait récemment que sur l'invitation de Me Victor Morin, ami et admirateur de Fréchette, MM. le juge Edouard Fabre-Surveyer, le juge Gonzalve Désautniers, Edouard Montpetit et autres avaient formé un comité afin d'étudier le projet de l'érection d'un monument à notre poète national. Nul doute que leur entreprise sera couronnée de succès, car il appartient à chacun de nous, Canadiens-Français, de collaborer à cet hommage rendu au "barde enchanteur des héros de notre histoire".



François-Xavier GARNEAU

François-Xavier Garneau

*Oubli de son souvenir aux fêtes du Troisième
Centenaire — L'indifférence nationale —
La petite lampe de Garneau.*

L'histoire ne s'écrit pas comme un conte, il faut posséder pour faire autorité en ce genre une érudition, une sagesse et une profondeur de vue qui embrasse à la fois les détails et l'ensemble. L'histoire c'est le bréviaire et le guide des monarques et des nations.

L'historien, au fond de son cabinet d'étude, est un meneur d'hommes. Il doit avoir, pour le bénéfice de ses lecteurs, au delà et en deça et si bien dégager les responsabilités des caractères et les conséquence des faits, que son oeil scrutateur soit aussi l'oeil prophétique.

L'historien doit réunir en sa seule individualité un assemblage de qualités, plutôt disparates, arrivées à leur entier développement, et de leurs contrastes former un tout harmonieux.

L'historien est tenu de posséder la science positive, concrète, philosophique et abstraite; il doit dans une âme naïve garder intact un idéal puissant que ne sauraient détruire ni la connaissance des hommes, ni l'étude de leurs faiblesses; de même que, dans un coeur pur, il est appelé à conserver l'amour de la justice incorruptible et à faire preuve de l'impartialité la plus désintéressée. Ce n'est pas tout, quand il a réuni ces qualités, il lui faut, pour être parfait, avoir reçu l'approbation de Dieu qui lui communique alors le génie: le don suprême.

Il y a quelques jours "L'Action Sociale", dans les colonnes de ses Ephémérides Québécoises", à la date du 5 février 1866, reproduisait ceci du "Canadien":

"Le regretté M. Garneau n'est pas seulement le "premier de nos historiens, c'est "*notre historien*", "celui qui a ressuscité notre passé et l'a fait revivre dans un tableau animé et grandiose, dont quelques ombres ne sauraient diminuer le caractère "et l'effet puissants, celui qui avait reçu le sentiment, le don de donner à ce passé la seconde vie "de l'histoire. D'autres ont ou pourront rivaliser "avec lui dans le champ, maintenant plus accessible, des recherches historiques, personne ne saurait lui ravir le titre qu'il a conquis à force de "labeurs, de dévouement et d'amour de son pays. "Ses rivaux et ses successeurs lui disputeront la "palme de l'érudition mais c'est lui qui s'appellera "toujours "*l'historien national*". Cette gloire fut "le but de sa vie, il la vit rayonner au-dessus de

“lui du jour où parut le premier volume de son
“grand ouvrage. Ce fut là son unique récompense
“mais il se trouva bien payé de ses rudes labeurs,
“car c’était à cela seul qu’il aspirait. Il savait
“d’avance que son travail ne lui donnerait ni la
“fortune, ni l’influence politique, que l’admiration
“universelle serait impuissante à lui frayer une
“voie à travers les intrigues qui dominent la car-
“rière publique. Peu lui importait, son but était
“plus haut et ce but une fois atteint, le reste pour
“lui était secondaire. Pour cela M. Garneau a sa-
“crifié sa santé, abrégé sa vie, négligé le soin de
“sa fortune. Son pays l’a laissé se dévouer, mener
“de front un ingrat labeur de bureau et son im-
“mense travail historique, s’user à la peine, sans
“même songer à venir à son secours, à le mettre en
“position de se consacrer tout entier à sa glorieuse
“tâche.

9 février : “Que le Conseil de ville représentant
“les citoyens de Québec, profite de la présente occa-
“sion pour exprimer sa profonde et sincère douleur
“de la mort si généralement regrettée de feu F.-X.
“Garneau, écuyer, qui, pendant vingt ans a rempli
“avec tant de crédit pour lui-même, d’honneur et
“d’avantage pour la cité l’office de greffier de cette
“corporation, et dont la réputation d’historien
“d’une intégrité inviolable et d’une habileté re-
“marquable a rendu sa mémoire précieuse non seu-
“lement à ses concitoyens et compatriotes, mais
“aussi à tous ceux qui étudient l’histoire dans le
“monde entier.

10 février: "Pour rendre hommage à la mémoire
"de notre historien national, M. F.-X. Garneau,
"on décide de lui élever un monument. Sir Nar-
"cisse F. Belleau est choisi comme président du
"comité général d'organisation.

15 septembre: "Translation des restes de notre
"historien national. M. F.-X. Garneau, de la voûte
"où ils ont été placés temporairement au cimetière
"Belmont, à l'endroit préparé sous le monument
"qui a été érigé à sa mémoire. Plus de deux mille
"personnes présentes, parmi lesquelles le lieute-
"nant-gouverneur Belleau et plusieurs membres du
"clergé. L'honorable M. Chauveau prononce sur
"la tombe de l'historien un discours éloquent et
"qui tire des larmes abondantes de bien des yeux."

Ce monument reste sans doute comme la preuve
d'un grand attachement admiratif de la part des
anciens citoyens de la bonne ville de Québec. Mais
il ne saurait suffire pour prolonger une illustre re-
nommée. J'y ai souvent pensé avec mélancolie. Ce
monument du cimetière Belmont est bien isolé et
ne frappe pas l'attention des étrangers, pas plus
qu'il n'éveille la généreuse ardeur du souvenir et
de l'exemple dans la masse du peuple. Il ne fait
pas germer l'ardent enthousiasme des jeunes. On
l'oublie! on fait plus: on l'ignore. Est-ce un parti
pris ou l'ingratitude de toute une race? Pourquoi
F.-X. Garneau n'a-t-il pas encore reçu le baptême
qui sacre les réputations humaines?

Est-ce que celui dont on dit "qu'il avait une âme
antique", tellement sa pensée étant haute et pure,

n'a séduit aucun artiste? J'en sais un pourtant, M. Philippe Hébert, qui rêve de donner un moule à ce souvenir et de magnifier les traits du génie dans la splendeur du bronze.

Mais voilà, ceux qui pourraient entreprendre ce mouvement louable ne s'en soucient guère et le monument Belmont, recouvert de la mousse de l'oubli, suffit à la reconnaissance nationale. O larmes qui coulez sur les douces mémoires, combien vite vous tombez en la terre d'ingratitude!

Mais nous autres, ses petits-fils et ses petites-filles, comme nous serions heureux de voir dominer sur les remparts de Québec, la statue de celui qui fut le fervent glorificateur de la patrie.

Je sens que je te reconnaîtrais, grand-père, moi qui ne t'ai jamais vu, tellement je t'aime et que je te sens en moi, quand passent les grandes souverainances de l'histoire!

Historien et poète! C'est trop peu, sans doute; le vingtième siècle ne déifie plus des idées: il adore l'argent. Penseur, tu n'eus de rayons de soleil que sur ton front, car tes mains ne se sont point réjouies de la fauve couleur de l'or. Il t'a suffi de tremper ta plume dans le sang immortel des héros.

Ce sentiment de l'oubli m'a surtout paru à son comble au Troisième Centenaire. Rien n'est venu rappeler à la foule ce grand peintre de notre épopée nationale. Il en a été également de même pour Fréchette. Leurs deux ombres attristées seules ont plané sur ces visions superbes de l'histoire. A qui la faute?

J'ose espérer pourtant que d'autres coeurs que le mien ont aussi évoqué les absents. Je me souviens avec persistance d'une sensation intense, inouïe, ressentie au spectacle des Pageants, par une fin de jour ensoleillée. A cet instant, je crois que l'âme de mon aïeul a quelque peu passé dans la mienne et je me suis donné la fantaisie, l'ivresse de croire que je continuais le rêve commencé dans mon "en dega" et que sur mon ordre et pour moi surgissait la féerie du passé. N'avais-je pas, en effet, à ce moment un sentiment supérieur à la curiosité émue des autres spectateurs. Pour moi seule, il y avait ce singulier et mystérieux sens du déjà vu, du déjà respiré qui est dans mon être le prolongement de mon ancêtre — et je crois que ce n'est pas une trop téméraire audace d'affirmer que moi seule à cet instant complétais une idée; que moi seule avais ce spectacle dans l'âme et dans la chair.

Visions épiques que tant de fois il a vu surgir dans la fièvre de son inspiration laborieuse, en des couchers de soleil semblables, sur ces cimes glorieuses de Québec, alors que dans ses promenades solitaires il allait de par les rues de la ville, cherchant la trace illustre du passé.

Plaines d'Abraham, vous avez gardé vos frissons de gloire et vos champs de batailles tendent encore au ciel toutes vos victimes expiatoires!

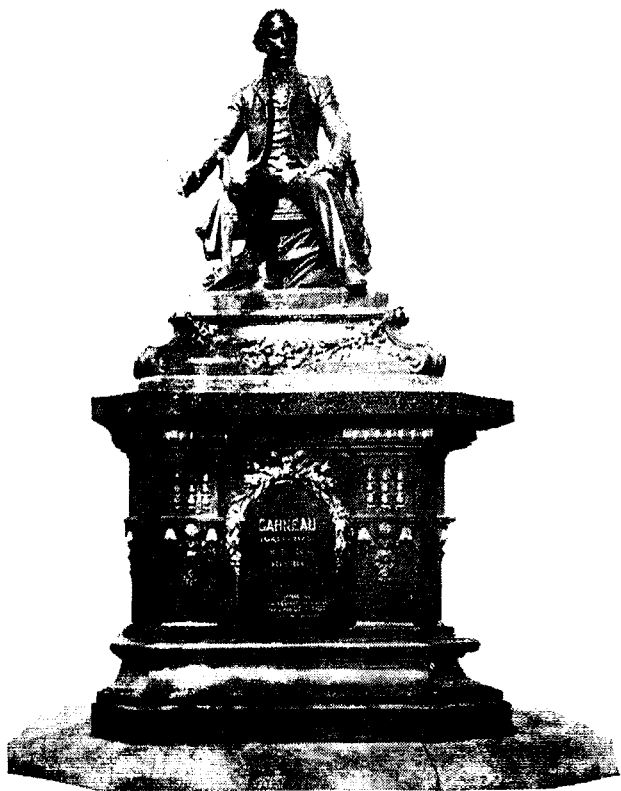
Plaines d'Abraham, vous avez resplendi votre apothéose, que n'eut jamais pu prévoir le cher historien, qui aurait nagé dans une joie délirante s'il eût pu imaginer une telle éblouissante résurrection.

Mais fêtes du Troisième Centenaire, vous n'avez rien eu pour lui, qui vous avait dessinées jadis... Rien n'a rappelé l'historien, si ce n'est dans une modeste rue du faubourg Saint-Jean; un portrait — naïvement peint, sans doute, — mais touchant hommage du petit-fils qui songea: "Quelqu'un des grands du jour, peut-être, remarquera ce visage et dira: Quoi! nous l'avons oublié!!"

Maison modeste, oui! que nul touriste n'a regardée avec intérêt. Maison identique pourtant à celle d'où, autrefois — dans les débuts de sa carrière, — une petite fenêtre laissait passer une lueur d'étoiles: la lampe de Xavier Garneau retraçant dans cette clarté vacillante, l'immense épopée de notre pays.

Le Soleil (*Québec*), 1909.





MONUMENT GARNEAU
Près la Porte Saint-Louis
Québec

Lettre à l'Hon Geo. Elie Amyot

donateur du Monument F.-X. Garneau

Monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre d'invitation pour moi et les membres de ma famille à l'occasion de l'inauguration du monument qui sera érigé à la mémoire bien-aimée de mon grand-père, François-Xavier Garneau.

Ce jour sera pour moi un des plus heureux de ma vie, parce qu'il sera la récompense du travail de grand-père. Et, je suis sûre que de là-haut il fera descendre sur vous et sur le peuple de Québec, en ce jour de fête, un large rayon de l'amour que son coeur si grand et si sensible porta toujours à son cher Canada.

Le Gouvernement de la Province de Québec, en acceptant votre don patriotique, a rendu hommage à l'historien aussi bien qu'au donateur; car, s'il reconnaissait le mérite de l'un, il répondait aussi au geste généreux de l'autre.

Cet autre, qui est vous-même, monsieur, je l'avais déjà apprécié depuis longtemps et tout dernière-

ment je me suis permis de faire votre éloge dans une revue publiée à Paris sous le nom de "Revue d'Europe et d'Amérique". Vous ne m'étiez donc pas inconnu. Aujourd'hui, je constate avec plaisir des liens de parenté, et ce beau monument, oeuvre du sculpteur français Paul Chevré, qui va identifier votre nom à un souvenir national, me rattache par l'âme à votre altruisme.

J'accepte donc votre gracieuse invitation avec une émotion intense et croyez que je ressentirai dans le plus profond de mon être l'hommage rendu par la Nation à mon aïeul vénéré.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués et reconnaissants.

Marie-Louise Marmette BRODEUR.

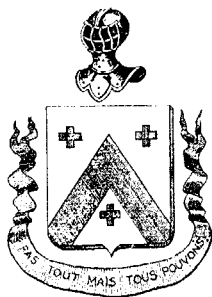
Octobre 1912.





Sir Etienne-Pascal TACHÉ

Sir Etienne-Pascal Taché



Le nom de Sir Etienne Pascal Taché attire et retient l'attention en ce qu'il a été celui d'un citoyen ardent mais intègre; celui d'un homme d'État, nécessaire à la gloire de son peuple, ainsi que le nom d'un catholique immuable dans ses principes: "Il n'est pas important, disait Sir Etienne, que je sois premier ministre, que j'aie ma part des honneurs de ce monde; mais il est indispensable et il faut que je sois bon chrétien et honnête homme!"

Ces fières paroles et toute la carrière politique de M. Taché me font penser à ces réflexions de Philéas Verchères de Boucherville: "Restons canadiens en Canada et vivons de la vie de nos glorieux ancêtres, pour mourir de la mort heureuse dont presque tous les nôtres sont morts, entourés des soins de la Religion. Cultivons nos champs avec courage; exploitons les ressources de notre pays, et, alors que notre sort comme peuple chrétien est véritablement digne d'envie, nous n'aurons rien à envier aux autres peuples de ce qui fait le vrai bonheur dans le temps et la récompense dans l'Autre Vie."

Sir Etienne Taché est né à St-Thomas de Montmagny, le 5 septembre 1795. La famille Taché, qui compte dans son ascendance l'illustre sieur Joliet, découvreur du Mississipi, jouit d'abord d'une large aisance, mais des revers de fortune à la suite de la conquête britannique la contraignirent à suspendre les études classiques de l'intelligent adolescent. "Ce qu'il fut plus tard, dit un contemporain, il le dut à son énergie, à ses méditations et à la persévérance de son travail." Il continua ainsi la tradition de sa famille dont la fière devise était: "*Pas tout, mais tous pouvons*". Il compléta ses études médicales qu'il avait commencées dans l'armée et pratiqua avec compétence et dévouement pendant plus de vingt ans.

D'une éloquence entraînante, il fut au Parlement l'homme des décisions droites et rapides, dictées par son dévouement à la patrie. De 1832 à 1837,

il partagea les idées du parti libéral dont M. Papi-
neau était l'âme et la plus haute personnification.
Le choc des événements de 1837 et 1838 fut si ter-
rible qu'il força les hommes à réfléchir et l'on vit
chacun reprendre sa place selon les idées qui lui
étaient propres.

C'est à la suite de ces événements que le Dr Taché
fut nommé adjudant général des Milices du Bas-
Canada, position qu'il accepta surtout pour se ren-
dre aux désirs de ses amis.

En 1848, Sir Louis-Hyppolite Lafontaine pria
le Dr Taché d'accepter dans son gouvernement le
porte-feuille des Travaux Publics. M. Taché tra-
vailla dans ce rôle nouveau avec toute l'habileté
et la conscience qui, chez lui, s'équilibraient si heu-
reusement.

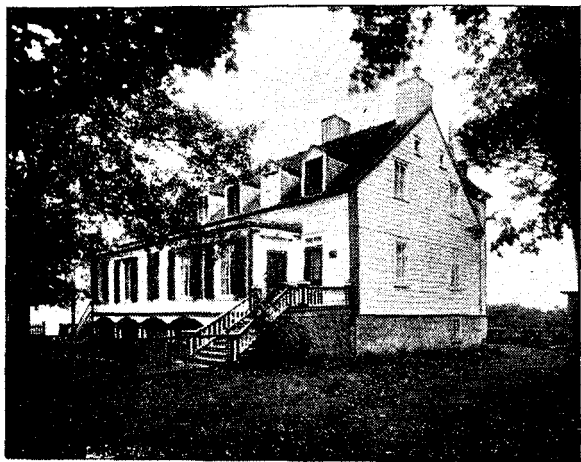
En 1849, le docteur Taché laissait les Travaux
Publics pour le Trésor, porte-feuille qu'il garda
jusqu'en 1851. Nommé à vie au Conseil Législatif,
ce fut dans cette chambre qu'il servit son pays, soit
comme ministre, soit comme conseiller.

Après la retraite de Sir L. H. Lafontaine, le Dr
Taché, qui gardait intactes ses idées tout en suivant
l'évolution des événements, fut nommé Chef du
Cabinet. C'est comme Président du Conseil Légis-
latif qu'il siégea jusqu'à l'époque où il se retira de
son plein gré, laissant la place à Sir John Macdo-
nald.

En 1857, M. Cauchon s'étant retiré du pouvoir,
le colonel Taché accepta *pro tempore* l'administra-
tion des terres de la Couronne. Mais, dans la même
année, il prit congé de ses collègues pour être tout

à sa famille. C'est alors que Sa Majesté la Reine Victoria le fit chevalier, au château de Windsor, en 1860; la souveraine lui conférait le titre honorifique de colonel dans l'Armée Impériale et elle le choisit pour en faire un de ses aides-de-camp.

La crise de 1864 le remit sur la brèche, car le véritable soldat ne déserte pas son poste et le véné-



Résidence de Sir Etienne Taché à Montmagny.

table vieillard consentit au sacrifice du calme qu'il goûtait à son foyer pour venir de nouveau combattre aux côtés de son ancien compagnon, Sir Macdonald. Premier ministre et receveur général, Sir E. P. Taché réorganisa le ministère sous le nom de Taché-Macdonald. C'est alors que se tinrent

les premières conférences qui marquèrent les débuts de la Confédération, conférences qui furent présidées par Sir E. P. Taché, l'un des plus ardents et dévoués partisans de l'union des provinces canadiennes. Le rôle prédominant qu'il a joué à ce moment décisif de notre histoire est trop souvent méconnu, oublié, parce que la mort glaça deux ans trop tôt la main qui eût dû signer l'Acte de la Confédération : car les luttes si fatigantes de la vie politique finirent par avoir raison de ce tempérament d'exception.

Sentant venir la fin de sa carrière M. Taché se retira en 1865 dans sa propriété de Montmagny : sa tâche était accomplie ! En juillet de la même année, entouré des siens qui l'adoraient, muni des sacrements de l'Eglise, il rendit à son Dieu une âme que la pureté de ses convictions avait préparée aux immortelles destinées.

Il fut enterré à Montmagny avec toute la pompe et la solennité dues à un patriote illustre. Le peuple le regretta et son nom vivra dans l'histoire.

Montmagny, 17 mai 1910.

II

PAYSAGES

Croquis de Voyages

SAINT-FAUSTIN

Quel pays de paix que ce "Nord" canadien où tout repose des sensations aiguës perçues dans le fracas des villes!

La cime ondoiyante des montagnes semble cacher, en ses fantaisies altières, de magiques secrets de sérénité; et, à les regarder toutes tranquilles, toutes voilées de vapeur — même sous le clair soleil — leur beauté inaccessible, leur attitude farouche, apportent au coeur les forts désirs et aux yeux des clartés qui sont des voluptés bienfaisantes par leur vertu de calme, d'harmonie et d'éloignement.

Ici, plus qu'ailleurs, le vent pour gémir prend des accents plus tristes, plus monotones, et il s'attarde musicalement à bruire à travers les sapins comme s'il jouait, à travers les branches, une sonate mélancolique faite d'un chant tendrement éperdu.

Juillet 1910.

LA MAISON AUX ROSES

Parfois la Destinée fait une halte reposante et nous accorde sa clémence ! Ainsi, le hasard en ces derniers jours a dirigé mes pas vers un asile de paix et de recueillement, où rien ne pénètre de la turbulente humanité.

C'est une humble et propre maison toute blanche dont l'architecture gracieuse, aux colonnettes élégantes, donne l'impression, quand vient le soir, d'un grand oiseau qui se repose sur la mousse et déjà prêt à reprendre son vol pour emporter son rêve vers les sphères bleues de l'infini.

Ici, nul bruit ! Dès que vous avez franchi le seuil, deux femmes accueillantes, belles, graves, vous offrent l'hospitalité d'un sourire paisible et doux, et, dès lors, vous vous sentez imprégné de la paix sereine de l'âme ; vous prévoyez que les jours qui vont suivre seront tous les mêmes dans leur tranquille éloignement des vains tumultes et des passions déprimantes et déformantes qui grouillent dans les villes et contaminent jusqu'à l'esprit le plus épris de quiétude ou d'indifférence.

Elles sont deux soeurs, les gardiennes de ce logis, et je ne connais rien de leur passé, mais il me plaît qu'il en soit ainsi et j'aime à les voir glisser, comme des créatures irréelles, dans la maison propre et rangée, tellement silencieuse, que je crois entrevoir à travers leurs occupations habituelles tous les

défunts qui vécurent, ici, il y a quarante ou cinquante ans : car, eux partis, je vois que rien n'a été changé des habitudes familiales et de la symétrie des meubles. Si le père revenait, il retrouverait son fusil accroché à la poutre qui soutient le plafond bas de la cuisine, le grand fauteuil et le bahut immense où je vois, sur une tablette, une pipe de bois noircie par un long usage, un pot à tabac ancien, en porcelaine brune, grossière mais solide ; et, le maître de la maison pourrait se diriger vers le large lit ancestral, à colonnes tordues. Si l'ombre de la mère se penche au foyer à l'heure où les morts reviennent, là où ils ont peiné de leur vivant sur cette terre marâtre, elle verra les énormes chaudrons de fer où tant de fois, sans doute, ses mains vigilantes firent mijoter dans les uns les confitures et la soupe, et dans les autres firent tremper la lessive et fabriquèrent le savon. Auprès de lâtre, le rouet, que faisait tourner son pied agile, attend encore le brin de laine. Elle pourra asseoir son contour imprécis et transparent sur le coffre gris aux lourdes bûches de bois franc gardant l'alimentation du poêle à deux ponts, qui attend l'instant de répandre sa pénétrante chaleur aux quatre coins de la demeure, quand l'hiver fermera portes et fenêtres et que l'aquilon sifflera mystérieusement, chantant à travers les érables, les cerisiers et les pruniers qui entourent la maison, enceinte du plus gracieux jardin que l'on puisse — je dirai — respirer ; car, entre toutes les plantations de fruits et de légumes surgit la plus inouïe végétation de

rosiers imaginables : rosiers blancs, rosiers roses, littéralement ployants de leur floraison, qui embaume, qui grise, qui éblouit. C'est féerique, c'est vertigineux ! surtout aujourd'hui où la brise un peu brusque secoue les branches trop lourdes, effeuille les poitrines gonflées et rougissantes des fleurs et



La Maison aux Roses

entr'ouvre les boutons aux teintes variées, prometteurs de vie, de sève, du plaisir des yeux et de l'odorat.

Véritablement, c'est une merveille à regarder, digne des yeux d'une reine — d'une reine de contes de fées aussi bien que d'une vraie reine de chair, femme, amante, poétesse — tellement la nature a déployé en ce coin du monde qui est ce jardin,

une magnificence de coloris, de parfum, de velouté, un luxe entre les luxes, une suavité céleste et une volupté renfermant toutes les autres, à faire demander au Créateur de nous créer à nouveau avec mille sens multiples et différents des nôtres, plus subtils, pour mieux absorber cette joie délicate, afin d'être aussi une gloire dans ce débordement de beauté souveraine.

Oui, il fait bon vivre en ce jardin ! Mais il fait bon n'y vivre qu'un jour, tant l'inconstance et l'inquiétude humaines tyrannisent l'homme et désenchangent le cœur... Ayant respiré ces fleurs, je m'en irai, tellement j'ai peur de découvrir une ombre défectueuse à ce tableau ; tellement je redoute que la réalité analysée me gâte une vision quasi paradisiaque et avant que ces fleurs soient flétries sur leurs tiges, avant que leur grâce soit fanée au premier baiser brutal du vent qui viendra, je le sais, glaner cette merveille — l'autre mois je m'en irai...

C'est pour moi que ces pétales furent belles, odorantes, cette saison, et je t'en remercie, consolante nature ! J'en emporte le rêve, mais jamais plus je n'ouvrirai la porte de ce jardin, jamais plus : j'y fus heureuse d'un épanouissement prodigieux, complexe de palpable délectation et de comparaisons avec d'autres jardins chers à mon souvenir : je viens d'être favorisée d'un enchantement imprévu qui doit rester unique pour que j'en garde toujours vivante, l'ineffable joie !

Juillet 1917.

PAYSAGE LAURENTIEN

Ce matin le soleil de septembre s'est levé sur le Cap Diamant plein de séduction, de mirages et de nuances qui soulignent les moindres détails des courbes, des feuillages, de la plaine et des eaux ; et nous pensons en regardant ce décor incomparable que, décidément, le soleil c'est l'esprit de la nature, son sourire, son attrait magnifique et bienfaisant, et notre éternel ami.

Aussi nous voulons imprégner notre être de ce jour merveilleusement clair. A la hâte, nous organisons une promenade à la campagne. Nous emplissons de larges paniers de saines friandises et nous faisons ample provision de chandails, couvertures et le reste, et, joyeux comme des adolescents un jour de vacances, nous montons en auto pour filer bientôt sur la route vers la Jeune Lorette.

On dirait une réminiscence de la Suisse, en moins solennelle, pas de glaciers éternels, mais des mamelons touffus, très verts, baignés par une légère vapeur bleue qui idéalise et que l'on voudrait palper en leur changeante ondulation.

Puis, de-ci de-là, nous entrevoyons des maisonnettes, blanches, vertes, brunes, sans prétentions architecturales mais où l'on aimerait s'arrêter un peu, tant elles semblent paisibles, couveuses de bonheur et de délectable sérénité. Partout, sur les galeries, des monceaux de citrouilles, d'herbes odo-

rantes, d'oignons rouges, que les prévoyantes ménagères font sécher et mûrir à la chaleur de ce soleil de septembre aux grâces câlines, comme en ont les jolies femmes qui passent de l'été à l'automne, transition charmante pour qui sait en savourer les phases délicates, déjà ombrées de la mélancolie des grands soirs, ceux qui font date parce qu'ils ont un peu d'agonie dans leur apothéose.

Rendus au camp — une maisonnette rustique — nous cuisinons tous ensemble, puis la table se trouve dressée comme par enchantement : pain, poulets froids, crème, gâteaux, confitures, lait et beurre pris à une ferme, nous faisons un repas qu'eut envié la célèbre fermière de Trianon. Enfin, nous appareillons les canots et vogue la galère ! Bientôt nous glissons comme des oiseaux voyageurs en mouillant l'aile de notre rêve à l'eau bleunie de la rivière Saint-Charles. Quel calme, quel apaisement des soucis, quelle béatitude de se trouver là, effeuillant quelques pages au livre de la Nature, avec reconnaissance : c'est elle, la seule douce qui ne change jamais, accueillante comme le parvis du ciel qui fait les âmes plus spirituelles et les corps plus robustes. Nous avironnons une couple d'heure, parlant peu, chacun se livrant au cours intime de sa pensée, de ses réminiscences, mais unanimement absorbés par la vision de beauté qui surgit, rayonne, resplendit.

Soudain l'un de nous fait une réflexion que fit jadis J. J. Rousseau : "Le monde est pourtant assez

vaste pour que chaque homme y possède son coin de terre, sa hutte, son berceau, sa maison, son jardin, sa tombe". Oui! nous devrions rester unis à la terre, mais bah! c'est trop peu pour l'ambition des hommes, cette nature, ils la détruisent par un rude labeur: à la place des arbres séculaires ils font surgir les moulins, les usines — toute la nèvre de l'industrie qui transforme, perfectionne et crée les nouveaux besoins pour la course rapide des jours...

Est-ce donc vraiment indispensable que l'homme orne ainsi sa demeure? faut-il que les sueurs des uns soient le confort des autres? faut-il véritablement que nos membres douillets réclament ces délicatesses modernes qui, parfois, amoindrissent la pensée, diminuent la taille des humains et limitent l'existence par un surmenage insensé.

On appelle cet effort le progrès! Mais le progrès n'empêche pas les guerres, les tueries organisées avec un art diabolique.

Allons, pourquoi ces réflexions tristes quand ce beau paysage nous convie à l'oubli de la souffrance par la joie des yeux. Là-bas, les Laurentides, les lacs Beauport et St-Charles; les deux Lorette, Charlesbourg, Limoilou, rivalisent de coquetterie; oublions les humains et honorons le grand Architecte qui fit ces merveilles: contemplons le travail séculaire qui traça ces ravins, boisa ces côteaux, creusa ces lacs et fit serpenter ces eaux comme des rubans clairs, à travers ces ornements solennels.

Les plus beaux jours ont leur déclin et nous devons quitter ces spectacles enchanteurs pour rentrer en ville un peu silencieux, un peu las, mais les poumons dilatés, et souhaitant que le sommeil vienne continuer dans son mystère la douceur de ce rêve trop rapide, que nous avons fait les yeux ouverts.

Joyau du Saint-Laurent, j'admire tes ravissantes campagnes et ton site incomparable, je t'aime...!

Québec, septembre 1919.



HALL D'HOTEL
PENDANT LA GUERRE

Par ce soir bleu pailleté de l'or des étoiles, l'été comme un amoureux transi et boudeur nous fait de froids adieux et je sens, sous mes fourrures, le premier frisson de l'automne donner à mon épaule le baiser aigu qui me fera regretter les soirs alanguis de juillet, le parfum des champs et le mystère des bois verts et touffus.

Ici, sur la haute terrasse, les promeneurs marchent à pas hâtifs; il fait froid et Cupidon circule en vain de groupe en groupe! Il semble qu'on lui fait grise mine, que le bandeau délectable tombe des yeux, comme lorsque l'âme laisse tomber son rêve et que la réalité surgit banale, indésirable, faite d'angles, d'ombres, de solitude.

Seuls, durant la promenade, je vois les vieux couples se resserrer, habitués à la mauvaise humeur des fins de saisons; ils en ont tant vu que leurs regards se sont habitués aux changements des décors à la chute des feuilles qui est moins triste que le tourbillonnement des illusions qui tombent dans le néant. Mais ils sont tout de même contents, les vieux, de se sentir encore là! les uns près des autres, ils se rapprochent de plus près, afin d'unir ce qui reste de jours, de chaleur, de soirs mélan-

coliques comme celui-ci et qu'ils redoutent tant de ne plus revoir, une autre année...

Mais, décidément, ce soir frileux n'est pas propice aux jeunes; il semble que la brise brutale désunit leurs lèvres, amortit le désir des étreintes et bientôt ils désertent la terrasse pour la rotonde de l'hôtel, d'où s'échappe un bruit rythmé conviant à la flânerie, au chuchotement, à la danse, suivant les âges, les états d'âmes, le souci de l'heure.

Nous entrons: autour des petites tables les femmes élégantes ont déjà approché les fauteuils et rapproché les coudes et les genoux; c'est l'instant des potins, des complots passionnels et de ce demi-engourdissement de l'esprit et des sens que recherchent les mondains pour les heures mornes, ternes, où il semble que la sensation d'être vus à s'ennuyer soit une sorte de félicité.

Tout auprès, nous voyons les couples s'enlacer selon les convenances suffisantes d'un monde indulgent. Ils sont bien là une trentaine qui tourbillonnent en cadence et enlacent bras et jambes, en des mouvements plutôt disgracieux qui caractérisent ces contacts d'où l'union des corps et l'harmonie des esprits sont bannies. Pourquoi cette parodie banale de ce qui est le plus doux, le rapprochement de l'être! car, ceux-là semblent des momies modernes qui exécutent gravement une saturnale sans ivresse.

Tiens! pourquoi ce couple distingué s'est-il égaré là? Elle, presque diaphane en sa robe de tulle blanc, gracieuse et chaste en sa tenue; lui,

impeccable en son habit noir, le véritable homme du monde: des jeunes mariés américains, dit-on.

Pourquoi viennent-ils ainsi tourner sans parler, au chant plaintif de cet orchestre sans passion, qui joue parce qu'on le paie, sans y mettre cette flamme ardente que la musique exhale et communique à la foule et l'unit dans la vibration des fluides qui constituent la béate joie du son.

Pourquoi sortent-ils de leur chambre, ce soir froid, sans magnétisme émotif? sont-ils déjà las d'échanger leurs confidences, de parler d'avenir, de chercher en leurs prunelles l'infini qui est l'emprise des êtres les uns sur les autres, et la fièvre de cette divine douleur qui est le lot de l'amour humain. Mais, nul ne peut analyser le caprice des hommes, le besoin de changement, de mouvement. Il semble pourtant que ces jeunes époux seraient mieux là-haut, par ce soir frileux, dans l'appartement luxueux et intime. Serait-ce que notre nature est si imparfaite, si incomplète qu'elle ne peut supporter un bonheur certain et continu, toujours de la joie, ce n'est donc pas de la joie?... il faut que, par une aberration étrange, nous divisions nos si courtes félicités!

Parmi les danseurs, il est un autre couple qui retient l'attention. Le monsieur n'a qu'un bras, il est élégant quand même et se livre avec une satisfaction évidente au plaisir lent de cette danse morne. La jeune fille confiante, compatissante, doucement femme, est tellement proche que ce manchot oublie la boucherie de la guerre dont il

a subi la terrible amputation... On peut donc danser encore après avoir vu ÇA! après y avoir laissé un membre? On peut donc être futile encore après avoir touché à la barbarie, aux horreurs des nuits sanglantes, après avoir entendu siffler les obus et gémir les agonisants... on peut revenir en ces salons et reprendre contact aux banalités stupides des Halls à la mode?

Je ne le croirais pas si je ne voyais autour de moi de braves militaires revenus du front, qui flirtent ainsi que leurs camarades qui, eux, ne sont pas allés "somewhere in France..."

C'est donc ça la vie! les grandes catastrophes ne changent rien aux êtres et aux choses; on reprend si facilement où on avait quitté, ni plus ni moins, et puis, on continue jusqu'à la fin — comme les autres — ni plus grands, ni autrement, pourquoi? Les plus rudes sacrifices sont donc vains et inutiles; à qui profitent-ils donc?

Tout de même, ces salons des grands hôtels, pendant la guerre, sont lugubres! ils donnent un spleen terrible, ils dépoétisent ce que la mondanité a de grâce, d'esprit, de volatile séduction.

On ne devrait pas danser quand il y en a tant qui agonisent là-bas.

C'est inhumain, c'est féroce cette frivolité-là! quand on songe à l'éclosion des obus, à la course des chevaux traînant les lourds chariots qui font craquer les os des mourants.

Petits souliers de satin, vous piétinez la dignité
de la femme, vous écrasez la bonté, vous mutilez
la beauté.

22 septembre 1917.



L'Ile d'Anticosti

A BORD DU "SAVOY"

Au large, notre pensée ouvre son aile et comme le goëland plonge tantôt dans les profondeurs de la mer et tantôt remonte victorieuse vers l'éther bleu.

Traversée superbe ! l'eau semble une vaste rivière de diamants que le soleil caresse de ses rayons, de ses reflets multicolores.

Une fête de famille que ce voyage : joyeux propos ou rêveries suivant les goûts et le caprice de l'heure. Des cabines confortables et gaies, une nourriture de choix, le front sous l'oeil vigilant du capitaine, courtois "à la française", mais grave, au fond, comme l'homme de mer méditatif et ne faisant qu'un avec ce large horizon d'eau, de ciel, de mystères redoutables, qui cachent tant d'énergie, de mouvements et d'écueils. Qui le dirait, pourtant à regarder notre Saint-Laurent couler ainsi paisible, tout en splendeurs radiuses, ce matin ? Qui le dirait à la vue de cette mer pleine de murmures, d'appels au rêve, aux doux propos, à d'infinis projets de bonheur pour tous les voyageurs

— ces chevaliers de l'Idéal toujours en route vers les îles enchantées, mais d'où ne reviennent jamais les marins qui ont pu y amarrer leur navire. Les sirènes gardent les humains quand leurs bras les enlacent, dans un déferlement de vagues qui enroule, emporte et ne rend jamais son homme!

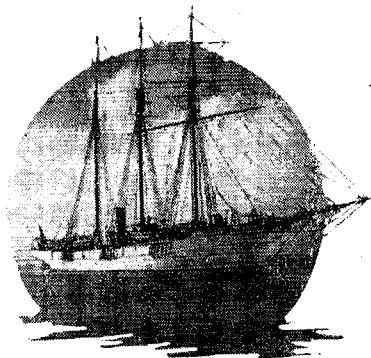
Mais si nous avons vu une baleine se balancer coquettement dans son bain matinal, nous n'avons pas vu de sirènes — heureusement! Sans cela je ne pourrais vous dire ce que j'ai à vous dire, et je ne serais pas où je suis, dans l'île radieuse d'Anticosti dont je vous parlerai prochainement, à mon retour. Les courriers sont rares ici et il est probable que je porterai le récit de mes observations à la rédaction même, quand je pourrai les analyser, les dégager, car dans cette nature surabondante de vie, les réalités ont de singulières apparences de songes; elles se spiritualisent, en étant si puissantes, si enveloppantes, si harmonieuses.

Ce n'est donc qu'un bonjour à mes chers lecteurs — un mouchoir parfumé que l'on agite en le posant un peu sur les lèvres, comme si l'on voulait que de sa dentelle légère s'échappe un peu la magique joie qui surgira des paysages jamais vus, des aventures que l'on escompte et qui surviendront plus banales que le rêve, mais aussi plus identiques à soi-même, plus suaves aux cœurs naïfs: le vrai est grave et simple, et dans les coins de l'univers où la nature donne son maximum de beauté, de majesté, les hommes sont plus unis, moins compliqués et les mœurs gardent une ru-

desse austère qui charme le citadin, qui est un grand blasé ayant besoin d'émotivité et qui ne voudrait pas toujours consentir à vivre définitivement cette existence, rester dans ces austères pays où l'effort de l'homme s'identifie aux montagnes, à l'atmosphère, au mouvement de la machine universelle.

Sur cette île d'Anticosti je vis en surabondance, grisée par tant de nouveaux aspects des lieux et des êtres. Je ne trouve pas les mots dans l'emprise de l'émotion éprouvée devant ce grand spectacle de la Baie Ellis. Je me sens isolée quoique entourée de gens gais ; j'ai l'impression d'une vie multipliée comme si un peu de l'Être Suprême m'enveloppait, me soulevait, s'appropriait ma pensée, mon énergie. Quand je m'éveillerais de ce songe qui est un beau voyage, je vous dirai...

Anticosti, 6 octobre 1917. (Le Pays).



UNE CONSTATATION

Mon premier mot sera pour protester contre un certain chroniqueur, qui a cru bon durant mon absence d'usurper mon pseudonyme : *Domino Noir*.

Mon Dieu, je dis usurper ! c'est un bien grand mot pour une similitude de goût dans l'ajustement. Mais enfin, si ce chroniqueur — qui ne lit pas *Le Pays* évidemment — me rencontrait par hasard dans cette mascarade qui s'appelle le journalisme, je tiens à l'avertir qu'étant la première à avoir choisi le *Domino Noir*, j'ai préséance et qu'il devra glisser d'une nuance jusqu'au Do... mineur, ou bien transformer la couleur de son "travesti" selon une des brillantes tonalités de l'arc-en-ciel. Sans quoi, j'affirmerai — afin qu'il ne l'ignore plus — mon nom d'auteur, qui est propriété personnelle ; car c'est une bonne précaution que de se préserver de la confusion des plumes !

Maintenant, chers lecteurs, mon dévouement vous est acquis à nouveau et je vous reviens d'Anticosti surabondante de santé, de bonne humeur et l'esprit ensoleillé des teintes chaudes de l'automne. Je ne vous cacherai pas non plus, que je suis vibrante encore de l'harmonie chantante de notre fleuve, à travers laquelle vous entendrez le vent du

large murmurer nos vieilles légendes entremêlées à mes rêveries, qui viennent à vous scandées au rythme des marées, parfumées de l'odeur du varech et cristallines, comme si la mer, dans une vague folle, faisait tomber dans votre verre les perles de mon collier.

Mais, comme on me prie d'être brève (il paraît que j'ai de la femme tous les aimables défauts, plus un !), je vous dirai aujourd'hui mes impressions du large, qui sont là sur ma table de travail dans ce calpin que j'ouvre et où vous allez lire des pensées sincères, éparpillées, sans ordre, comme nous jetons, nous autres, nos sourires, nos regards, nos pleurs. Tout coeur de femme n'est-il pas un peu comme la mer, tour à tour éperdu, palpitant ou froid et fuyant comme l'eau, la belle eau verte qu'on voit là-bas, en colère et câline, tout à la fois.

✱

IMPRESSIONS DU
GOLFE SAINT-LAURENT

Comme le goëland étend ses ailes, ainsi ma pensée libre de toute contrainte, délivrée de tous les bruits de la ville, prend son vol entre le ciel et l'eau, ces deux éléments superbes que la main de l'homme ne peut étreindre parce qu'ils sont l'am-

bianche prochaine de l'innommable, de l'équilibre du mouvement et le nombre de l'espace...

Partis à sept heures hier soir, nous sommes favorisés d'une température idéale, la mer est calme comme un lac! pas de roulis, pas de malaise pour les plus délicates. Je sens mon être délicieusement bercé par la sensation retrouvée des longs voyages aux pays convoités. Cette détente est suave! Comme j'aimerais vivre ainsi, loin des petits esprits et des potins et ignorant l'agitation fébrile des villes: la mer est tellement séduisante à ses fervents. Sa voix parle un divin langage, alors que sa poitrine mouvante nous soutient en charmeuse et de chacun de ses frémissements nous berce de mots mystérieux, câlins, humains.

C'est la grande Aphrodite, amante des mortels qu'elle appelle ou repousse suivant ses caprices, ses emportements ou ses alanguissements, mais toujours souverainement redoutable...

Passé la soirée sur le pont, ayant pour seuls lampadaires les étoiles! Quelle délivrance que de se déprendre ainsi, pour quelques jours de la cité turbulente et importune... pourtant tu me parus jolie, l'autre soir, quand je te quittai, parée de lumière! tu avais un air de fête et l'on oubliait la poussière de tes siècles révolus qui a traversé le temps mais qui glisse tout de même sa poudre en une mélancolie grise quand surgissent les monuments de l'industrie, de l'élégance moderné. Oui, c'était gentil à regarder, en s'éloignant du port, ces guirlandes de lumières électriques qui ont un air de gaieté

persistante, factice : perpétuel mensonge de l'humanité qui s'agite tant pour faire croire à quelque chose qui demeure, qui console, qui satisfait.

Sans aucun doute, ces murs hautains, comme ceux de Jéricho, s'écrouleront un jour, à quelque tournant de l'histoire. Que diront de nous ceux qui viendront nous remplacer, alors ? Sans doute ce que nous disons des générations disparues, ce que nous disons de nos précurseurs : ils luttèrent, ils souffrirent, ils cherchèrent...

Chercher ? N'est-ce pas là, semble-t-il, l'unique vocation de l'homme et l'ironie du maître — là-haut — qui tient toujours ouvert sur la machine ronde, son oeil, dans le triangle sans issue qui contient la loi unique, la matrice essentielle du système universel et l'énigme de l'être. — Flamme, éther, vibration, se multipliant à l'infini : avant, maintenant, toujours !

Nous filons vers Anticosti et je m'en réjouis. Tant d'aspects divers sollicitent ma curiosité vers ce point solitaire. Ile du rêve, fécondée par l'industrie de l'homme.

Comme dans les coins privilégiés du monde, il y a là une atmosphère étrange qui flotte entre ces deux idées : le travail, la volupté. Et l'on me dit que, silencieusement, ces deux idées ont fait leur chemin parmi la population. Au reste le voisinage de la mer active leur propension — les peu-

ples marins sont plus qu'ailleurs silencieux et violents; actifs, durs et sensuels.

Ils vivent plus profondément, parce qu'ils sont plus réfléchis; ils développent, penchés sur eux-mêmes, l'acuité de la sensation; pendant que le vent du large les renforceit solidement pour les grandes labeurs.

J'ai hâte de voir ces gens-là, de frôler leurs mœurs et d'observer la monotonie de leur existence, traversée par des flambées inouïes de vie passionnelle.

Cette nuit, j'ai dormi sans inquiétude de quoi que ce soit au monde; tout mon être suspendu au mouvement de ces vagues molles, douces, chantantes, l'oubli de tout m'envahit! il me semble que je prends corps avec cette eau, cette cadence; je ne suis plus qu'un atome fluide qui palpite dans l'Infini...

Ce matin, réveillée par le soleil qui transperce le hublot et en fait une chose d'or qui répand une caresse joyeuse sur moi, sur mes idées, sur mes souvenirs qui ont dans cet isolement une allure douce que je ne leur connaissais pas ailleurs. C'est si loin, tout ça qui est attaché à ma destinée et si fragile en ce moment: une secousse de colère de cette mer changeante et tout de moi est englouti, fini, éteint. Tout de même, je choisis avec un égoïsme étrange parmi ces souvenirs, ces biens qui sont

si forts, si tyranniques là-bas. Mais ici, ils se spiritualisent, ils sont légers — c'est un peu ça : mourir ! et, si les morts pensent, c'est ainsi qu'ils doivent penser, sans souffrir, sans être complètement heureux, encore, mais allégés déjà, tellement...

Anticosti!! Enfin, nous entrevoyons son profil grisâtre. Le cœur me bat très fort, jamais je n'ai vu tant d'espace, tant d'immensité autour d'un point fixe. C'est l'impression qu'on éprouve chaque fois qu'on voit la terre, après un long trajet sur l'eau. C'est à croire que l'on nage vers les mondes de l'au-delà, la pensée dilatée, multipliée, se refuse à la condensation de son infini dans les formules de l'idée et aux étreintes du moule qui est le mot.

Le mot? où trouver dans ce chaos de sensations le geste du verbe qui fera surgir la vision, les contours, les images, la peinture, la description de tout ce que l'on voit, de tout ce qu'on entend, de jamais vu, de jamais évoqué?

Non, je ne puis trouver... Je me sens impuissante, tellement ces dernières années m'avaient peu préparée à cette immensité d'eau et de terre qui m'enveloppe, m'absorbe. Le premier besoin du bonheur, c'est la foi. Mais la foi à quoi, puisque la douleur, le renoncement, l'analyse des faits et des hommes ont enlevé de mon esprit les illusions qui bercent l'humanité dans ses membres naïfs.

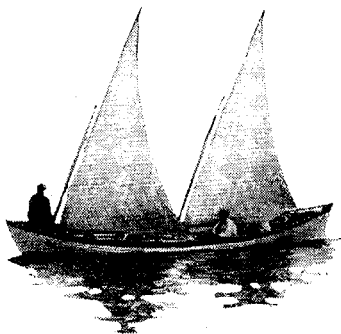
Mon cœur de femme, sans doute, est plus fort que les événements qui, à tour de rôle, ont meurtri,

détruit, saccagé... et une clarté inextinguible est au centre qui résiste aux sombres ténèbres que le malheur a essayé d'accumuler dans le sanctuaire de mon être; mais ici, j'ai retrouvé dans l'air quelque chose de rayonnant qui est comme le principe de ma propre clarté intérieure. C'est donc cela l'Ether éternel qui palpite, circule, éclaire dans mon âme, comme dans ce ciel d'Anticosti vibre le même mouvement de vie qui meut le monde et rajeunit l'être humain.

A certains individus plus vibratoires, il faut plus d'espace pour circuler, se redresser, s'envoler. Ici, je trouve le vaste espace où je puis nager, me détendre, m'épancher. La nature me reçoit, me fait fête, me parle et me caresse. Elle me parle dans les vagues aux ondulations courtes et égales qui viennent s'arrêter près de moi et jaser de ce qui m'est sympathique; elle me cause dans la brise saline qui embrasse mon cou, mes épaules, mes cheveux et glisse tout le long de mes jambes comme si elle voulait me prendre et m'identifier au sable de la route que j'entrevois sur ce rivage, que je foulerai tout à l'heure; à cette herbe qui verdoie sous le gai soleil; à ces bois qui se dressent nombreux, en formant un contraste saisissant, entre la mer qui clapote et toutes ces pointes de rochers, s'avancant en rond pour former les baies, les anses, en encerclant l'eau qui les abreuve parce qu'elles ont soif, les baies aux grands bras explorés qui appellent et qui retiennent le flot salé, jaseur, badin.

Et comme je comprends ça, moi, autant que si j'étais le sable de ce rivage, autant que si j'étais les sapins verts qui arrêtent au passage la voyageuse séduisante, la dangereuse amie qu'est la mer.

Le Pays, 15 novembre 1917.



ASPECT D'AUTOMNE

Anticosti (Ile de l'Assomption) est située dans la province de Québec, sur le golfe Saint-Laurent, à mi-chemin entre l'océan et Québec, c'est la clef du Saint-Laurent. Elle couvre une superficie de cent cinquante milles de longueur sur soixante-cinq de largeur et compte une population de trois cent cinquante habitants. Durant l'hiver l'exploitation forestière augmente le personnel industriel de quatre à cinq cents employés : ingénieurs, commis de bureau, etc.

Cette île fut découverte par Jacques Cartier, au XVI^e siècle, et fut donnée comme seigneurie à Louis Joliet, à la fin du XVII^e. Elle faisait partie de la Seigneurie de Mingant qui comprenait une partie de la côte nord du golfe Saint-Laurent, puis Joliet perdit ses droits sur elle, à la suite de circonstances que j'ignore — avis aux historiens. Elle appartint dès lors à l'Angleterre et elle est aujourd'hui la propriété privée de M. Gaston Menier, qui la tient par succession de son père, Henri Menier, le réputé chocolatier français : mais elle relève encore, au point de vue administratif, de la province de Québec.

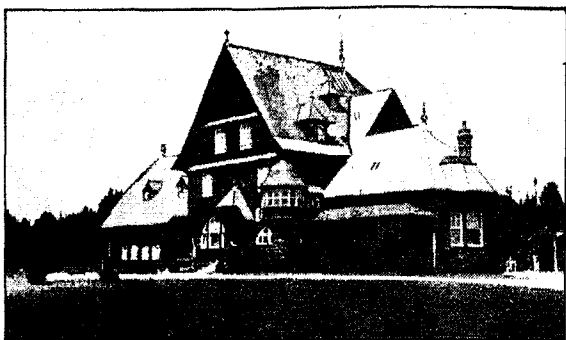
Monsieur Henri Menier s'est appliqué surtout à étendre la reproduction du gibier, qui était déjà la richesse et l'attraction de l'Ile, puisque, dit-on,

elle fut nommée par les Indiens: "Nataschkude", c'est-à-dire endroit de la chasse à l'ours. Toutefois il semble que les ours aient disparu pour faire place aux chevreuils, loups, renards, castors et tous volatiles ordinaires qui vivent à l'état sauvage dans nos champs et nos bois. Mais le grand charme pour le voyageur c'est de voir s'agiter dans les baies, à marée basse — comme de mouvants ilots gris — le gibier d'eau qui anime ces rivages solitaires de leurs cris respectifs, tels les outardes, canards, alouettes, mouettes, goélands, hirondelles de mer, tandis que les perdrix, corneilles et bécassines survolent la grève, descendent s'abreuver un instant, toujours en groupes, puis reprennent leur course vagabonde vers les bois silencieux et hospitaliers.

Mais la chasse est absolument interdite à la population, Monsieur Menier se réservant la chasse et la pêche; celle-ci est autorisée uniquement pour l'empaquetage et la vente organisée du homard et du saumon, au profit du propriétaire de l'Île. Il en est de même pour le gros gibier à poils qui est abattu pour être expédié en France à M. Menier, qui réalise ainsi de jolis revenus et fait aussi des cadeaux princiers à ses amis, en leur offrant des fourrures qui viennent de son Île. Et, afin que les bêtes sauvages n'y soient troublées d'aucune façon, il est même interdit de garder un chien; ainsi on ne compte aucun représentant de la race canine dans toute l'Île. Aussi, les lièvres, les renards, les chevreuils viennent-ils rôder en toute quiétude autour des habitations; et j'ai pu voir, certain matin

d'octobre, sous nos fenêtres, jusqu'à cinq chevreuils et trois renards se promener gracieusement en broutant l'herbe — il est vrai que nous avons constaté qu'il manquait quelques cocottes au poulailler et que la pelouse était fleurie de plumes blanches!

Un des plaisirs délectables de l'Ile, c'est de manger du gibier et du poisson qui sont encore vivants



Villa Menier (Anticosti)

une couple d'heures avant de les déguster et qui sont mis au four, encore palpitants, pour ainsi dire. Pour les gourmets, dont je suis, ces mets ont de ce fait une saveur et un fumet que l'on ne peut goûter lorsque le trajet d'un long voyage enlève à ces victuailles leur véritable sapidité.

L'aspect de l'Ile est sauvage et grandiose, mais la villa Menier, le chalet du gouverneur et les mai-

sonnettes de construction uniforme, suivant qu'elles sont de la Baie Ste-Claire ou de la Baie Ellis, jettent une note vibrante et gaie sur cette terre silencieuse, isolée durant des mois, pendant l'hiver, de toute communication fluviale. Seule la télégraphie rappelle à ses habitants que le monde au delà continue à s'agiter, à penser, à combattre pour des causes, des illusions, des nécessités qui leur sont devenues complètement étrangères, si ce n'est par les passions adhérentes à tous les hommes, sans exception.

J'avoue que j'ai été quelque peu étonnée de constater que ceux qui vivent là sont sujets aux mêmes qualités, instincts, aspirations qui nous enthousiasment ou nous diminuent, nous autres citoyens des villes. J'aurais cru que les caractères auraient pris là une ampleur, une élévation quasi-élyséenne, tant la nature a des aspects d'immensité qui paralyse l'étranger en lui donnant la sensation qu'il vient d'aborder à quelque contrée surnaturelle et que ceux qui vont venir l'accueillir auront d'autres visages, d'autres muscles, d'autres statures que les nôtres... mais, c'est une illusion, nous rencontrons là des frères d'humanité, plus silencieux que nous sommes et quand ils nous voient ils semblent nous demander de la gaieté, du rire, de l'expansion qui manque à leur vie uniforme, solitaire et contemplative.

Ce qui frappe en arrivant à Anticosti, c'est un quai d'un mille de longueur, pourvu d'un chemin de fer surélevé qui sert à emporter et à déverser le

bois de pulpe dans les barges, quand arrive le printemps. Ce bois est transporté aux Etats-Unis et il rapporte parfois près de cinq cent mille dollars à M. Menier. Il faut avouer que l'entretien de l'île, de ses habitants et des constructions industrielles entame fort les revenus. Un gouverneur, une couple d'intendants, dont l'un reçoit mille dollars par mois, sans compter ses frais de voyages annuels d'Europe à Anticosti et d'Anticosti en France, démontrent que M. Menier fait royalement les choses. Un curé, un médecin, un avocat — résidant à Québec — un officier de douane, un constable qui est aussi chef de pompiers, sont en tête du personnel. Deux chapelles, un magasin général, une buanderie, un hôtel; la boulangerie, la boucherie, l'épicerie; une salle publique pour les fêtes, noces, bazars, etc.; le poste de police et d'incendies, un bureau de poste et de télégraphie procurent à la population tout le bien-être désirable. Elle vit entourée de ce qui assure à la vie domestique son confort et son intérêt. La Pointe-Ouest est pourvue d'un poste de télégraphie sans fil Marconi.

Trois fermes, dont celle de Rentilly — un joli nom français — sont pourvues d'étalons de race et de tous les animaux nécessaires à l'alimentation; la culture des légumes est particulièrement soignée. Je n'ai pas vu d'arbres fruitiers! peut-être n'y viennent-ils pas. En tout cas, les arbres qui y poussent n'atteignent en général une élévation im-

posante que dans l'intérieur de la forêt, au bord de l'eau, les sapins eux-mêmes semblent souffrir des ouragans du large secouant avec rudesse les feuillages qui prennent là, plus tôt qu'ailleurs, des teintes dorées et rougeâtres donnant l'impression, quand vient l'automne, de sanglantes blessures, estompées d'or et de rouille; chaque contour a pour ainsi dire sa couleur, et les feuilles desséchées par la brise saline se dissolvent en teintes différentes qui enlacent, colorent les troncs dénudés, comme si de magiques pinceaux y traçaient des caractères bizarres, des empreintes énigmatiques du poème universel.

Quand je fis ma dernière promenade à travers les bois qui festonnent la Baie-Elis en bordure dentelée, je crus entendre des voix, des murmures, des plaintes et des soupirs. Il est vrai que le vent de l'ouest sifflait à travers les sapins et les arbrisseaux et que le sol était jonché de petites baies rouges, que mes pieds écrasaient en mêlant leur suc aux mousses encore vertes; ce tapis humide et moëlleux retenait mes souliers et retardait mes pas comme s'il eût voulu les garder prisonniers, et les voix semblaient dire, en tournant autour de moi: "Vois, je suis l'été qui agonise: le sang de mes veines suinte sur les feuilles qui couronnèrent mes amours. Les derniers oiseaux se sont becquetés sur les dernières branches et, en partant, leurs petites pattes ont détaché les dernières tiges. Vois la terre s'attendrir,

elle s'ouvre pour couvrir ma dernière parure afin que ma beauté sommeille sans trop souffrir de la froidure de l'hiver.

Regarde, pauvre âme de femme, l'emblème de tes brillantes mais courtes journées. Hier, c'était le soleil, l'ombre douce aussi, dans le mystère de mes bras; c'était le chant de l'alouette et du rossignol! Aujourd'hui, chère, c'est le vent qui gémit et se lamente, c'est ma poitrine jonchée de mes bijoux et ce sont tes pensées, éparpillées aux quatre vents du ciel et ayant pour linceul l'immensité, et pour chapelle ardente, ton coeur. Tu les sentiras et tu me respireras quand la brise parfumée les portera, une fois encore, à ton front, à tes yeux, à tes lèvres"... Et, dans la profondeur brumeuse du bois, je crus que quelque chose de flou, de vague s'en allait de mon être, porté par les dernières feuilles vers une extase éternelle. Pourtant, l'homme passe et l'Univers se renouvelle, depuis les siècles des siècles: les printemps reviennent chaque année! mais, le coeur d'une petite femme comme moi ça meurt et ça ne revient pas: il y aura un soir où il ne s'agitiera plus, un soir où il ne pourra plus aimer les bois, la mer, les enfants, le sourire de l'homme... et ce sera fini d'écrire, fini de penser, fini d'aimer! mais mon âme, elle, se souviendra... Cependant, le Saint-Laurent s'agitiera encore et d'autres voyageurs traceront pour leurs amis des motifs qui auront la splendeur de nouveaux automnes.

Ainsi, l'Infini jette dans le monde la semence des idées : elles germent dans le cerveau humain et dans le sein de la Nature et elles parviennent à leur fin souveraine par le mouvement et l'énergie de la matière incérée, par les atomes et les groupements des molécules : tout vacille dans l'attraction du Tout Souverain...

Et voilà ce que j'ai vu et entendu dans le bois, à Anticosti — un jour d'Automne.

Le Pays, 1^{er} décembre 1917.



MOEURS

Les mœurs y sont paisibles et laborieuses. Que ce soit le soleil qui baigne l'Ile et l'enveloppe d'une écharpe d'or, ou le vent qui gronde en fouettant les arbres de sa clameur d'océan, ou la pluie qui tombe très fine, en vaporisant l'odeur du varech le long des baies, sur les pierres uniformes de la route qui ondule à perte de vue, on ne rencontre que de rares voitures ou des cyclistes qui passent

aussi rapidement que les corneilles et les goëlands qui fuient à tire d'ailes, emportés en des courses éperdues par le vertige de l'immensité.

Partout, quel que soit ce que l'oeil interroge et ce que l'oreille écoute, c'est l'absence d'êtres humains; c'est l'isolement de la vie civilisée! Mais partout aussi, c'est la clameur de la nature qui bruit et s'épanouit dans les harmonies de sa large palpitation, en des contours inviolés, et selon le rythme prodigieux, venu du fond des âges.

Cependant, il y a là trois à quatre cents poitrines d'hommes, de femmes et d'enfants qui respirent cette atmosphère puissante et vivent de la saine existence toute particulière aux gens de nos rives fluviales. Il y a des groupes de maisons formant autant de petits villages où ce jeune peuple s'emploie aux travaux requis par la volonté de celui qui en est le directeur et le maître: fermes, parcs d'élevage, bâtiments industriels pour l'exploitation forestière ou l'emballage des produits de la pêche à la morue, du homard et du saumon; bureaux, magasins, boutiques, villas des chefs et chalets pour les employés de toutes sortes, chapelles, etc... Mais, je me suis toujours demandé, pendant mon séjour, comment ces gens-là se transportaient d'un lieu à un autre? On ne les voit pas circuler sur les chemins. Evidemment, ils se lèvent très tôt et leur journée est remplie par leur besogne, sans répit.

Ce que j'ai vu avec grand plaisir, ce sont les goélettes de pêcheurs à la morue sortant de la Baie-

Ellis, toutes voiles dehors, ondulant comme des ailes et formant sous le souffle de la brise matinale des ondulations blanches qui disparaissaient vers le golfe. Cela donnait l'envie de m'en aller aussi, bien loin, et de tendre des filets où viendraient se jeter mes rêves palpitants, transformés selon mes souhaits en de magiques trésors, montés de l'onde, aussi éblouissants et aussi redoutés que les désirs qui surgissent sans fin de l'inconnu mystère de mon cœur... Si je n'ai pas vu la population circuler, en revanche j'ai été chez elle. Oh ! les jolis cottages ! Tous pareils : verts et rouges au dehors et tous en bois franc, verni, au dedans. Ordre et propreté partout ; un peu plus d'élégance, suivant la classe de travailleurs et le genre de l'emploi, mais chez tous, on accueille le visiteur avec la plus cordiale politesse où perce un soin de distinction et une familiarité de bon aloi dans les manières. Le vin, le bon vin de France est offert partout, rougissant les verres et les lèvres du sang immortel de la divine chaleur de l'esprit gaulois.

Car, il faut avouer que le plaisir de bien manger et de finement déguster semble être la joie par excellence de ces braves gens, chez qui l'on dîne à la française. Au reste les menus sont dressés avec un art parfait de la table.

Il est clair que le grand propriétaire Menier, les gouverneurs commettants Malouin, et des intendants comme messieurs Martin, Landrieux, Ashboud ont établi à Anticosti une tradition de gen-

tilhommerie qui est incrustée chez tous, les humbles comme les grands. J'affirme que c'est un véritable plaisir de retrouver dans cette contrée isolée l'ancienne grâce française qui refléurit chez nous.

J'ai parlé de menus: le canard d'eau, l'outarde et le chevreuil sont les pièces de résistance savamment apprêtées et largement arrosées de vieux Sauternes. Les cordons bleus de l'Ile ont une manière à elles de préparer le gibier et je les en félicite: c'est charmant de voir ces jolies jeunes femmes rivaliser de science culinaire. On voudrait s'attarder dans ces foyers simples, sereins, un peu primitifs, où le sourire de l'épouse et la chevelure blonde des enfants aux yeux couleurs de mer sont les seules précieuses choses de beauté qui rayonnent pour l'homme dans cet isolement absolu du luxe moderne.

La distraction sociale de l'Ile est de se visiter de famille en famille et de s'offrir de ces banquets savoureux que je viens de mentionner. On s'y rend en voiture, toute la maisonnée au complet, les bébés compris.

C'est naïf, c'est touchant et gai!

Aussi, j'ai eu comme la sensation de saluer mes grand'mères ressuscitées dans ces exquises mamans, aux doux visages modestes, entourées d'une ribambelle d'enfants lutins et roses qui semblaient aussi heureux que des enfants peuvent être heureux, et ma foi assez nombreux pour que je me sois permis

de demander à une jeune mère : "Comment pouvez-vous en faire tant que ça? — C'est tout ce que nous avons de plaisir!" m'a-t-elle répondu en rougissant.

Un jour, je demandai à M. Malouin : "Dites donc, mon cher gouverneur, ne s'est-il pas passé ici des événements passionnels que l'on pourrait mettre en roman?" Il m'a fait signe que non de la tête. J'ai compris qu'il ne tenait pas à rendre célèbre la chronique amoureuse de son Île. Mais il a repris : "Ce qui serait intéressant, ce serait d'écrire la vie des contrebandiers qui faisaient, il y a quelque vingt ans, la contrebande des spiritueux, surtout le rhum. Le dernier d'entre eux, un nommé Gamache, a voulu être enterré dans son jardin, au bord du chemin qui longe la mer. Le cimetière n'est pourtant pas loin de sa maison ! Mais il faut croire qu'il redoutait en entrant chez les morts que ses voisins ne lui fissent une réception plutôt chande en souvenir de tous les barils de whisky dont ce pirate de Gamache avait troublé leur sommeil sépulcral en enfouissant, dessus et dessous ces pauvres défunts, sa marchandise frauduleuse."

J'aurais d'autres traits à esquisser encore qui pourraient illustrer le "Château Menier" avec son luxe de décoration de ses dix-huit chambres d'amis, pourvues chacune d'une chambre de bain moderne, et ses salons de réception dont l'ameublement d'un goût raffiné et les belles tapisseries s'harmonisent avec art; et je pourrais vous faire visiter les fermes et toute l'Anticosti industrielle et active com-

me une fourmilière, mais il faut savoir se borner, car c'est bien difficile de mettre cette île dans deux colonnes du *Pays*! Aussi je termine en vous faisant entrer avec moi à la salle des fêtes, où se porte avec enthousiasme toute la population, chacun avec sa chacune: car c'est un soir de noces et le chef de pompiers, qui est aussi chef de police, garde-pêche, etc., etc., cumule en plus les fonctions de violonneux et d'accordéoniste... Il nous fait signe de le suivre aux meilleures places. Au son des airs de gigue, chaque danseur s'empare de sa partenaire et l'entraîne en tourbillonnant avec vertige, jusqu'à ce qu'elle demande grâce, ce qui est loin d'avoir lieu tout de suite!

On sort de là sur les petites heures du jour.

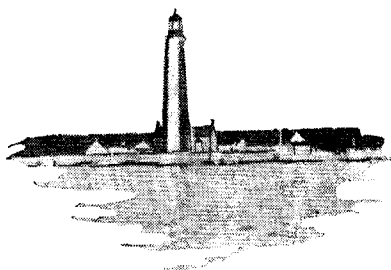
Il faut vous dire qu'une noce à Anticosti, ça dure de trois jours à une semaine de réjouissance et de danses. On se marie à l'époque où le "Savoy" voyage, car, ordinairement, la mariée fait venir son chapeau de chez Eaton, avec le fin du fin de son trousseau, c'est-à-dire, sa lingerie et ses robes de gala. Les filles d'honneur se font confectionner des toilettes par les voisines. Je suis allée un soir chez l'une d'elles, qui rudoyait un peu "le père" parce qu'il était venu nous montrer une robe de soie blanche, la robe de la demoiselle d'honneur, qui n'était pas finie.

"Pensez donc, il va falloir passer la nuit à coudre, madame, c'est pour demain, les noces!"

Tout ça, c'est charmant, c'est délicieux ! mais il faut bien quitter et s'en revenir vers nos citées agitées. Oui, c'est impressionnant, et c'est peut-être à vivre ainsi qu'on est heureux, ici-bas !

Mais eux ? Pensent-ils ça — s'en doutent-ils ?

Le Pays, 15 décembre 1917.



Saint-Thomas de Montmagny

LA POINTE A LA CAILLE

Il est difficile de condenser dans une simple chronique l'histoire séculaire d'une paroisse, surtout quand cette paroisse a été pour ainsi dire le berceau d'un monde: le premier attouchement de la civilisation sur l'auguste beauté de la virginité des forêts, radieuses encore du souffle Créateur; le premier morceau de terre défriché pour y établir une patrie et y dresser en bénédiction perpétuelle, les deux bras sublimes de la Croix.

Il est difficile de choisir pour les raconter, entre les menus événements quotidiens qui se succèdent dans la fondation d'une colonie; car, le moindre fait acquiert alors une importance singulière, puisqu'il aura une répercussion dans le recul des temps à venir.

Il est difficile de mettre quelques fronts en relief, pour les offrir à l'admiration du souvenir, quand chaque poitrine contient un coeur de héros.

Mais il est très réconfortant pour l'âme d'évo-

quer la vaillance des ancêtres; de contempler la réalisation de leurs plus nobles espérances et de constater que la semence a été féconde et que la récolte sera la moisson bénie.

Nous tous qui cherchons le confort moderne avec tant d'avidité, nous serions fameusement moins difficiles si nous songions aux rudes labeurs, comme à l'absence de tout luxe et à l'héroïque renoncement de nos pères sur le sol si souvent méconnu aujourd'hui, déserté même, par plusieurs de nos cultivateurs et de nos artisans canadiens. Pourtant, si pauvres, si éprouvés qu'ils puissent être, ils ne ressentent qu'une bien faible partie des inconvénients, des privations et des contretemps de toutes sortes qui accablèrent les premiers habitants du Nouveau-Monde. C'est qu'alors un pur idéal de la religion et du patriotisme stimulait les courages et que l'orgueil de la vie, contenu dans un mot unique: le devoir! était la part égale à tous pour accomplir un grand oeuvre.

C'est à cette époque lointaine et sainte que nous remonterons pour faire connaissance avec les premières familles qui habitèrent Montmagny.

C'est au millésime 1646, sous la domination française, qu'il est fait mention pour la première fois, je crois, dans le Registre de l'Intendance, de la paroisse de Saint-Thomas, laquelle se composait des seigneuries de la rivière du Sud, de l'Epinay et du fief Saint-Luc.

La seigneurie de la rivière du Sud comprenait les îles aux Grues et aux Oies : Le 5 mai 1646, concession de cette seigneurie fut faite par la compagnie de la Nouvelle-France, au nom du Roy Louis XIV, au sieur Huault de Montmagny.

L'Epinay — concession du 7 avril 1701, faite par Hector de Callière, gouverneur, et Jean Bochard, intendant, au sieur de l'Epinay du peu de terrain qui se trouve entre la seigneurie de Jean de Paris, "Bernier", et celle de la rivière du Sud, près de Québec.

Monsieur de Montmagny fit la cession de sa seigneurie aux sieurs Moyen et Chartier, lesquels entrèrent en transaction avec Louis Couillard, écuyer de l'Epinay et Geneviève Després, son épouse, et leur cédèrent leurs droits par contrat de vente.

Le sieur Louis Couillard exploita la seigneurie et y ouvrit un établissement qu'il soutint par de grands sacrifices pécuniaires et constants. Il la fit arpenter et la divisa par lots de concession. Monsieur Jean Guyon Debuissou, arpenteur, en traça le plan et suggéra pour la dénomination de ces terres le nom de Couillardière; mais son ancien nom prévalut — celui de Pointe à la Caille donné en 1641 en souvenir d'Adrien d'Abancour dit la Caille, beau-père de Jean Joliet, qui trouva la mort sur cette pointe alors déserte et sauvage, dans un accident de chasse, au printemps de 1640.

Un manoir seigneurial fut alors bâti et c'est là

que mourut Louis Couillard, sieur de l'Epinay en 1677.

Un moulin pour moudre le grain fut construit dès les premiers jours de l'établissement aux Chutes du Bassin, où se trouve aujourd'hui la pulperie de MM. Price.



Manoir seigneurial de Montmagny

Les censitaires avaient droit de prairie sur les grèves, au devant de leurs terres; mais le seigneur se réservait, tant pour lui que pour ses représentants et tous les habitants de la seigneurie, les droits d'y faire paître leurs bestiaux et de recevoir le dixième du poisson que l'on y prendrait. La rente annuelle était de soixante sols et trois chapons gras vifs, plus les droits de lods et ventes. Le

seigneur se réservait à lui et ses représentants les droits de chasse et de pêche sur et au devant des concessions, le Roy se réservant les chaînes et minéraux, si aucuns s'y trouvaient.

Le prénom de l'abbé Thomas Morel qui desservait la Pointe à la Caille, de 1679 à 1688, fut donné par la population par sympathie pour le brave missionnaire qui fit preuve d'un zèle admirable. Ce nom brille à côté de celui de l'un des plus illustres gouverneurs de la Nouvelle-France : Charles Huault de Montmagny, distingué successeur de l'immortel Champlain, sur le siège Vice-Royal de la colonie. Ce nom de Montmagny se perpétue doublement dans le comté et la jolie ville de Montmagny.

Thomas Morel nommé missionnaire de toute la côte du sud, donna sa première mission au Cap St-Ignace où il baptisa, dans la maison seigneuriale du sieur Jean de Paris, alias Jacques Bernier, Joseph, né le 7 juillet précédent, d'Antoine Pepin dit Lachance et de Marie Têtu, de l'Île aux Oies. Le parrain de ce premier baptême inscrit sur les archives de la côte fut sieur Pierre de Grandville, seigneur de l'Île aux Grues ; la marraine Dame Geneviève de Chavigny, seigneuresse de Vincelette.

L'abbé Morel donna sa première mission à la Pointe à la Caille, le 25 août 1679, dans la maison de sieur Guillaume Fournier, là où fut bâtie la première église de la paroisse, qui n'était qu'une humble chapelle en bois non équarri, mais telle quelle, faisait toute la joie et la consolation des

bonnes gens d'alors, pour qui elle représentait l'auguste objet de leur culte : Dieu, le Roy et la France. Les premiers baptêmes furent ceux des enfants de ce même G. Fournier et ceux de Jacques Posé.

Le 15 octobre suivant le R. P. George Harmel, Récollet, lui succéda, ayant été chargé des fonctions curiales, pendant le court espace de deux mois et huit jours.

En 1683 eut lieu la première sépulture à Saint-Thomas où fut inhumé le corps de Marguerite, fille de sieur Paul Dupuy, co-seigneur de l'île aux Oies.

Les plus anciens souvenirs historiques de la paroisse Saint-Thomas remontent aux premiers jours de la Colonie. La plupart de ses anciennes familles descendent en ligne directe des fondateurs de Québec et des divers établissements de la côte de Beaupré et de l'île d'Orléans.

Ces premiers colons vinrent de la Normandie et de la Bretagne. Ils ont noms : Couillard, Després, Dupuy, de la Durantaye, de Baumont, d'Amour, De Courberon, de Boulle, Côté, Hébert, etc.

Quelques Français, venus au Canada peu d'années après la conquête, s'y établirent et s'allièrent aux anciennes familles. Plus tard émigrèrent des Allemands, des Ecossais et des Irlandais, dont quelques-uns ont des descendants, mais en petit nombre.

Le sieur Louis Hébert, procureur du Roy Louis XIII, vint au Canada, en juin 1617, accompagné de toute sa famille ; l'épouse et les trois filles de ce

gentilhomme furent les premières de leur sexe qui passèrent de la France au Canada; elles furent le bel exemple de toutes ces vaillantes compagnes qui peu à peu apparurent à leur côté et formèrent, dans la foi et la pratique des vertus chrétiennes, le digne héritage de nos Canadiennes.

L'aînée des demoiselles Hébert épousa dès l'automne de 1617 le sieur Etienne Jonquest. Ce fut le premier mariage célébré en Canada. Il eut lieu à Québec.

Les descendants de Louis Hébert sont très nombreux. Plus d'un tiers des habitants de Montmagny le réclament pour leur ancêtre et retracent leur origine jusqu'à lui sans interruption.

Lors de l'invasion du Canada par les Anglais sous l'amiral Phipps, la dame de Lalande, descendante du seigneur Couillard, fut faite prisonnière en 1690; elle proposa crânement l'échange des prisonniers et fut envoyée sur parole, auprès du gouverneur, le comte de Frontenac; elle revint le surlendemain et l'échange eut lieu.

La plus jeune des Delles Hébert épousa sieur Guillaume Fournier; elle était au bras de sa mère lorsqu'elle vint au Canada. Lors de la traversée, l'on rencontra des banquises et l'on fut sur le point de périr, pendant une nuit obscure: le Père Caron et tout l'équipage se mirent en prière. Dame Hébert présenta au missionnaire sa jeune enfant à travers les écoutilles du vaisseau, lui demandant sa bénédiction. Subitement une grande lumière

sillonna les environs et l'on put s'ouvrir un passage et échapper au naufrage, qui sans ce secours providentiel ne pouvait s'éviter. — Ce tableau empoignant devrait servir de sujet à l'un de nos peintres ou de nos sculpteurs canadiens.

Sieur Guillaume Fournier épousa cette Françoise Hébert, miraculeusement sauvée. Ils furent les premiers, je l'ai dit, qui s'établirent à Saint-Thomas sur le bord du fleuve. Ils eurent beaucoup d'enfants.

Pierre Joncas arriva dans le pays en 1665, au mois de juin. Il servait alors dans une des vingt compagnies que M. de Salières, colonel du régiment de Carignan, commandait; ses troupes avaient combattu avec honneur contre les Turcs en Hongrie; le Roy les congédia en 1668 et plus de trois cents soldats prirent des terres dans la colonie naissante; leurs officiers eurent les seigneuries en partage et chaque homme eut des vivres pour une année et cinquante livres tournois. Les officiers reçurent des gratifications proportionnées à leurs grades.

Les seigneurs accordèrent une concession à chaque soldat de leur compagnie et même à tout autre qui en voulut.

Paul Côté fut tué par les Anglais le 14 septembre 1759, à la Rivière du Sud, ainsi que le seigneur primitif, J.-B. Couillard. M. Joseph Couillard, ecclésiastique, et sieur René d'Amour de Courberon. Ils furent tués dans la nuit, quatre jours avant la

prise de Québec. Les Anglais commirent des horreurs sur leurs cadavres. Ces crimes arrivèrent sur la rive nord de la Rivière du Sud, à une demi-lieue du village de Montmagny, sur la terre de sieur Chiquet, dans le platfonds, entre les terrains des nommés Normand et Alexis Boulet. Depuis le 8 septembre jusqu'au 18 les Anglais se tinrent à Saint-Thomas; y brûlèrent plusieurs propriétés, y pillèrent et prirent même pour les détruire les registres de 1759.

Parmi les événements qui se sont déroulés dans la paroisse à la Caille, la construction des églises qui s'y sont succédé semble avoir été le point palpitant de ces bons mais obstinés Normands, qui sur les possessions françaises, au delà des mers, ne voulurent pas faire mentir le proverbe : *Têtu comme un Normand*.

Dans une fort intéressante étude de M. Eugène Renault pour les soirées canadiennes de 1864, nous trouvons l'histoire des trois églises de Montmagny, dont la première construite en bois rond, au bord de la grève, dissimulée avec le pieux cimetière, à travers les érables et les pins, comme une sentinelle vigilante sur la frontière du monde nouveau.

Les deux autres, dont la dernière est le temple actuel, furent situées sur le terrain concédé par le seigneur Couillard Després.

L'ancien village de la Pointe à la Caille fut abandonné en 1778 à cause de l'envahissement des flots du Saint-Laurent, sur la falaise et dans les

champs des cultivateurs, et le voyageur d'aujourd'hui ne se doute pas que là, sur cette batture vaste et déserte, que caresse toujours la vague du large, vivaient et travaillaient autrefois de bien braves gens dont nous sommes nés et qu'une humble chapelle et des habitations rustiques, pavoisées aux brillantes couleurs du Roy très chrétien, furent les étendards de la Foi, de l'Espérance et de la Charité en terre canadienne: ce jardin des lys de France.



LÉGENDE

Une légende touchante poétise cette partie de Saint-Thomas, appelée Normandie, un monticule connu aujourd'hui sous le nom de Rocher de la Chapelle.

A l'aurore du XVIIIe siècle deux navires marchands, portant pavillon français, quittaient la Normandie et déployaient leurs voiles vers la France Nouvelle. Deux familles bretonnes, dont le fils aîné était fiancé à la fille aînée de l'autre, avaient pris passage sur chacun des deux vaisseaux. Jusqu'à l'entrée du Golfe Saint-Laurent les embarcations se suivirent, mais arrivés sur nos côtes, une tempête souleva la fureur des flots qui séparèrent les deux navires. Quelque temps après l'un des bateaux désarmé, venait atterrir à la Pointe

à la Caille. C'était celui qui contenait la fiancée — l'autre navire ne vint jamais. Après avoir passé quelques jours sous le toit hospitalier des colons de Saint-Thomas, la famille de la jeune fille résolut de faire route vers Québec, lieu de sa destination. Mais avant de quitter ces lieux qu'elle n'avait vus qu'à travers ses larmes, la triste amante fit la promesse de faire construire une chapelle votive, sur le rocher aux formes étranges, d'où elle était venue, tant de fois, interroger le silence des vastes horizons dans l'attente toujours déçue de son bien-aimé!...

Mais les ondes de la mer, comme les mystérieuses retraites de la destinée ne rendent pas leurs victimes. Les parents de la jeune fille retournèrent en France, mais elle demeura près du fleuve dans lequel s'était engloutie toute sa joie d'ici-bas.

Une chapelle surgit sur le rocher, ainsi qu'une prière perpétuelle au souvenir de l'absent — et celle que l'on n'appelait plus que "Mademoiselle la veuve" alla se fixer à Lévis, vouée toute aux oeuvres de la charité et elle mourut en odeur de sainteté, fidèle et inconsolable.

Le temps qui efface les ruines matérielles, perpétue et embellit parfois dans l'âme humaine le prolongement de touchantes actions et de nobles sentiments. C'est pourquoi aujourd'hui, on ne voit plus la chapelle du rocher, mais on aura toujours à Montmagny le respect et la mémoire du Rocher de la Chapelle.

MONTMAGNY EN 1910

Le comté de Montmagny a été formé en 1853 d'une partie détachée des comtés de Bellechasse et de l'Islet. Avant cette date, la paroisse de Saint-Thomas faisait partie du comté de l'Islet. L'incorporation du village de Saint-Thomas a eu lieu en 1881, sous le nom de ville de Montmagny.

Voici le recensement de la paroisse de Saint-Thomas de Montmagny, au commencement de l'année 1910 : population totale, 5,260 dont 2,700 pour la ville et 2,560 pour la campagne.

Montmagny, situé sur le bord du Saint-Laurent est traversé par le bras Saint-Nicholas et la Rivière du Sud. Ombragé par des arbres séculaires, il offre aux touristes un joli coup d'oeil agrémenté du prestige des chers mirages de l'histoire.

Il y a trois moulins à battre le grain : le premier appartient à M. Albert Bender, avocat, présentement Maire de Montmagny ; le second est la propriété de M. Anselme Normand et le troisième est dirigé par M. Jacques Thibeau.

Cette ville possède de larges rues, un bon système d'aqueduc et elle est éclairée par la lumière électrique. Son commerce est florissant. "La Pulperie de Montmagny" et l'établissement Price ainsi que la grande et laborieuse fonderie Bélanger donnent du travail à des centaines de personnes.

L'usine de M. Joseph Thibault entretient l'activité des ouvriers ainsi que les manufactures des MM. Normand.

Deux journaux: *Le Courrier de Montmagny*, propriété de M. Alphonse Caron, et le *Peuple* édité par l'Événement de Québec, rivalisent de zèle pour le plaisir de leurs lecteurs et les renseignements locaux.

Une maison de pension de première classe, tenue par Mme Vve Côté, est ouverte aux voyageurs qui aiment la tranquillité et les bons dîners. L'Hôtel Gamache offre une hospitalité de bon aloi.

Deux banques: la Banque Nationale et la Banque de Québec y mettent beaucoup d'activité financière.

Le gouvernement a fait construire au centre de la place un coquet bureau de poste, qui réunit la belle jeunesse à l'heure désirée des billets doux.

Un Hôtel de Ville élégant abrite les discrètes délibérations des conseillers municipaux. Les mêmes murs réunissent les jeunes gens qui y possèdent un club.

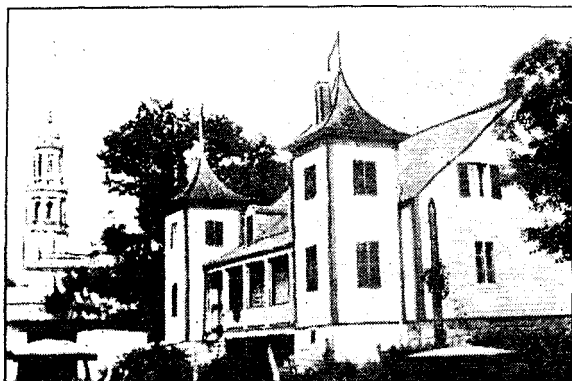
De fois à autre la table de billard est désertée pour le petit théâtre, si joli, qui un étage plus haut occupe une salle, décorée avec goût, où l'on donne souvent de fort intéressantes choses, soit dans le domaine musical ou celui, plus achalandé par la foule, du cinéma et des gaies comédies.

Les frères du Sacré-Coeur y tiennent un collège commercial de tout premier ordre. Un autre éta-

blissement y donne des cours de commerce très suivis. Il est dirigé par M. le professeur Doyer.

Les Soeurs Grises dirigent l'Hospice, et la très belle et très salubre institution du Bon Conseil est la maison par excellence pour la formation morale et physique des garçons de trois à douze ans.

Un grand convent est dirigé par les RR. SS. de la Congrégation de Notre-Dame, qui y donnent un



Résidence de Sir E.-Taché

cours soigné, surtout pour l'enseignement de la musique.

Monsieur le curé Marois, homme distingué autant qu'affable, dirige en Pasteur éclairé ce bon peuple de Saint-Thomas, resté Normand par les moeurs, le caractère, la physionomie et le langage.

Montmagny passe pour une ville patriarcale au point de vue de la longévité. M. Eugène Renault dressa, en 1887, l'amusant et réconfortant tableau que voici: cinquante vétérans nonagénaires pouvaient fournir ce joli total des âges réunis de 4888 ans. Conclusion pratique: Saint-Thomas habiteras afin de vivre longuement.

✱

SES HOMMES ÉMINENTS

Le comté de Montmagny a fourni au pays plusieurs hommes éminents. Parmi ceux qui l'ont représenté au Parlement citons: Sir Etienne Pascal Taché, premier ministre sous l'Union, chevalier de Saint-Grégoire le Grand et aide-de-camp de la reine Victoria; Sir Louis Napoléon Casault, ex-juge en chef de la Cour Supérieure de cette province; l'Hon. L. O. Beaulieu, conseiller législatif et ministre; l'Hon. F. Fournier, juge de la Cour Suprême; l'Hon. François Langelier, juge de la Cour Supérieure; l'Hon. Philippe Landry, sénateur, l'Hon. P. A. Choquette ex-juge de la Cour Supérieure, sénateur, et M. André Napoléon Montpetit, avocat, traducteur au Sénat à Ottawa.

Actuellement M. Cyrias Roy représente le comté à la Chambre des Communes, tandis que M. Armand Lavergne défend les intérêts de Montmagny à Québec.

Montmagny est aussi la ville natale du romancier Joseph Marmette, petit fils de Sir E. P. Taché et gendre de l'historien national, F.-X. Garneau.

La petite ville de Montmagny a connu les splendeurs mondaines et des témoins oculaires m'assurent que du temps où les familles des seigneurs et celle plus rapprochées des Taché, Beaubien, d'Estimauville, Gauthier, Bossé, Bender, Marmette, Coursol, Montpetit, y habitaient, la jeunesse dorée y faisait grand frais d'élégance, aussi des alliances nouvelles s'y complotèrent en de chastes et délicieuses idylles. On n'allait aux soirées que ganté de blanc, frisé et pomponné, avec cette recherche discrète qui est le charme de la distinction. Les unions d'alors virent les derniers sourires de l'aristocratie de race désintéressée de toute l'influence pécuniaire et empreinte des seules grâces de l'esprit, des seules qualités du coeur et des seules fiertés de l'honneur.

Aujourd'hui un idéal nouveau frissonne sous les fronts. Ceux-là vont au Progrès par un autre chemin : l'ambition et la fortune s'élèvent sur les ruines du sentiment romanesque. La chevalerie est

morte, mais chaque siècle apporte sa somme de joies et de luttés et c'est un devoir de chérir ses morts, comme c'est un devoir d'espérer en l'avenir.

C'est pourquoi, par ce soir de mai, radieux, j'ai évoqué les visions d'autrefois, qui me sont apparues dans la gloire du soleil couchant : comme un grand amour qui m'enveloppait dans un beau souvenir et dans une immense promesse.

Montmagny, 17 mai 1910.



Sur un Vieux Canon

Poème en prose

En Terre Canadienne, dans une caserne anglaise, j'ai contemplé ce soir — l'étrange volupté — ta relique de bronze, ô vieux canon français! cachant dans l'herbe sombre ta forme impassible comme une sentinelle blessée voulant défendre encore la terre conquise par l'Autre...

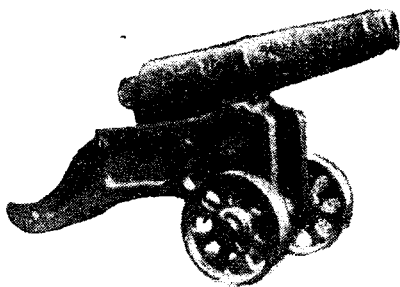
Et j'ai courbé mes genoux de femme devant ton isolement morne, antique défenseur de nos fiertés passées.

J'ai de mes lèvres pures frôlé tes contours glacés, cherchant le relief du chiffre royal de France, pour aspirer en ma poitrine un peu de l'héroïsme d'antan, un peu de ton orgueilleuse colère, tronçon splendide!

*Et mes lèvres ont frémi! car au couchant
empourpré de ce soir de mai, une âme était
là, je l'affirme, qui planait et rêvait sur le
vieil airain farouche.*

*Ironie mystérieuse, mes pieds foulaient une
tranchée qu'élevèrent jalousement jadis de
raillantes mains françaises! tandis que mes
yeux en pleurs regardaient tout en haut du
bastion silencieux, l'étendard anglais palpiter
en sécurité à la brise crépusculaire.*

St-Jean, mai 1902.



TABLE

Préface	I
-------------------	---

Introduction

Lettre	7
------------------	---

I. — FIGURES

L'Ame Canadienne	17
Avons-nous une Littérature?	33
De l'Inspiration	43
Philippe Hébert	55
Le Cercle des Dix	65
M. Henri de Puyjalon	87
M. Alcée Fortier	91
Les Carabinades — Dr Choquette	105
Le Centurion — Juge A. B. Routhier	111
A Françoise	123
L'Ame Solitaire — Albert Lozeau	129
Les Poésies d'Alfred Garneau	141
Louis Fréchette	151
François-Xavier Garneau	159
Lettre à l'Hon. G. E. Amyot	167
Sir Etienne Pascal Taché	171

II. — PAYSAGES

Croquis de Voyages :

Saint-Faustin	179
La Maison aux Roses	180
Paysage laurentien	184
Hall d'hôtel pendant la guerre	188

L'Île d'Anticosti :

A bord du "Savoy"	193
Une constatation	196
Impressions du golfe Saint-Laurent	197
Aspect d'automne	204
Mœurs	211

Saint-Thomas de Montmagny :

La Pointe à la Caille	219
Légende	228
Montmagny en 1910	230
Ses Hommes éminents	233

Sur un Vieux Canon	237
---------------------------------	-----